

LES
CHEFS-D'ŒUVRE ORATOIRES
DE
L'ABBÉ COMBALOT

PUBLIÉS D'APRÈS LES MANUSCRITS

PAR

M^{gr} RICARD

PRÉLAT DE LA MAISON DE SA SAINTETÉ

Auteur de la *Vie de l'Abbé Combalot*

L'ENFANT PRODIGE. — LE SACERDOCE.

LA BIBLE. — LA FOI. — LA PAROLE DE DIEU.

LA CONFESION. — L'EUCCHARISTIE.

LE SCANDALE. — LE SENSUALISME. — LA PRIÈRE.

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE. — L'UNIVERSALITÉ DE L'ÉGLISE.

DELHOMME ET BRIGUET, ÉDITEURS

PARIS

83, Rue de Rennes, 83

LYON

3, Avenue de l'Archevêché, 3



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2008.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LES
CHEFS-D'ŒUVRE ORATOIRES
DE
L'ABBÉ COMBALOT

EN PRÉPARATION

100 Plans développés de Sermons, Discours, Conférences, etc., d'après les manuscrits de L'ABBÉ COMBALOT

Le salut. — La conversion. — La mort. — La mort du pécheur. — La mort d'une femme mondaine. — Le jugement particulier. — Le jugement dernier. — L'enfer. — Le ciel. — La mission. — Le Jubilé. — Le péché. — Le péché mortel. — Le péché véniel. — L'aumône. — La fausse conscience. — L'oraison. — Les œuvres de charité. — Les frères des Écoles chrétiennes. — La communion. — La dévotion à la sainte Vierge. — Le luxe. — Le luxe chrétien. — La persévérance finale. — Le chemin de la croix. — La chasteté. — Saint Joseph. — Saint Michel. — La grâce. — La divinité de l'Église. — Les mauvais livres. — La musique sensuelle. — La danse. — Le sort de Paris. — Les crimes sataniques — *Ego sum vitis*. — La messe. — Noël. — La Toussaint. — Le Sacré-Cœur. — La divinité de Jésus-Christ. — La pénitence. — La construction d'une église. — Pauvres et riches. — Le Saint-Esprit. — L'Épiphanie. — L'Immaculée Conception. — Le Rosaire. — Le zèle. — Le culte de l'or. — La douleur. — La douleur. — La connaissance de Dieu. — Première communion. — Le monde. — Le naturalisme. — La femme chrétienne. — La perfection. — La justice de Dieu. — L'intolérance de la vraie religion. — Les orphelins. — Saint François de Sales. — Le respect humain. — La grandeur du chrétien. — L'indifférence religieuse. — Le protestantisme. — Les démons. — L'apostolat catholique. — La régénération de l'homme. — La passion de Notre Seigneur Jésus-Christ. — L'ivraie. — Le théâtre. — L'incrédulité. — La Propagation de la Foi. — Ave Maria. — Pâques. — Sainte Thérèse. — La cloche. — Le Saint Nom de Jésus. — L'éducation. — Les collèges catholiques. — Etc., etc.

Mon livre sur *l'abbé Combalot* m'a valu, de la part d'une foule d'ecclésiastiques, des appréciations et des observations qui témoignent du vif intérêt que le clergé français porte à l'histoire de l'action catholique dans notre Église depuis le Concordat.

La plupart de ces communications de mes vénéralés confrères portaient sur la manière dont les grands missionnaires de France, depuis la Restauration jusqu'au Concile, ont compris l'apostolat de la parole en face d'une société nouvelle, telle qu'elle est issue de la Révolution.

— Vous nous avez révélé, m'écrivait un évêque fort attentif à ce mouvement, un Combalot que les sténographes des recueils de prédication ne faisaient guère soupçonner. Comment, se disait-on en lisant les prétendues reproductions des sermons du grand prédicateur, comment une parole si terne, si lâche, si traînante, a-t-elle pu remuer les immenses auditoires qui se pressaient autour de cette chaire, où l'on venait entendre avec tant d'avidité le Bridaine du xix^e siècle ? A coup sûr, Bridaine ne parlait pas ainsi.

L'abbé Combalot avait souffert beaucoup de ces reproductions infidèles, où sa parole nerveuse et concise se noyait dans des développements propres au rédacteur, croyant bien faire de remplir les lacunes et ménager davantage les transitions. Sa correspondance est remplie de gémissements et de réclamations foudroyantes à cet endroit. Il y annonce son dessein de publier un jour ses œuvres oratoires, quand il aura pris sa retraite !... On sait bien que, cette retraite, il ne la prit jamais. C'est en chaire que l'intrépide vieillard devait mourir.

Ce n'est pas que cette publication lui eût demandé de grands efforts. Jamais, orateur ne porta plus loin le respect de son ministère et de ses auditeurs. A chaque reprise du même sujet, il l'écrit de nouveau, au moins dans ses grandes lignes et dans les développements propres à l'auditoire du lieu et au moment. Tel de ses chefs-d'œuvre est écrit jusqu'à près de 80 et même 100 versions différentes, *l'Enfant Prodigue, la Bible, l'Église*, etc. Pour donner la version définitive, il lui eût suffi de choisir entre toutes ces variantes. Simple travail de sélection que son éditeur posthume pouvait faire sans grande difficulté.

C'est ce travail que je viens de faire, sur la de-

mande de nombreux admirateurs de mon héros, et que je présente, avec une humble mais ferme confiance, au clergé de cette Église de France qu'il a tant évangélisée et tant aimée.

On y trouvera ce que le récit de sa vie a déjà fait pressentir, le secret de son action prodigieuse sur les masses.

Ce secret, l'abbé Combalot le livrait à qui voulait l'entendre, spécialement dans ses admirables Retraites Pastorales — d'où j'espère un jour extraire un volume de directoire et de méditations pour les prêtres. — Il est tout entier dans la notion de l'apostolat catholique de la parole d'après saint Paul et les Pères : prêcher Jésus-Christ et rien que Jésus-Christ !

Avec l'abbé Combalot, on est toujours en plein dans le surnaturel. Ne lui demandez pas de cacher sa croix, son drapeau, comme le voulait déjà de son temps une certaine école trop longtemps maîtresse autour de lui, qui, pour démontrer la divinité de la confession, par exemple, ne trouvait d'autre argument à faire valoir que celui du besoin psychologique d'un aveu pour les criminels !...

Ce n'est pas lui qui plaiderait pour la tolérance, les concessions, les sacrifices à l'esprit de conciliation qui en tourmente plus d'un, même aujour-

d'hui, lui qui stigmatisait si vivement l'indifférence sociale dans les codes publics... C'est l'apôtre, et rien que l'apôtre. Le surnaturel, la grâce, la déification de l'homme par la grâce, il y revient sans cesse et sous toutes les formes, au risque même de se répéter un peu, car, cet apôtre n'est pas rhéteur. C'est la théologie mise en forme oratoire. Toutes les preuves, tous les arguments sont tirés de la doctrine. D'autres vont de la philosophie à la théologie, chez lui c'est l'inverse.

Avec cela, toujours son objectif devant les yeux, le salut des âme, la conversion des pécheurs. Lisez les péroraisons des sermons sur *l'Enfant Prodigue*, sur *l'Eucharistie*, c'est toujours le missionnaire qui sait bien que la parole de Dieu n'a son succès réel et complet que lorsque, après avoir fait monter sur les confessionnaux pour l'entendre, il y fait entrer à l'issue du sermon ou de la conférence. Au milieu de ses plus belles tirades, cette préoccupation le domine, et les morceaux les plus achevés dans ses manuscrits sont hachés de parenthèses comme celles-ci — *retomber sur l'auditoire*, — *vif appel à la conversion*, — *presser les retardataires* !...

Jamais, on ne sent la préoccupation personnelle, la vaine recherche du moi si chère au rhéteur.

Dans ses plus belles envolées, c'est l'apôtre qui parle, uniquement l'apôtre, désireux de sauver les âmes, et point du tout l'éloquent discoureur satisfait de montrer son talent. C'est surtout quand il moralise qu'on le remarque le plus. Jamais, il n'y cède à la grande tentation des La Bruyère passés et présents. Il excellerait à peindre les caractères de son propre fonds et il les cisèlerait à l'emporté-pièce. Mais, ce serait manquer de respect à la parole sainte, semble-t-il croire peut-être avec quelque exagération de scrupule, c'est à la sainte Écriture seule qu'il empruntera ses couleurs pour les rendre plus respectables et plus sacrées.

Avec cela, toujours clair, précis, bien que substantiel et profond. L'air circule dans ses périodes, et la lumière aussi. Voilà pourquoi, tandis que tel orateur plus récent a déjà vieilli, cette forme vivante, originale, taillée dans le vif, est demeurée neuve et saisissante. Sauf en quelques détails, il est au courant de la science actuelle, de la critique, de l'exégèse : on dirait parfois qu'il les a pressenties et devancées.

Inutile d'insister sur l'autre caractère de cette parole : le courage ! L'abbé Combalot a porté cette qualité, ce devoir parfois de l'apôtre, jusqu'à l'audace, d'aucuns diraient jusqu'à l'excès. Les Césars,

les Juifs, les Anglais, les Turcs et d'autres en savent quelque chose.

En voilà assez d'ailleurs pour expliquer la confiance qui a inspiré cette publication. Puisse-t-elle répondre au vœu de celui qui l'a en quelque sorte imposée à son biographe, en exprimant si souvent, dans ses lettres et mémoires intimes, le souhait de parler encore, même quand il serait défunt !...

La Ciotat, ce 20 août 1894,

En la fête de saint Bernard.

LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE

Filius meus mortuus erat et revixit. Perierat et inventus est...

Mon fils était mort et il est ressuscité. Il était perdu et il est retrouvé.

(Luc. XV, v. 24.)

Ces paroles brûlantes de charité nous révèlent toute la profondeur et toute la vivacité du sentiment qui remplit l'âme de ce vénérable vieillard en revoyant un fils qu'il croyait perdu. Heureux père ! après une si longue attente, après tant et tant de soupirs, il lui est donc permis de presser sur son cœur, de baigner de ses larmes un fils qu'il n'espérait plus revoir.

Le malheur, il est vrai, le ramène à ses pieds ; mais, quelle que soit la cause de ce retour inespéré, il est heureux, il ne pense qu'à jouir du bonheur de retrouver ce fils ! Ce fils était mort et le voilà ressuscité, il était perdu et le voilà retrouvé.....

Filius meus mortuus erat et revixit. Perierat et inventus est... Mes yeux, peut-il s'écrier avec le vieux Jacob, mes yeux ont vu un fils qui m'est d'autant plus cher qu'il a plus coûté à ma tendresse, et la mesure de mon amour doit être celle de ses longues infortunes. Je descendrai sans re-

gret dans la tombe puisque avant d'expirer j'ai revu ce fils que je croyais perdu et perdu pour jamais. *Filius meus mortuus erat et revixit. Perierat et inventus est.*

Telle et plus vive encore est la joie de Jésus-Christ au moment où le pécheur, après s'être lassé dans les voies tortueuses et difficiles, des passions abjure l'erreur, et, déplorant les longs égarements de sa vie, vient enfin se jeter dans les bras de sa miséricorde et de son amour.

Qui dira la joie de ce bon père, qui peindra la vivacité de ses transports au moment où le pécheur, ramené du naufrage des passions, confesse devant lui son iniquité, et conjure sa miséricorde de le protéger contre sa justice ? Il n'est que les paroles du père de l'Enfant Prodigue qui puissent nous en donner quelque idée : « Mon fils, s'écrie le meilleur et le plus tendre des pères, mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. *Filius meus mortuus erat et revixit. Perierat et inventus est.* »

Jésus-Christ, M. F., dans cette inimitable parabole, n'a-t-il pas voulu nous donner la mesure de son amour pour le pécheur ? N'est-ce pas sa tendresse qu'il a voulu nous révéler dans ces paroles dignes de toute notre admiration et toute notre reconnaissance : Mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. *Filius meus mortuus erat et revixit. Perierat et inventus est.*

Que nous ayons besoin, M. C. F., de vous parler des inépuisables miséricordes de Dieu pour le

pécheur ! qu'il nous tardait de vous raconter les inquiétudes de sa tendresse lorsqu'il s'égaré, ses pressantes sollicitudes, pour le ramener à la vertu, son infatigable longanimité pour attendre qu'il rentre en lui-même, sa joie, son bonheur, ses transports, quand il se repent et quand il se convertit ! Les grandes vérités de la religion, dont nous vous avons fait de si sombres peintures, ont peut-être jeté dans vos âmes une terreur stérile. Le tonnerre des justices que nous avons fait gronder a réveillé peut-être en vous une crainte si vive des jugements du Seigneur qu'elle laisse peu de place à la confiance et à l'amour... La crainte resserre l'âme, elle dessèche et tarit les sources de la confiance, elle pousse une âme au découragement et presque au rivage du désespoir.

Il est temps, M. C. F., de vous parler un autre langage, ou plutôt il est temps de nous taire nous-même pour laisser à l'inépuisable miséricorde de mon Dieu, le soin de vous toucher et de vous ramener à la vertu par le charme irrésistible de la confiance.

Telles ont été, dans tous les siècles, les admirables effets de la Parabole de l'Enfant Prodigue, qu'on ne la médite jamais sans se sentir pressé d'abandonner les régions âpres et stériles du vice, et sans éprouver l'irrésistible besoin de rendre à Dieu un cœur qu'il n'a fait que pour lui.

Puissiez-vous, M. C. F., les ressentir, ces impressions salutaires, et puissé-je moi-même ne point en affaiblir la saisissante efficacité.

La Parabole de l'Enfant Prodigue renferme deux parties bien distinctes : Un tableau profond des égarements du pécheur et un tableau ravissant de son retour au bien. C'est sur ces deux tableaux que je viens appeler vos méditations.

O Marie, vous êtes aussi le refuge et l'asile du pécheur, et votre inépuisable tendresse vous portera toujours à reposer sur lui, même au milieu de ses égarements, l'œil de votre maternel amour.

Nous avons imité le prodigue dans le désordre de sa coupable vie, nous voulons comme lui nous lever et revenir au meilleur, au plus tendre des pères, notre retour sera votre ouvrage, et vos douces miséricordes nous feront recueillir les fruits abondants de cette intéressante méditation. *Ave Maria.*

I^{re} PARTIE.

Un père avait deux fils, dit le Saint Évangile, et le plus jeune dit à son père : Mon père, donnez-moi la part qui doit me revenir des biens que vous possédez.

Que manquait-il à ce fils sous le toit paternel ? N'y trouvait-il pas tout ce qui pouvait satisfaire ses désirs légitimes : une naissance illustre, une fortune brillante, un rang distingué, les plus belles espérances pour l'avenir ? Il était l'objet des tendres soins d'un bon père, qui ne vivait que pour lui.

Voilà les avantages dont il peut jouir au sein d'une famille qu'il doit bientôt plonger dans une inconsolable douleur.

Mais il a goûté les funestes douceurs de la licence. Loin de l'œil paternel, dont il a trompé l'inquiète vigilance, il a appris à trouver trop pesant le joug de son autorité. De perfides compagnons, éveillant par leurs discours et par leurs scandales ses passions naissantes, lui ont peint, avec des couleurs séduisantes, les charmes de la liberté et les délices d'une vie passée au sein des plaisirs. Déjà son âme s'est fermée aux sentiments de la piété filiale, il n'aime plus les auteurs de ses jours et son cœur aveugle lui inspire une résolution qui doit plonger dans une amère douleur le plus tendre des pères. — Mon père, va-t-il lui dire, donnez-moi la part qui me revient des biens que vous possédez... Quel coup pour le cœur de ce bon vieillard !...

— Que vous ai-je donc fait, dut-il dire à ce fils ingrat ? Que vous ai-je fait, mon fils, pour me traiter de la sorte et pour vous séparer de moi ? J'ai pris soin de votre enfance et n'ai rien négligé pour vous préparer un heureux avenir. J'espérais que vous consoleriez ma vieillesse et qu'à ma mort, qui ne saurait être éloignée, vous seriez près de ma couche pour recevoir mes dernières bénédictions et pour clore mes tristes paupières...

Mais déjà la voix des passions est plus forte dans son âme que celle de la nature. Un amour effréné de la licence ne lui permettait de comprendre la

grandeur de sa faute, ni d'envisager les conséquences d'un tel égarement.

— Mon père, reprend-il d'un ton qui ne laisse plus de place aux conseils de la douleur, donnez-moi la part qui me revient des biens que vous possédez. *Pater, da mihi portionem quæ me contingit...* Et ce malheureux père fit deux parts de ses biens et donna sa part à l'enfant ingrat. *Et divisit illi substantiam.*

Que de leçons, M. F., renfermées dans les premiers traits de ce déchirant tableau ! Dieu n'a que deux sortes d'enfants. Ceux qui, conservant l'innocence, ne perdent jamais sa grâce ni son amour, et ceux qui, insensibles à ses tendres bontés, l'abandonnent pour vivre au gré de leurs cruelles passions. Mais remarquez, M. C. F., quel est le principe des égarements du pécheur. Notre divin Sauveur n'a pas manqué de nous en révéler la cause. C'est le plus jeune qui vient d'affliger si durement le cœur du vénérable vieillard, c'est celui qui porte impatiemment le joug de l'autorité, c'est celui qu'aveugle l'amour de l'indépendance. *Adolescentior...* Voilà, M. C. F., le principe de toutes les erreurs et de tous les crimes : l'attrait d'une liberté funeste, l'aveugle amour de l'indépendance. La loi divine devient pour le pécheur un joug qu'il ne veut plus porter. Impatient, sous l'autorité de la foi et sous celle des commandements du Seigneur, qui règle tout dans l'homme, et ses pensées, et sa volonté et ses actions, le pécheur, qui a goûté

les premières douceurs d'une criminelle licence, et que les maximes du monde et que ses scandales enhardissent encore à suivre les dangereux attrait de la volupté, dit à Dieu, comme le Prodigé : Je veux être mon maître, je ne veux plus humilier ma raison, je veux satisfaire les désirs de mon cœur, je veux goûter les joies enivrantes des plaisirs : *Da mihi portionem quæ me contingit. Et Deus, qui laisse ici-bas l'homme dans la main de son conseil, après avoir fait entendre en vain ses plaintes, les reproches de son amour et la voix stérile du remords, l'abandonne à la licence de ses pensées et de ses désirs. Et divisit illis substantiam.*

Mais à peine le Prodigé se voit-il en possession des biens, qui doivent servir à satisfaire ses penchants, qu'il quitte la maison paternelle. Ne voyant devant lui qu'une riant perspective, il appelle les compagnons de sa licence, les conseillers perfides de son imprévoyante jeunesse. Courant avec eux la carrière large et facile des plaisirs, il s'applaudit de la démarche qui vient enfin de le débarrasser de la pénible surveillance et des tristes censures d'un père trop attentif à épier ses pas et à troubler ses passions... Mais la proximité de la maison paternelle lui devient bientôt gênante. L'administration de ses biens interromprait le cours de ses fêtes et de ses joies insensées ; elle traverse déjà ses insatiables désirs, il les vend donc et pour laisser à ses passions une pleine et entière sécurité, il part pour un pays lointain ! *Congregatis*

omnibus, profectus est in regionem longinquam.
 A peine le pécheur, M. C. F., s'est-il affranchi de l'autorité gênante de la loi divine pour vivre au gré de ses passions et de la plus fougueuse de toutes les passions c'est-à-dire de la volupté, son cœur se déprave, et, s'ouvrant à d'insatiables convoitises, tout son être, toutes ses facultés sont aux ordres de la passion qui déjà le maîtrise, et dont il va suivre les aveugles inspirations. *Congregatis omnibus, profectus est in regionem longinquam.*

Mais qui dira l'abîme que la volupté creuse entre le pécheur et le cœur de son Dieu qu'il vient d'abandonner ? Qui peindra la rapidité effrayante de sa marche dans la route du vice ? Son intelligence obscurcie cherche la nuit des ténèbres, et son cœur corrompu s'en va, loin de l'espérance et de l'amour, demander aux créatures ce qu'elles ne sauraient lui donner, la paix, le repos, la vie et le bonheur. *Congregatis omnibus, profectus est in regionem longinquam.*

Séparation fatale ! Et qu'elle sera funeste au pécheur aveuglé ! *Profectus est in regionem longinquam.*

Parvenu au terme de ce long voyage, se voyant désormais à l'abri de toute censure et de tout reproche, le Prodiges, M. C. F., s'abandonne sans crainte, sans remords et sans prévoyance, à la fougue impétueuse d'une jeunesse insatiable de licence et de voluptés.

Concentré dans le présent qui est toute sa vie,

il demande aux créatures tout ce qu'elles peuvent lui donner de jouissance, tout ce qu'elles lui promettaient de bonheur.

Les passions débordées ne disent jamais : C'est assez, et, le roulant dans un rapide tourbillon, elles l'emportent de plaisirs en plaisirs, de voluptés en voluptés... Ce ne sont que fêtes brillantes, que festins splendides, que plaisirs sans cesse renaissants... Ses jours s'écoulaient dans une coupable ivresse et la nuit n'en interrompt pas le cours... Son or, en s'épuisant, devrait l'avertir que les plaisirs qu'il achète finiront bientôt, mais le crime a troublé sa raison, et un nuage d'illusions lui cache l'affreuse indigence et le sombre avenir où il est près d'entrer. *Dissipavit omnem substantiam vivendo luxuriosè.*

Tels sont, M. C. F., les inévitables suites de la cruelle passion dont Notre divin Sauveur nous signale ici les tristes effets et les terribles ravages. A peine le voluptueux s'est-il abandonné à la criminelle licence de ce vice dégradant, tout se déprave en lui : sa mémoire ne nourrit ses pensées que d'impurs souvenirs ; son imagination, suppléant à l'éloignement des objets que convoitent ses farouches désirs, lui en offre sans cesse la dangereuse image ; son cœur asservi n'est à l'aise que dans le désordre des affections les plus criminelles et des plus illégitimes ; ses sens brisés par de continuels efforts ne satisfont qu'à demi l'ardeur qui le consume. Tout périt en lui, tout se corrompt, tout meurt... et son être en deux ans de volupté

devrait l'avertir qu'une extrême indigence et que de déchirantes douleurs vont succéder bientôt à cette ivresse de quelques jours... Mais le bruit de ses passions le rend sourd à la voix du remords... Sans passé comme sans avenir, il veut épuiser la coupe du vice et goûter les dernières jouissances qu'elle renferme et qu'elle lui procure. *Dissipavit omnem substantiam vivendo luxuriosè.*

Mais quels sombres nuages viennent tout à coup obscurcir ces jours si brillants de fêtes et si abondants de délices !...

Le prodigue aveuglé voit tarir le cours de ses joies énivrantes, de ses criminels plaisirs. Ses amis, en s'éloignant, lui apprennent qu'ils ont plus aimé leur passion et son or, que celui qui le dissipait si magnifiquement pour eux. Il est seul, sans appui, sans ressources. Son luxe a fait place à des besoins qu'il ne sait plus satisfaire, et les derniers objets de sa coupable vanité sont sacrifiés pour acheter un morceau de pain, mais le pain lui-même lui manquera bientôt...

Une famine cruelle ravage tout à coup la région qu'il habite, elle étend ses horreurs sur la contrée lointaine où il était venu placer le théâtre de ses désordres et de sa licence. Sans parent, sans ami, sans protecteur, il tombe dans l'indigence la plus extrême, la faim qui le presse ne peut plus lui inspirer que la ressource qui reste au mendiant, on le voit aller de porte en porte solliciter la compassion de ceux qu'il méprisait et qui doivent songer à se soustraire eux-mêmes aux horreurs de la famine

qui s'étend sans mesure et qui s'accroît toujours.
Postquam omnia consummasset, facta est fames valida et cœpit egere...

Oh ! que Jésus-Christ a bien connu le cœur de l'homme, M. C. F., quel profond regard jeté dans l'âme du voluptueux !

Le malheureux, en effet, qui a placé sa félicité dans les voluptés charnelles, demande aux passions des jouissances sans bornes comme sans fin, parce que, créé pour un bonheur sans mesure, rien ne saurait le satisfaire et le rassasier. Mais son cœur, son intelligence, son imagination et ses sens en s'abandonnant à la fougue impétueuse de la volupté, s'épuise et se lasse bientôt. Le vice, comme un poison lent et corrosif, use peu à peu ses facultés morales. Les sensations et les jouissances ne sont plus aussi vives. Leur stérile abondance et leur fréquence monotone en amène la satiété et le dégoût épuisé de besoins toujours plus dévorants, le voluptueux tombe dans l'affreuse indigence du crime, une faim cruelle le tourmente et le dévore.
Postquam omnia consummasset, facta est fames valida et cœpit egere. Infortuné ! la volupté a trompé ses espérances, elle le laisse nu, dépouillé, haletant de désirs stériles, ne conservant de ses criminels plaisirs que des souvenirs déchirants, avec un immense besoin de bonheur que rien ne satisfera plus. *Postquam omnia consummasset, facta est fames et cœpit egere.*

Tel est, M. C. F., le triste, le désolant état où le Prodiges se trouve réduit. Mais, que fera-il

dans l'étrange misère où l'ont précipité les passions, et dont la famine aggrave sans mesure la désespérante horreur ! Que deviendrez-vous, enfant trop coupable, et comment échapperez-vous aux maux qui vous menacent et qui vont vous accabler ? Ah ! rentrez en vous-même, il en est temps encore, instruit par la cruelle expérience que vous venez de faire à l'école du vice. Regagnez promptement la maison de votre malheureux père : son cœur déchiré n'a plus, ni paix, ni repos, ni consolation. Vous l'avez cruellement blessé, il est vrai, mais en vous revoyant il sera attendri par le spectacle de l'indigence profonde où vous êtes tombé : il se souviendra qu'il est père, et que, quelque digne que vous soyez de ses reproches et de sa colère, vous êtes toujours son enfant. Fuyez ces tristes lieux, quittez cette région qui dévore ceux qui l'habitent !... Mais la honte, la longue habitude du vice, une aveugle espérance peut-être de voir finir bientôt cette famine désolante et de retrouver des plaisirs dont il regrette la perte et dont son âme nourrit encore les stériles souvenirs, lui inspirent une dernière ressource et le poussent à la plus étrange résolution. Le croiriez-vous, M. C. F. ? Ce jeune homme, qui ne pouvait porter le joug si honorable de l'autorité paternelle et qui acheta si chèrement la coupable licence et la cruelle liberté dont il voulait jouir, s'en va de village en village, de maison en maison, cherchant un maître qui veuille payer d'un morceau de pain sa liberté qu'il veut vendre et qui est le

seul bien qui lui reste *Abiit et adhæsit uni civium civitatis illius...*

Aveugle contempteur des conseils du meilleur des pères et du plus tendre des amis, vous voulûtes, en vous affranchissant de sa paternelle surveillance, être votre maître et vivre au gré de vos convoitises, portez maintenant sans murmurer le joug de fer d'un maître sans entrailles, qui consent, quoique à regret, à acheter pour rien votre inutile liberté !... Par la dure expérience du plus humiliant esclavage, apprenez à connaître le prix d'une glorieuse dépendance, rentrez enfin en vous-même et commencez du moins à gémir sur vos égarements...

C'est ici , M. C. F., où vous devez reconnaître l'effet inévitable et le cruel châtement de la volupté.

Le malheureux, qui, en s'affranchissant de l'autorité salutaire de la loi divine, qui est une loi de vie, de gloire et de liberté, puisqu'elle met l'ordre dans les facultés de l'homme et l'élève au-dessus des créatures et de lui-même pour le placer sous l'honorable dépendance de Dieu seul, le malheureux, dis-je, qui brise le joug des enfants de Dieu, pour demander aux créatures une liberté funeste, et pour vivre au gré de ses passions dévorantes, tombe sous le joug de fer qu'elles imposent à leur vil esclave. Il avait voulu affranchir sa raison et cette raison superbe se traîne maintenant dans les ténèbres de l'erreur et du vice, il avait voulu affranchir son cœur, et ce cœur ; perdant sa vraie liberté, tombe sous la dure nécessité d'une

criminelle habitude ; il avait voulu affranchir ses sens des lois de l'ordre, et ces sens, usés de libertinage et vermoulus de passions, portent les lourdes chaînes du vice et sont dévorés de besoins sans cesse renaissants et dont rien ne comble l'insatiable avidité... *Abiit et adhæsit uni civium civitatis illius.*

Contemplez maintenant, M. C. F. , l'infortuné Prodigue dans la maison de son pitoyable maître, et au milieu des valets dont il est devenu le jouet et peut-être la fable. Grand Dieu, quelle chute ! Quel changement ! Quel état !

Mais, le vil métayer, qui a consenti à le prendre à son service, s'aperçoit bientôt, que cet inutile valet lui sera à charge, et mesurant ses égards et ses attentions sur ce qu'il en peut attendre, il le méprise, parce qu'il le voit incapable de remplir un emploi qui puisse compenser la valeur du morceau de pain qu'il lui jette à regret. Cet homme sans entrailles l'accable de reproches et lui annonce qu'incapable de le servir il lui reste, pour dernière ressource, d'aller loin du village, et, dans une métairie solitaire et abandonnée, veiller à la garde d'un troupeau immonde dont il partagera la dégoûtante pâture...

Pressé par le plus impérieux de tous les besoins et pour échapper à une mort désormais inévitable, l'infortuné Prodigue consent à tout, et, recevant comme une grâce ce qui n'est, dans la pensée de son impitoyable maître, qu'un dernier témoignage de son mépris, il va commencer le cours de sa dé-

gradante condition. Venez voir, M. C. F., ce déchirant spectacle, venez voir ce descendant d'une famille illustre, occupé, nuit et jour, à conduire, dans la solitude des forêts, les pourceaux dont la garde lui a été confiée... Ah! si son malheureux père connaissait son triste sort!... *Misit illum in villam suam ut pasceret porcos.*

Et voilà, M. C. F., où une inévitable erreur conduit le vil et honteux esclave de la volupté. Oubliant sa céleste origine, et la gloire de sa régénération, il tombe dans la servitude du vice et l'impitoyable maître, au service duquel il s'est abandonné, payant de son mépris la fidélité de son esclave, ne lui laisse, pour dernière ressource, que les impures reminiscences du crime et le stérile souvenir des voluptés dans lesquelles il s'était plongé.

Entrez avec horreur dans l'âme de ces libertins consommés, cherchez sous leurs voies ténébreuses, fouillez, demandez-leur quelles sont leurs occupations de chaque jour. Épuisé de vices, le voluptueux veille nuit et jour à la garde de ses pensées, de ses désirs farouches, de sa mémoire souillée de souvenirs lubriques, de ses sens flétris... Voilà le vil troupeau qu'il ne quitte plus, loin du monde qui ne veut plus de lui, et dans l'effrayante solitude où il est réduit, loin de Dieu, loin de l'espérance, loin de la vie, on le voit suivre pas à pas le troupeau immonde dont son âme est devenue l'asile... *Misit illum in villam suam ut pasceret porcos*

Est-ce tout, M. C. F.? Non, ce n'est pas tout.... Il set un dernier trait que je dois reproduire à vos

yeux, en terminant ce sombre et lugubre tableau...

Nous venons de contempler l'infortune Prodigue réduit à la plus vile condition des plus vils esclaves, se traînant tristement à la suite d'un troupeau immonde. Quelques lambeaux usés couvrent à peine ses membres que la faim dévore et où siège une dégoûtante maigreur. En proie à l'indigence la plus extrême et la plus complète, un morceau de pain noir ferait ses délices, et ce pain, que les chiens de la maison de son père mangeraient à peine, lui est à peine donné.

Son maître barbare lui refuse jusqu'aux grossiers aliments qu'on ne refusa jamais aux valets de la dernière condition, et, dans son accablante détresse, il en est réduit à convoiter la révoltante pâture des pourceaux... *Et cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.*

Étrange abandon ! On a la barbarie de lui enlever jusqu'à cette espérance, et, pour échapper aux horreurs d'une faim désespérée, il en est réduit à disputer aux pourceaux eux-mêmes leur immonde pâture... *Et cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.*

Certes, M. G. F., jamais on ne peignit avec plus de vérité, ni avec des couleurs plus sombres, les derniers effets et l'extrême dégradation où la volupté pousse ses esclaves... Retenu dans la région de ténèbres où ses passions l'ont trainé, marchant à la suite de ses viles passions trop semblables aux animaux immondes confiés à la garde du Prodigue, le voluptueux, consumé de désirs sans

cesse renaissants et qu'il ne peut plus satisfaire, cherche de tous côtés une pâture à ses passions désolées et toujours insatiables...

Promenant ses farouches désirs d'abîme en abîme, les jouissances les plus grossières seraient sa nourriture chérie ; mais le monde l'a pris à dégoût. Objet de ses insultants mépris, il est réduit à envier la condition des bêtes, il n'aspire plus qu'à leur ressembler.... S'avancant jusqu'au terme extrême de la dégradation, il repose sur l'animal privé de raison ses farouches et ardents regards... Grand Dieu, n'achevons pas !... Ce mot seul dit tout... *Et cupiebat implere ventrem suum de siliquis quas porci manducabant, et nemo illi dabat.*

Et voilà, M. F., ces passions qui vous charment... Non, la volupté ne dit jamais assez... Toujours elle entraîne au-delà du but où l'on espérait s'arrêter... Pécheurs, j'en adjure votre propre expérience, dites-moi si vous n'avez pas à rougir de vos anciennes faiblesses, dites-moi si vous n'avez pas imité le Prodigé dans ses égarements... Puissiez-vous l'imiter dans son retour.

II^e PARTIE.

Nous avons vu, M. C. F. que la dissipation, l'amour de l'indépendance et le charme perfide d'une liberté funeste furent la première cause des égarements du Prodigé. Sans prévoyance de l'ave-

nir, sans retour sur l'injustice de ses premières démarches, il s'abandonne honteusement aux passions qui maîtrisaient son cœur, et, s'avancant ainsi d'illusion en illusion jusqu'au terme de la plus profonde misère, il a parcouru jusqu'au dernier anneau la longue chaîne de l'infortune et des revers.

Mais, ramené par les irrésistibles leçons du malheur à de meilleures pensées, il rentre enfin à lui-même, et, mesurant d'un regard troublé la profondeur de l'abîme où il est tombé, il pense enfin à s'arracher aux dernières épreuves qui vont bientôt l'accabler.

In se autem reversus, nous dit notre adorable Maître... le présent, le passé, l'avenir s'offrent à la fois à ses sombres réflexions, il porte ses regards sur les lieux qui l'ont vu naître, il rappelle à ses souvenirs ce qu'il a été, et, comparant sa triste condition, non à celle de son frère, mais avec celle des derniers valets de la maison de son père, il prononce enfin cette déchirante parole : « Que de mercenaires, dans la maison de mon père, ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim ! *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo.* »

Le présent s'offre à sa vue, grand Dieu ! Quelle condition que la sienne ! Seul, dans cette vaste solitude, nu, à peine défendu contre la rigueur des saisons, épuisé de souffrance expirant d'inanition... *Hic fame pereo...*

L'avenir, un avenir où il est près d'entrer,

vient lui offrir la mort avec toutes ses horreurs...
Hic fame pereo...

Mourant loin du toit paternel, il n'aura personne pour recueillir son dernier soupir, et son corps, privé de sépulture, servira peut-être de proie aux animaux affamés à qui il est réduit à disputer une ville pâture. *Hic fame pereo...*

Tel est aussi, M. C. F., le principe du retour du pécheur. Mais admirez les voies ineffables de cette Providence toujours paternelle, toujours inépuisable dans ses miséricordes et dans son amour.

Peut-être y en a-t-il, parmi ceux qui m'écoutent, qui se sont reconnus dans ces traits de l'histoire de l'Enfant Prodigue. Que fais-je ici dans cette chaire, depuis un mois que je suis au milieu de vous ? Je m'efforce d'exciter en vous les premières lueurs du repentir, de vous faire rentrer en vous-mêmes, la terre de vos consciences est désolée parce que personne ne réfléchit ni ne descend dans son âme, combien de fois vous ai-je rappelé votre origine céleste ? Je vous ai peints à vous-mêmes tels que les passions vous ont faits, éloignés, bien éloignés de Dieu votre Père que vous avez cruellement offensé, et maintenant je vous dis : Rentrez en vous-mêmes et considérez l'état où vous êtes ; voyez quel avenir vous préparent vos passions, si vous ne songez à revenir à lui. Descendez au fond de votre âme, car il n'y a pas de repentir possible sans cela.

Le voluptueux, en s'affranchissant du joug si léger et si doux de la loi de vie, voulait vivre au

gré de ses insatiables convoitises... Trainé par elles jusqu'au fond de l'abîme, il tomba dans l'affreuse indigence du vice et se trouva réduit à envier l'abjecte condition de la brute. Et c'est au terme de ce dégradant état que l'amour infini jette sur son âme les rayons de sa lumière pour lui laisser apercevoir toute la profondeur de l'abîme où il est descendu. *In se reversus*. Le pécheur, brisé par l'infortune et brisé par ses maux, rentre enfin en lui-même... Le passé et ses grâces, le présent et ses douleurs, l'avenir et ses craintes, et ses terreurs et ses justices, viennent le réveiller et le faire sortir du cruel endurcissement où ses passions l'avaient précipité... *In se autem reversus*...

Mais que le Prodiges commence à nous intéresser, M. C. F. !... Il a enfin mesuré toute l'étendue de ses égarements, il a sondé la profondeur de ses maux :

« Je me lèverai, ajoute-t-il et j'irai. *Surgam et ibo!*... » Et, où irez-vous, enfant trop coupable et trop malheureux ? Où porterez-vous l'humiliant spectacle de votre infortune ? Une distance, que vous ne sauriez plus franchir, vous sépare des lieux qui vous ont vu naître et que vous ne devez plus penser de revoir !...

« Je me lèverai et j'irai à mon père. *Surgam et ibo ad patrem meum.* » Eh quoi ! Vous songez maintenant à retourner à votre père ? Mais votre présence sera un outrage de plus. A la vue de votre incomparable misère, lui sera-t-il difficile de comprendre que le malheur seul et un reste d'a-

mour pour la vie vous ont ramené près de lui... Fils trop indigne d'un père trop indulgent, n'allez pas aggraver sa douleur, acceptez sans murmure toute la rigueur d'un sort que vous n'avez que trop mérité !...

Je me lèverai ! reprend le prodigue, dont l'âme est déjà ouverte à l'espérance et qui retrouve déjà, au fond de son cœur, ses premiers respects et son premier amour pour ce bon père dont il a désolé la vieillesse .. J'irai à mon père ! *Surgam et ibo ad patrem meum.*

Je suis indigne, il est vrai, de son amour, j'ai fatigué sa tendresse, mais je lui ferai l'humble aveu de mes ingratitude et de mes égarements, je le forcerai par ma pénitence et par mes larmes à me pardonner mes trop longues iniquités, et, si je ne mérite pas d'être traité comme son enfant, je le conjurerai de me laisser prendre place parini les esclaves qui le servent... J'accepterai sans murmurer tous les reproches de son amour irrité, et, me plaçant pour jamais sous sa paternelle vigilance dont j'ai tant appris à regretter la perte, je lui dirai : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et devant vous : *Pater, peccavi in cœlum et coram te... Non sum dignus...*

Telles sont, M. C. F., les admirables opérations de la grâce de Jésus-Christ sur ces grands pécheurs qui ont mangé si longtemps le pain amer du vice. La crainte des châtimens éternels de l'adorable justice est leur premier sentiment, mais cette crainte salutaire fait bientôt place à la

confiance... Le pécheur lève les yeux vers les montagnes saintes, il porte un regard d'espérance sur sa véritable patrie. Pénétré de la grandeur de ses iniquités, il sait qu'il a dans le ciel un père riche en miséricordes; et, si le tonnerre de sa justice gronde dans son âme, il lui est permis de penser que l'infatigable longanimité de son Sauveur ne sera pas à l'épreuve de sa douleur et de ses regrets : « Je me lèverai, s'écrie-t-il, et j'irai à mon père. *Surgam et ibo ad patrem meum* »...

Le Prodigue, puisant dans ces pensées des forces nouvelles, se lève, et, abandonnant pour jamais une région qui dévore ceux qui l'habitent, il s'éloigne de ces tristes lieux et dirige ses pas vers la patrie qui renferme ses dernières espérances. *Et surgens venit ad patrem...* Que j'aime à le considérer, M. C. F., dans cette marche, longue et difficile, il est vrai, mais dont ses douleurs, ses regrets et sa confiance adoucissent les peines et soulagent les rigueurs!.. Oh! qu'il intéresse ma douleur! Sous ces vils haillons qui l'exposent au rebut des passants, mes yeux ne voient plus un fils dénaturé qui fuit la maison paternelle, mais un fils repentant, qui regagne le foyer domestique pour rendre à un père malheureux ce qu'il a de plus cher et ce qu'il n'espère plus revoir...

Tel est aussi l'intérêt dont la foi environne le pécheur que la crainte et l'espérance ont enfin déterminé à revenir à son Dieu dont il avait si longtemps désolé l'amour et fatigué les miséricordes.

Couvert des larges cicatrices de honteuses fautes et des tristes haillons du péché, marchant péniblement dans la voie longue et difficile du retour, il s'avance cependant, soutenu par l'espérance, consolé par ses larmes et fortifié par l'amour. *Et surgens venit ad patrem...*

Le Prodigue était presque parvenu au terme de son difficile voyage, et il devait bientôt apercevoir le toit paternel... rien n'est capable de ralentir sa marche et de troubler la conscience qui remplit son âme...

Son père, cependant, ne l'a point oublié... Chaque jour le malheureux vieillard s'avancait vers le milieu de la plaine voisine et dirigeait ses pas du côté où il savait que son fils avait pris la fuite, il allait soulager ses longues douleurs par l'espérance d'un retour trop tardif et trop lent à se réaliser... Un jour, qu'il s'était placé au sommet d'une éminence et en portant au loin ses regards inquiets, il découvre, dans le lointain, un pauvre inconnu, qui semble épuisé des fatigues d'un pénible voyage, et qui s'avance du côté de sa demeure... il fixe sur lui ses avides regards. Un trouble involontaire agite son cœur. Immobile d'espérance, il regarde, et son cœur, toujours plus agité, lui révèle enfin, que l'inconnu qui s'avance est le fils de ses larmes et de sa douleur... La voix du sang s'est fait entendre. C'est lui-même, s'écrie-t-il, oui, c'est mon fils!... Et, s'élançant à sa rencontre, il court au devant de ce fils trop aimé. *Cum adhuc esset longe...*

Mais, où allez-vous, infortuné vieillard?... Où cou-

rez-vous ? ... Il ne faut plus vous le cacher, c'est votre fils... Oui, c'est lui-même... Épuisé de misère, accablé de souffrances, il revient à vous comme au dernier asile de ses besoins et de ses espérances... C'est l'infortune, c'est le malheur, qui l'amène à vos pieds, pourquoi le prévenir ? Pourquoi courir à sa rencontre ? Ah ! malheureux vieillard, c'est un fils ingrat que les dures leçons de l'expérience ont forcé de chercher près de vous un dernier refuge. Laissez-le du moins porter devant vous les peines de ses cruelles injustices, attendez qu'il sollicite un pardon que vous ne devez qu'au repentir et non à la nécessité... Prenez soin de votre dignité et n'allez pas, par une aveugle tendresse, calmer trop vite ses trop justes craintes... Faites-lui mériter un pardon qu'il demande trop tard pour lui-même et pour vous...

Mais, un père ne mesura jamais sa tendresse sur les égards qui sont dus à son âge et à ses bienfaits... C'est son fils... Ce sentiment légitime, ces transports, et, oubliant son grand âge, pressé par son ardent amour, il a déjà franchi toute la distance qui le sépare de ce fils bien aimé. Il arrive, ses yeux et son cœur confirment sa conviction et consolent pleinement ses espérances... O mon fils, s'écrie-t-il dans un transport de tendresse, vous m'êtes donc rendu ! Et, le pressant sur son cœur, et l'arrosant de ses larmes : Mon fils était mort, s'écrie-t-il, et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé... *Et cecidit super collum ejus... Filius meus mortuus erat et revixit, perierat et inventus*

est. Et, le tenant étroitement enchaîné dans ses bras, il donne un libre cours à ses larmes, à sa tendresse, à ses transports... Mon fils était mort et il est ressuscité...

Mais, étouffé par ses sanglots et baigné de ses pleurs, son fils : Mon père, s'écrie alors le Prodigé en embrassant ses genoux et en versant un torrent de larmes, mon père, je suis un ingrat, j'ai affligé votre vieillesse et déchiré votre cœur. J'ai péché contre le ciel et devant vous, je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant : *Pater, peccavi in cœlum et coram te... Jam non sum dignus vocari filius tuus...*

Mais ce tendre père n'entend que la voix de son amour. Hélas ! dans quel état ce cher fils est réduit !... Et, s'adressant à ses serviteurs qui sont accourus pour être témoins de cette scène si attendrissante : Apportez un vêtement magnifique, leur dit-il : *Proferte stolam primam.*

— Mais je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant... O mon père, ce sera trop pour moi d'être rangé parmi vos esclaves, trop heureux si vous daignez encore abaisser sur moi le regard de la compassion et de l'indulgence.

— Mettez dans ses mains un anneau d'or, immolez le veau gras., commandez une fête somptueuse..., mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé. *Filius meus mortuus erat et revixit, perierat et inventus est...* Livrons-nous à la joie d'un festin splendide.

— Que mes amis, que mes proches prennent part.

à mon bonheur, mon fils était mort et il est retrouvé ; *manducemus et epulemur*.

Qu'ajouter à ce touchant tableau, qu'ajouter à cette attendrissante scène, M. C. F. ? Jésus-Christ, le Dieu de miséricorde, nous y peint lui-même sa tendresse pour le pécheur repentant et que le regret ramène à ses pieds. Oui, c'est lui-même qui descendait du ciel pour venir se placer dans nos saints tabernacles... Du haut de la montagne sainte, du haut de la colline où il est retenu par son ardent amour, il portait ses regards dans la longue et difficile carrière que parcourait le pécheur pour revenir à lui, oh ! M. C. F., c'est Jésus, c'est lui-même !... qui s'élançait au devant des pécheurs que la foi éclaire que l'espérance guide et que l'amour soutient dans la voie du retour... Vous marchiez péniblement, et, oubliant vos outrages, vos longs mépris, et le soin de sa gloire pour n'entendre que la voix de son sang dont vous étiez marqués, il s'est élancé jusqu'à vous, l'œil de sa tendresse s'est reposé avec compassion sur vous et, vous prenant dans ses bras pleins de miséricorde, il a placé votre cœur sur le sien... Vous accusiez vos fautes, vous lui disiez, comme le Prodiges : Mon père, j'ai péché... et, il invitait ses anges à vous revêtir de la robe éclatante des enfants du Très-Haut... Vous pleuriez à ses pieds, et il commandait à ses ministres de mettre à votre main l'anneau de l'éternelle alliance... Vous lui parliez de vos égarements, vous lui montriez les cicatrices de votre âme et il ordonnait à l'Église de vous

faire asseoir à sa table, il vous présentait le calice de son immense amour, vous vous accusiez, et il n'avait que ce seul mot à opposer à vos puissantes douleurs : Mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé.

Mes frères, il y a trente ans que je prêche cette parabole de l'Enfant Prodigue, que je la commente dans la chaire de vérité, eh bien ! jamais je ne l'ai prêché sans voir des conversions nombreuses attester qu'elle avait touché bien des cœurs. A Bordeaux, en 1835, cette prédication fut suivie d'un grand nombre de confessions que des pécheurs, touchés de la grâce, vinrent spontanément déposer dans le sein des prêtres qui étaient présents à ce sermon.

Il y a trente ans que je prêche cette parabole sainte, et jamais une affluence aussi nombreuse ne s'est pressée pour l'écouter. Sera-t-elle donc stérile dans cette cité ? Ecoutez M. F., ce qui m'est arrivé il y a 20 ans, dans une ville où je venais de prononcer ce sermon de l'Enfant Prodigue. Je venais de quitter l'église et de rentrer dans ma chambre, lorsqu'un homme, d'une quarantaine d'année environ, survint : « Mon père, me dit-il, vous voyez devant vous un de ces enfants prodiges dont vous parliez tout-à-l'heure, je suis un malheureux chargé de crimes, et, bien plus, je suis le chef d'une bande de brigands comme moi. Serait-il donc possible que, après tant de crimes,

Dieu consentit à me pardonner ? » Je reçus cet homme les bras ouverts, je lui parlai de la miséricorde infinie de Dieu, je le serrai contre ma poitrine. Il se convertit. Bientôt il amena plusieurs des hommes de sa bande à se convertir, et, fidèle à sa parole, il devint bon chrétien. Il voulait traverser, pieds nus et une corde au cou, la ville qu'il habitait pour aller demander pardon à son pauvre vieux père sur lequel il avait autrefois porté la main. Je lui dis que Dieu n'exigeait pas un tel sacrifice, mais qu'il lui demandait seulement d'être fidèle à ses nouveaux serments et de se montrer aussi bon chrétien qu'il avait été mauvais. Il a tenu parole.

A Saint-Roch, à Paris, en 1833, c'était un homme du monde, riche, dans une grande position. Il entra par hasard dans cette église où je prêchais la parabole de l'Enfant Prodigue, il vint me trouver à la descente de chaire, et, revenu à la grâce, il se confessa et fit pour la première fois de sa vie la sainte communion. Il était père de cinq enfants qu'il ramena à Dieu avec lui.

En 1836, à Marseille, un homme vint me trouver après le sermon et me raconta ainsi son histoire : « J'étais venu, il y a six mois, pour recueillir un héritage auquel je me croyais des droits. Les tribunaux m'ont condamné, j'ai épuisé mes dernières ressources pour soutenir mon procès, j'ai tout perdu. Ce soir, je traversais la place qui est devant cette église et je me dirigeais vers la mer pour m'y précipiter ; j'ai vu briller des lumières

à travers les vitraux, j'y suis venu et je vous ai entendu. Dites-moi, mon Père, si Dieu me pardonnera mon désespoir. » — « O mon fils, lui répondis-je, le pardon de Dieu est toujours prêt. Sa clémence est plus grande que toutes les fautes. Vous vous repentez, et il vous a déjà pardonné ! C'est lui qui vous a amené ici. » Depuis, j'ai revu cet homme à Paris, il est mort en bon chrétien.

J'ai donc vu de ces hommes qui avaient connu toute la profondeur du mal, qui avaient accumulé sur eux des montagnes de forfaits et ils sont revenus. La grâce les a touchés, Dieu leur a parlé à travers cette admirable parabole de l'Enfant Prodigue.

Serez-vous donc, M. F., plus durs et plus insensibles que ces grands criminels ? Me refuserez-vous la consolation de vous voir vous mettre en route pour aller vous asseoir à la Table sainte, à la Table de votre Dieu. La vie est une vapeur qui s'élève entre le berceau et la tombe. Ce n'est qu'un point dans notre existence éternelle, mais ce point décide de toute notre éternité. Après avoir imité le Prodigue dans ses égarements, imitez-le dans son retour au bien et que l'Église puisse dire, comme le bon père de la parabole sacrée : Mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé !...

LE SACERDOCE CATHOLIQUE

Ego dixi : Dii estis.

Je l'ai dit : Vous êtes des dieux.

(Ps. LXXXI, v. 6.)

Quel est le sens catholique de ces étonnantes paroles ? Veulent-elles dire que l'homme est appelé par ses destinées à posséder les incommunicables propriétés de l'Être infini ?... Le prétendre serait une impiété, un blasphème, une absurdité.

Mais, Dieu, dans les conseils de sa sagesse et dans les inépuisables inventions de son amour, a voulu communiquer à l'homme, autant que le comportait la limitation de son être, sa nature, sa divinité. Dieu peut-il donc se communiquer à un être intelligent, raisonnable, à l'homme, et peut-il contracter avec lui une union personnelle ? A pareille question, la raison n'a pas de réponse, mais la foi la donnera aussitôt.

Oui, répond-elle, Dieu peut se communiquer à l'homme et contracter avec lui une union personnelle. Dieu s'est fait homme, et par l'incarnation de Dieu l'homme a été fait Dieu. Par la foi, par la grâce, par les sacrements, tous les hommes peuvent réaliser de nouveau cette réunion de Dieu avec eux, et devenir les frères, les membres vivants de Jésus-Christ.

En s'unissant à Dieu, les hommes deviennent participants de la nature divine. C'est l'expression même dont se sert saint Pierre : *Divinæ consortes naturæ...* Nos destinées nous appellent à partager la gloire, la puissance, la béatitude, la divinité du divin Médiateur. Quelle vocation ! Quel prix proposé à la sainte ambition de l'homme déchu !...

Voilà le sens catholique de ces paroles : *Ego dixi : Dii estis*. C'est la revanche de Dieu à la promesse fallacieuse du tentateur. Tu l'avais dit, ô ange tombé, vous serez comme des dieux ! Tu ne croyais pas si bien dire.

Mais, si ces paroles nous donnent la mesure de l'amour infini de Dieu envers l'homme et de la sublime fin de l'homme, elles expriment encore avec plus de plénitude la sublime dignité du prêtre.

A qui êtes-vous redevables du bienfait immense de la participation à la nature divine ? Qui donc relève, qui glorifie ainsi la race humaine ? Qui la divinise ainsi ? Comment l'élément divin s'est-il approprié nos âmes ? Comment y est-il entré ?

Par le sacerdoce catholique. — Engendrer les âmes à la vie divine, voilà la mission du pontificat et du sacerdoce catholique. Il est placé aux confins de la grâce et de la mission, avec mission d'abaisser Dieu jusqu'à l'homme et d'élever l'homme jusqu'à lui.

Dispensateur des mystères de la vie, des espérances de l'immortalité ; ordonnateur des intérêts

éternels de l'humanité, la puissance dont le sacerdoce est dépositaire embrasse l'homme entier, ses intérêts-présents et ses destinées futures. *Ego dixi : Dii estis.*

J'ai dessein de vous parler de l'excellence et de la dignité du sacerdoce catholique. Nous ne sommes plus obligés, M. F., comme aux jours de l'incrédulité voltairienne, de plaider, devant les peuples corrompus par l'incroyance, pour leur prouver la nécessité sociale du sacerdoce catholique. Cette vérité devient de jour en jour plus populaire. Les hommes commencent à comprendre que, s'il est des prêtres indignes de la sublimité de leur fonction, l'institution du sacerdoce de Jésus-Christ est le plus grand bienfait dont l'humanité puisse jouir dans sa condition présente.

Le sacerdoce n'a pas besoin de mes froides et pâles apologies, mais vous avez besoin vous-mêmes de ne pas laisser affaiblir dans vos âmes le sentiment profond de respect et d'attachement que vous portez à vos prêtres. D'ailleurs, il est encore une foule de catholiques, disposés peut-être à accueillir les blasphèmes usés et les diatribes vermoulues, dont les carrefours et les mauvais lieux retentissent contre le sacerdoce de Jésus-Christ. L'enfer s'acharne pour perdre le sacerdoce dans l'esprit des peuples. En venant donc vous rappeler ce que la foi vous enseigne sur ce sujet, je suis bien plus pressé par vos besoins que par la nécessité de faire devant vous une apologie inutile.

Parler de l'excellence et des richesses toutes divines du sacerdoce catholique, c'est là, M. F., tout mon dessein.

O Marie, Reine du clergé, Reine des apôtres, le sacerdoce catholique, dont vous êtes la protectrice, est le dernier espoir de cette société menacée dans ses éléments constitutifs et dans son essence même par les théories sauvages de l'anarchie, aidez-moi à prouver son excellence par les divines traditions, puis par ses fonctions mêmes et ses prérogatives. *Ave Maria.*

I^{re} PARTIE.

Quand on veut pénétrer dans les profondeurs de l'enseignement de la Révélation, il faut aller à l'école de saint Paul. C'est lui, c'est l'apôtre qui a été chargé spécialement par Jésus-Christ de révéler à la terre toutes les richesses de l'Évangile, qui en a le mieux révélé les secrets, qui en a le plus complètement interprété le sens divin. Tous les secrets du sacerdoce catholique ont été dévoilés à saint Paul. Semblable à un architecte, il a mesuré toutes les dimensions de ce sacerdoce, monument magnifique dont le sommet monte jusqu'aux cieux, et dont les fondements descendent dans les entrailles du monde moral.

I. — Saint Paul, en quelques paroles échappées à son âme brûlante, a résumé admirablement les caractères du sacerdoce catholique.

1° « Nous sommes, dit-il en parlant des prêtres de la loi nouvelles, nous sommes les auxiliaires et les aides de Dieu. *Dei adjutores suum.* »

Lorsque Dieu a voulu tirer l'univers du néant, une seule parole lui a suffi pour cela. *Dixit, et facta sunt.* Mais, lorsque Dieu a conçu la pensée admirable de bâtir une cité immortelle dont les pierres fussent vivantes et saintes, il a en besoin d'aides et il a voulu que les prêtres fussent ses auxiliaires dans la construction de la Jérusalem céleste. O bonté éternellement adorable de Dieu pour l'homme ! Comment, Seigneur, vous voulez associer des créatures imparfaites et mobiles, des hommes, à votre œuvre divine ! Mais, ne craignez-vous pas qu'ils ne trompent votre attente et qu'ils ne soient incapables de remplir la mission que vous voulez leur confier ? Non, M. F., Dieu l'a voulu ainsi, et il a associé les prêtres à son œuvre divine.

Quelles sont donc les pierres vivantes qui doivent devenir les assises de la Jérusalem céleste ? M. F., ce sont vos âmes. Vous étiez dans les catacombes de la déchéance, comme ces pierres brutes au fond des carrières. Le prêtre catholique vous en a tirés, il vous a taillés avec le marteau de la parole de Dieu, et il vous a mis en état de prendre dans la construction du monument céleste la place qui vous y appartiendra éternellement.

2° Saint Paul ajoute, toujours parlant des prêtres : « Nous sommes les ambassadeurs de Jésus-Christ auprès des nations, et Dieu ne parle à l'univers

que par notre intermédiaire. *Pro Christo legatione fungimur.* »

Le roi immortel des siècles, Jésus-Christ, est venu en ce monde pour restaurer toutes choses, il est venu régénérer l'humanité, et pour cela lui a apporté la grâce et lui a rendu la vie divine qu'elle avait perdue. Or, toutes ces choses, il les accomplit par le sacerdoce catholique. Voilà notre mission. Nous sommes chargés de tenir la place de Jésus-Christ, de le représenter au milieu des hommes. Depuis qu'il a quitté la terre, il ne parle plus aux hommes que par la bouche des prêtres et des pontifes. La parole créatrice que Dieu a prononcée au commencement, la parole sanctificatrice qui transforme les âmes, la parole du Verbe incarné, la voilà confiée aux prêtres. Oh ! la grande, l'incomparable, la divine mission !...

3^o Saint Paul ajoute : « Les prêtres sont les dispensateurs des secrets de Dieu. *Dispensatores mysteriorum Dei.* »

Dieu, en créant l'homme, s'est réservé le secret de bien des mystères, et, quand il n'y aurait que le mystère des causes et des lois qui régissent l'univers, la raison comprend qu'il en est ainsi. Mais la foi ajoute aussitôt qu'il y a un secret qui surpasse tous les autres, « un secret qui appartient à Dieu seul, » selon l'expression des Saintes Écritures. Ce secret, c'est l'Incarnation du Verbe, l'apothéose de Jésus-Christ dans le mystère de l'Eucharistie. Quels sont les dispensateurs de ce mystère ? Ce sont les prêtres, ce sont les évêques.

Voyez ce que le dogme de l'Incarnation, ce que la notion du mystère eucharistique sont devenus dans les sociétés séparées de l'Église Catholique ?

Ces sociétés ne s'entendent plus, elles sont livrées à l'anarchie spirituelle. Les prêtres des nations catholiques ont veillé sur ce dépôt sacré, ils le gardent, ils le garderont toujours.

4° Saint Paul appelle les prêtres « les ministres de Jésus-Christ, *ministros Christi.* » Et cette appellation exprime avec tant de vérité l'un des caractères du sacerdoce, qu'elle a passé dans la langue des peuples catholiques.

Jésus-Christ en effet est roi, il est roi de la création tout entière. C'est de lui qu'il est écrit : « Toute puissance lui a été donnée au ciel et sur la terre. » Lorsqu'il parut devant Pilate, Pilate lui demanda : « Êtes-vous roi ? » et Jésus lui répondit : « Vous l'avez dit. » Oui, Jésus-Christ est roi. Il règne par l'amour, par la justice, par la vérité, par la charité, et son règne n'aura pas de fin.

Or, à un roi, il faut des ministres, qui siègent dans ses conseils, qui connaissent sa pensée, qui communiquent ses ordres aux peuples. — Et voilà justement ce que nous faisons. Notre roi est Dieu et homme tout ensemble. Les prêtres aussi sont hommes par nature et dieux par grâce. Ils iront s'asseoir dans le conseil du Roi des rois. Ils iront étudier ses pensées, ils connaîtront ses secrets, ses desseins, ses volontés. Ils seront pour cela marqués d'un sceau divin.

Voyez, chez les royautés terrestres, ce petit

nombre de mortels que le vent de l'ambition, de la fortune, de la faveur, portent dans les conseils des rois. Ils ne font qu'y passer. Le vent qui les élève les renverse. Ils tombent et se perdent dans la foule. Les ministres de Jésus-Christ, eux, le sont à jamais. Nulle puissance humaine ne saurait leur ravir cette dignité. Les rois tombent, les empereurs aussi. Leurs ministres tombent avec eux et souvent avant eux. Il n'en est pas ainsi des ministres de Jésus-Christ. La persécution, l'exil, la mort même n'y peuvent rien. Quand un prêtre catholique s'est une fois assis dans les conseils de Jésus-Christ, quand il a une fois reçu le caractère indélébile du sacerdoce, rien ne peut plus le lui ôter. Devint-il le plus scélérat des hommes, tomba-t-il dans les enfers, il ne cesse pas d'être prêtre.

II. — Vous avez entendu le disciple. Écoutez maintenant son adorable maître, écoutez Jésus-Christ même nous révélant en trois mots toutes les gloires, toutes les destinées du sacerdoce.

1°. « Vous êtes, dit-il à ses apôtres, et, en leur personne, à tous ceux qui doivent les suivre dans la hiérarchie des temps, vous êtes la lumière du monde, *vos estis lux mundi.* »

Parole étonnante, dont on ne saurait trop méditer la profondeur.

O mon Dieu, ô Jésus, n'avez-vous donc pas dit, en parlant de vous-même, que c'est vous qui êtes « la lumière du monde ? » N'avez-vous pas dit que ceux qui vous suivront « marcheront dans la lumiè-

re et la vérité ? » Comment donc des hommes, ignorants, faibles et bornés par nature, pourraient-ils être comme vous la lumière du monde ?

Ah ! c'est que la lumière du monde est la lumière de Dieu, et que cette lumière ne se répand et ne s'irradie sur le monde que pour le sacerdoce catholique. Ce sont nos lèvres sacerdotales qui publient la vérité.

Qu'était l'univers au moment de la venue de Jésus-Christ ? Je l'ai déjà dit. C'était un désert moral. Les peuples étaient assis à l'ombre de la mort, ils étaient plongés dans les ténèbres. Qui les en a arrachés ? Qui les a éclairés ? C'est le sacerdoce et le pontificat catholique. Voyez l'Asie, voyez ces portions du vieux monde un moment illuminées de la lumière de l'enseignement catholique, et que le soleil de la vérité n'éclaire plus. Où ces profondes ténèbres ont-elles conduit les peuples qui les habitent ? A la barbarie. Voyez les nations incrédules, impies. Elles ont chassé, méprisé et conspuer le sacerdoce. Que leur arrive-t-il ? Elles retombent aussi dans la barbarie et dans une barbarie cent fois pire que l'autre, dans la barbarie académique, dans la barbarie des rhéteurs philosophes, celle qui méprise profondément les destinées éternelles de l'homme, celle qui n'honore et ne glorifie que la matière. Aussi les nations dans lesquelles règne cette barbarie en recueillent-elles les fruits amers, elles restent plongées dans les abîmes de l'anarchie !...

La hiérarchie catholique est la seule gardienne

de la vérité dans le monde. Le monde protestant, le monde philosophique, n'est plus qu'une vaste anarchie. Ils veulent enseigner. Où sont donc les titres de leur mission ? Si le sacerdoce s'éteignait au milieu de nous, soudain les ténèbres reprendraient leur empire, parce qu'avec lui aurait disparu la vraie, la seule, la divine lumière du monde.

2°. Jésus-Christ ajoute : « Vous êtes le sel de la terre, *vos estis sal terræ.* »

Voilà l'un des plus grands, l'un des plus magnifiques attributs de sacerdoce ».

Tous tant que nous sommes, nous portons en nous et avec nous la marque du péché originel, la tache du mal, les passions qui nous corrodent et nous brûlent le cœur. Comment des âmes ainsi gangrenées seront-elles purifiées, éclairées, rafraîchies, fortifiées ? Par l'action du sacerdoce, qui est le sel de la terre.

Si le sel disparaissait de la mer, toutes les créatures qu'elle renferme dans son sein périraient aussitôt et ses eaux se corrompaient. Le sacerdoce jette le sel de la vérité sur vos âmes ; avec ce sel, il conserve celles qui se sont gardées pures, et il rend à la vie où à la santé celles qui s'étaient un moment corrompues.

Quand Jésus-Christ parut dans le monde, le monde succombait. Le mal, depuis la chute originelle, s'y était développé sans mesure. Le despotisme de l'erreur, le despotisme de l'homme sur l'homme, le despotisme des passions et de la volupté, y régnaient en maîtres. Une parole de vie

fut jetée sur ce grand cadavre. Il se leva, il sortit de sa tombe. Mals, hélas ! le mal est demeuré dans ses entrailles, même après la rédemption. Toutefois, l'humanité a reçu un mouvement continu vers le bien comme vers la vérité. La tyrannie a été vaincue dans l'homme, dans la famille, dans le monde. Par qui ? Par la hiérarchie sacerdotale, seule gardienne de la vertu et de la morale. *Vos estis sal terræ.* Le sel de la parole, le sel de la grâce, les prêtres le répandent sans cesse sur l'homme, sur la famille, sur le genre humain. Il est le défenseur de la liberté, de l'égalité, de la charité universelle. Le sacerdoce catholique demeure le grand principe civilisateur. C'est à lui qu'est dû tout ce qu'il y a de vrai dans les principes de liberté, d'égalité et de charité, prônés comme des conquêtes modernes, sans lui, le monde moral ne serait plus qu'un cadavre.

3^o — Jésus-Christ dit enfin : « Faites ceci en mémoire de moi. *Hoc facite in meam commemorationem.* »

Pour conserver votre âme, il faut non seulement que la vertu y règne, que la vérité et la lumière y luisent et en chassent les ténèbres de l'erreur, mais il faut aussi que l'amour de Dieu y entre en vainqueur, en maître absolu, et qu'il y tue l'égoïsme. C'est encore là un des caractères de la mission du sacerdoce, donner le pain de vie au genre humain, et lui distribuer chaque jour comme une nourriture salubre dans laquelle il retrouve les forces nécessaires pour dompter ses passions.

Oui, M. F., il vous faut une vie, un aliment surnaturel, et c'est Jésus-Christ, *Christus vita vestra*, Jésus-Christ qui a dit : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie, *veni ut vitam habeant.* » Or, cette vie, par qui se conserve-t elle ? Par le sacerdoce. Comment nous est donné le pain de vie ? Par le sacerdoce. Le prêtre pétrit, prépare le pain de vie à l'autel, il est le grand nourricier des âmes.

Comprenez-vous maintenant la mission du prêtre ? Est-elle assez belle ?

Trois choses sont nécessaires à la régénération de l'humanité : il lui faut une force qui l'aide à tuer le mal dans son sein, il lui faut la vérité, il lui faut la vie. Ces trois biens sont le fruit de la mission du prêtre. Savez-vous avec quoi les prêtres civilisent l'humanité ? Avec la chaire, avec les tribunaux de la pénitence, avec l'autel. Ne nous laissez que la liberté de nos lèvres, qu'une pierre sacrée, qu'une main pour guérir, en voilà assez pour sauver le monde, pour régénérer l'univers, pour tuer toutes les révolutions. Avec quoi donc le missionnaire catholique tire-t-il de la barbarie les hordés sauvages du nouveau monde ? Avec la parole, avec le tribunal de la pénitence, avec la table eucharistique.

II^e PARTIE.

Vous connaissez maintenant, d'après saint Paul et d'après les paroles de Jésus-Christ lui-même,

quelles sont les destinées et quelle est la vocation du sacerdoce catholique. Vous ne vous en étiez peut-être jamais fait cette idée. Enfoncés dans les choses du temps, le monde des réalités spirituelles et substantielles nous échappe. On ne comprend plus ces vérités, grâce à l'aveuglement des hommes livrés à la tyrannie du mal et à l'empire des sens, que rien n'étonne, rien n'émeut, sinon le bruit, le fracas des affaires, le vain retentissement des gloires d'ici-bas. Les merveilles divines de la grâce, les saintes et sublimes réalités du monde surnaturel, on ne les voit plus, *oculos habent et non videbunt*.

Il fut un temps où le sacerdoce catholique, richement doté par les nations chrétiennes, se voyait entouré d'immenses richesses, patrimoine des pauvres qu'il administrait en leur nom, et qu'il répandait largement sur eux. Alors, de vastes terres, des biens de toute sorte, le rehaussaient aux yeux des peuples qui, pendant des siècles, s'étaient plu à augmenter ces richesses. Les peuples chrétiens l'avaient pour ainsi dire revêtu d'une robe éclatante et splendide, mais les soldats des révolutions sont venus, et, comme les soldats des Juifs avaient fait pour la robe de leur divin maître, ils ont mis en pièces la robe du sacerdoce et en ont tiré au sort les morceaux pour se les partager.

Le sacerdoce catholique n'a plus rien aujourd'hui, il a tout perdu. Les nations incrédules des temps modernes ont renouvelé pour lui la passion de Jésus-Christ, elles l'ont couvert de mépris,

elles lui ont fait boire à longs traits le fiel de la calomnie, elles l'ont attaché au gibet de l'opinion publique. Elles lui ont dit :

— Tu ne seras rien, tu ne posséderas rien. Tu seras comme ton maître pauvre et méprisé. Les temples eux-mêmes, dans lesquels tu exerces encore ton ministère, ne t'appartiendront plus. Nous te tolérerons et ce sera beaucoup.

Qu'avons-nous répondu ? Ce que nous avons répondu, je vais vous le dire.

— Nous n'avons plus rien, nous ne possédons plus rien des richesses de la terre ; mais, nous avons toujours celles du ciel ; mais la charité nous reste, et avec elle la liberté de notre apostolat. Nous sommes plus libres maintenant ; et, puisqu'il faut que nous n'ayons plus à nous que le bâton de pèlerin, que Dieu en soit béni. La foi, la charité, une croix de bois ont sauvé le monde, Cela nous suffit. Si les communistes de 1793 ont pillé l'Église, ils n'ont pu enlever au sacerdoce catholique ses richesses spirituelles qui font sa force et sa grandeur.

Voyez donc quel magnifique rôle demeure réservé au prêtre catholique, s'il obéit à sa destinée éternelle, s'il sait comprendre sa mission et lui rester fidèle, il peut être un apôtre. N'est-ce donc rien que d'être, de toute éternité, prédestiné à faire dans le monde ce qu'a fait Jésus-Christ lui-même ? Savez-vous pourquoi ce sacerdoce, ainsi avili, ainsi dépouillé par les peuples qui lui doivent leur civilisation, est devenu la grande ambi-

tion de tout homme qui aime Dieu et ses frères ?

1° C'est que tout prêtre aujourd'hui peut être *un apôtre*. Ah ! savez-vous bien ce qu'est la gloire de l'apostolat?... Venir sur la terre faire ce qu'y a fait le fils de Dieu, éclairer les hommes, les guérir, les ressusciter, les régénérer, quelle mission !... Venir faire ce qu'ont fait Jésus-Christ, saint Pierre, saint Paul, saint Chrysostôme, saint Bernard, saint Dominique, saint Vincent Ferrier, saint Boniface, Pierre l'Ermite, Bossuet, quelle plus noble, plus belle ambition, plus capable de tenter les grandes âmes !

Autrefois, lorsque l'Église était propriétaire de *grands biens*, quand elle était riche et puissante, on voyait les familles opulentes venir lui demander des dignités pour ses fils. L'Église enrichissait alors les cadets des grandes maisons. Ce n'est pas à dire que ce fussent de mauvais prêtres, de médiocres évêques. A la fin du siècle dernier, on les a vus mourir bravement sur l'échafaud, ou porter sur la terre d'exil la gloire de leur fidélité. Mais, aujourd'hui, l'Église est pauvre, le flot des révolutions a passé sur ses richesses et les a emportées avec lui. Les familles riches ont abandonné l'Église. Hélas ! que font-elles de leurs enfants ? Que deviennent-ils, ces fils, dédaigneux du sacerdoce?... Les familles bourgeois ne viennent plus demander à l'Église les honneurs de ce sacerdoce. Ah ! je gémiss, quand je vois tant de familles, même chrétiennes, les dédaigner pour leurs enfants.

Croyez-vous donc, parce qu'elles continuent à l'abandonner, que le sacerdoce s'arrêtera? Non, M. F., Jésus-Christ a dit aux apôtres : « Allez et instruisez les nations. *Docete omnes gentes*. Et ils ne s'arrêteront pas, et ils marcheront toujours, tant qu'il y aura sur la terre une âme qui ne connaîtra pas la lumière de l'Évangile et qu'ils devront éclairer.

L'œuvre du Christ ne s'arrêtera point. Il s'en ira partout ramasser les pâtres, les laboureurs, les artisans et leur dire : Voulez-vous être prêtres, voulez-vous être mes associés, venez, suivez-moi ! Et l'on verra ces prêtres, ces missionnaires inconnus, s'en aller, le bâton apostolique à la main, montant dans les chaires, remuant les foules, faire le noble métier d'apôtres.

Ah ! familles chrétiennes, que je vous plains de ne pas comprendre la joie de ceux qui sont **appelés** à partager les travaux et la grandeur de Jésus-Christ.

Qu'entendons-nous dire autour de nous ? Toutes les carrières sont encombrées, on ne sait plus que faire de ses enfants !... Mais, le sacerdoce est là, ses rangs sont ouverts, et vous ne songez pas à y faire entrer les vôtres. Craindriez-vous d'avoir trop de prêtres ? Mais, quand vous en auriez cinquante mille de plus, songez-y donc, il y a la terre entière à évangéliser.

Jeunes gens, ah ! si vous saviez quel est le bonheur d'un bon prêtre ! Combien sa vie est dignement et heureusement remplie ! Cette vie n'est-elle

pas plus noble, plus grande, que la vie que vous menez dans un bureau, courbés toute votre existence sur des chiffres arides et un travail rebutant ? Venez, il ne faut pas de fortune pour devenir prêtre, la charité suffit. Faites-vous prêtres. C'est par le sacerdoce que la France peut régénérer le monde. L'Orient demande des prêtres pour revenir à l'Église. A qui s'adresse-t-il ? A la France !...

2° *Le prêtre est le sacrificateur de la nouvelle alliance.*

Le sacrifice que Jésus-Christ a offert sur le Golgotha a été l'holocauste de propitiation qui a sauvé le genre humain de la perte éternelle à laquelle il était voué. Le sacrifice de l'Eucharistie, que tous les prêtres catholiques offrent chaque jour à Dieu, n'est que le renouvellement et la continuation du Calvaire.

En ce moment, je me porte à cet autre moment de mes journées où mes lèvres murmurent les paroles créatrices de la consécration, à ce moment suprême où les éléments matériels du pain et du vin se changent en la substance même de Jésus-Christ et je dis à Dieu :

— Mon Dieu, si je pouvais vous présenter sur ma patène l'univers tout entier et vous le donner, je ne vous présenterais qu'un grain de sable. Mais, quand j'ai prononcé les paroles sacrées, quand le mystère adorable s'est accompli, je vous ai offert en sacrifice de votre Fils lui-même, je vous ai sacrifié un Dieu, je n'ai plus qu'à m'incliner et à adorer, j'en ai fait assez.

Tout prêtre, qui est monté à l'autel une seule fois dans sa vie, en offrant le sacrifice eucharistique, a fait assez pour Dieu.

3° Autre attribut du sacerdoce catholique. Il est *investi d'une paternité* haute et sainte.

Vous avez entendu les blasphèmes idiots de l'incrédulité.

— Pourquoi, dit-elle, le prêtre catholique se refuse-t-il aux douceurs du foyer conjugal ? Pourquoi, gardant le célibat, se condamne-t-il à une stérilité contre nature, en refoulant en lui le principe de vie ?

Insensés ! Vous accusez le prêtre de ne pas connaître les joies de la paternité, et moi, je vous dis que vous venez de formuler un mensonge, car le prêtre lui aussi est père. Pauvres aveugles ! je vais vous dire ce qu'est cette paternité du prêtre.

Il y a deux sortes de paternité dans le monde, Il y a la paternité du sang, et il y a la paternité de la grâce ; il y a la paternité de la terre, et il y a la paternité du ciel ; il y a la paternité du temps, et il y a la paternité de l'éternité ; il y a la paternité des corps, et il y a celle des âmes.

A vous, les enfants du siècle, cette paternité du sang, qui commence et finit à la terre, à nous celle des âmes que nous enfantons à Jésus-Christ.

Si, pendant tout le cours de mon apostolat, j'ai ramené une seule âme à Jésus-Christ, j'ai enfanté cette âme à la vie éternelle, je l'ai tirée du néant du péché. C'est la pensée qu'exprime saint Paul, quand il dit, en s'adressant à ses chrétiens qui avaient abandonné la foi : « Je voudrais vous en-

fanter une seconde fois à Jésus-Christ ! » Ah ! si, dans les tribulations de mon zèle, je ramène, je ressuscite un pécheur, j'arrache une âme aux ténèbres du péché, lorsqu'un jour nous nous retrouverons dans l'éternité, cette âme viendra à moi, se jettera dans mes bras et elle m'appellera son père, disant :

— J'étais assise à l'ombre de la mort, et vous m'en avez tirée ; j'avais perdu la vie de la grâce, et le souffle de votre charité l'a ressuscitée en moi... Vous êtes mon père .

Non, le prêtre de Jésus-Christ n'est pas condamné à une stérilité perpétuelle ; non, il n'a pas renoncé aux joies de la paternité. Il a pour enfants l'humanité tout entière, toutes ces âmes que Jésus-Christ lui a ordonné de racheter par ses soins, par son enseignement, par sa charité.

4° — Le prêtre est *l'homme de Dieu et l'homme de l'humanité*.

Comme citoyen, il a une patrie, et il l'aime, et il en est fier, car le patriotisme est une vertu. Mais, comme prêtre, il a l'univers entier pour patrie. Tous les hommes sont frères, voilà pourquoi le prêtre ne doit pas être, n'est pas un homme d'opinion, un homme de parti, mais un homme de vérité et de charité. Les opinions déchirent, les partis divisent ; la vérité et la charité unissent. Le sacerdoce marche avec toutes les formes de la sociabilité humaine, jamais il ne fut l'instrument de la politique des hommes. *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus...*

Que demande-t-il aux hommes qui détiennent le pouvoir ? Une seule chose, le droit de libre passage, la liberté de donner aux âmes l'enseignement de sa foi, de les éclairer de la vérité, de les consoler par sa charité. Notre politique, à nous, n'a qu'un but... Sauver les âmes. Mais, à cela, nous y tenons, et du profond de nos entrailles. Quand on corrompt les âmes, quand on les souille par des doctrines impies, athées, matérialistes, nous avons le droit de les purifier, de les retirer de l'erreur, d'écarter d'elles ces doctrines qui les tuent.

L'homme de Dieu est dans le monde pour le sauver, pour lui conserver la vie morale. Voilà pourquoi le sacerdoce catholique est le dernier rempart de la civilisation. S'il disparaissait en France, si sa parole s'éteignait dans la bouche du dernier de ses prêtres, la France retomberait aussitôt dans la barbarie de 93. Voyez ce qui se passa à cette époque désastreuse. Lorsque tous les temples catholiques furent fermés, la France recula jusqu'à l'athéisme. Ah ! Messieurs, si le monde vient de nouveau à trembler, serrez-vous autour de votre sacerdoce, suspendez-vous à la soutane du prêtre, il vous sauvera !

Ceci m'amène à vous dire comment.

5°. — Le prêtre est *l'homme de la Providence*.

Admirez l'intention adorable de Jésus-Christ. Voyez ce qu'il a fait. Il a placé le sacerdoce entre le riche et le pauvre, pour aider le riche à gagner les biens du ciel, pour consoler le pauvre et adou-

cir les souffrances à celui qui ne possède pas les biens de la terre, mais à qui ceux du ciel sont expressément réservés.

Le sacerdoce se tourne vers les riches et leur dit :

— Vous possédez l'or, les terres, les richesses de toute sorte, et, si votre destinée était bornée à cette vie, si la matière était le but final de cette destinée, vous n'auriez plus, ce semble, rien à désirer... Mais, il n'en est pas ainsi, vous avez des destinées éternelles, et ces richesses, que vous possédez ici-bas, seront pour vous la cause de votre perte, si vous ne savez les répandre sur le pauvre et soulager ses souffrances... Voyez votre maître divin, Jésus-Christ. Il a voulu naître et rester pauvre, il vous a dit que ce que vous donneriez aux pauvres en son nom lui serait donné à lui-même.... Donnez donc aux pauvres, versez dans leur sein un peu de ces richesses de la terre que Dieu vous a confiées.

C'est ainsi que le sacerdoce catholique fait de tous les prêtres les instruments de la miséricorde de Dieu. Il se tourne ensuite vers les pauvres, vers cette aristocratie de la crèche, et leur dit :

— Respectez la propriété de ceux qui possèdent, ne volez pas, ne prenez pas ces biens qui ne vous appartiennent point, car vous perdriez votre âme, et votre propriété, c'est le ciel... Aidez-vous, par une sainte résignation, à le conquérir et à vous l'assurer à jamais.

Voilà ce que fait le sacerdoce catholique. Il est

un trait d'union entre les riches et les pauvres, il soutient et consolide la société... Avec lui, tout marche ; si vous l'ôtez à cette société, tout s'en va... Vous vous épouvantez, et à bon droit, du progrès du Communisme, de ces doctrines de révolte, de pillage, de sang.... Ne l'oubliez pas, le sacerdoce seul résout le problème, calme les tempêtes, apaise les révoltes.

J'ai envisagé le prêtre comme apôtre, comme médecin de l'humanité, comme sacrificateur de l'alliance éternelle. Certes, il se présente encore à la société sous bien d'autres aspects. Il est l'ange de la miséricorde, le guide, le père de l'enfance, la providence de tous ceux qui souffrent. Toutes les grandes époques de la vie humaine sont sanctifiées par lui, naissance, enfance, âge mûr, la mort... La mort ! Ah ! M. F., que deviendrions-nous sans le sacerdoce ? qui donc adoucira notre passage du temps à l'éternité ?... Ranimons donc notre foi, et, après avoir reconnu la puissance du sacerdoce, le bienfait de cette institution divine, mettons en elle toute notre confiance, car elle nous dit à tous, aux souffrants de ce monde, aux malades, aux mourants, même à ceux que la justice humaine fait monter à côté d'un prêtre sur la charrette fatale : Venez à moi, vous tous qui souffrez.

Venite ad me, omnes !

A Amiens, pendant le Carême de 1850, l'abbé Combalot conclut ainsi ce *sermon sur le sacerdoce*, qu'on lui demandait partout et qui fut toujours un de ses triomphes.

M. C. F., vous allez prouver que vous avez compris mes paroles, vous allez réaliser cette union sociale que je viens de vous rappeler. Vous allez tous déposer d'abondantes aumônes dans les mains de ces dignes membres des conférences de saint Vincent-de-Paul, qui, à leur tour, iront en votre nom les verser dans les familles pauvres de votre cité.

Aidez de toutes vos forces ces pieux associés de vos prêtres à remplir leur sainte mission. Ils sont bien utiles et bien nécessaires, ces auxiliaires du sacerdoce catholique. Voyez plutôt.

Avant la révolution, à une époque où Paris ne comptait que 400,000 âmes, il renfermait 10,000 prêtres, tant séculiers que réguliers. Aujourd'hui, sa population dépasse un million d'âmes, et 500 prêtres à peine y exercent leur ministère.

Lorsqu'avant la révolution de 1789, la France ne possédait que 27 millions d'habitants, elle comptait quatre cent mille prêtres, et aujourd'hui qu'elle en a 30 millions, le nombre des prêtres catholiques ne dépasse pas 40,000.

Mais Dieu semble avoir pourvu à cette pénurie de ses ministres. Il a suscité, au milieu de nous, les conférences de saint Vincent-de-Paul, et la charité de Jésus-Christ a créé ainsi un sacerdoce nouveau. Sans eux, sans leur secours, le petit nombre de prêtres catholiques, disséminés sur toute la surface de la France, ne pourrait pas suffire évidem-

ment à l'immense étendue de sa mission. La divine Providence leur a donné pour auxiliaires les membres de ces saintes conférences.

J'engage tous les bourgeois de la cité à s'enrôler sous la bannière de saint Vincent-de-Paul. Que tout homme, qui en a le temps, les moyens, s'empresse d'entrer dans ce sacerdoce béni, auxiliaire du sacerdoce catholique.

Edifier le monde au milieu duquel ils vivent, visiter les pauvres et les malades, étendre sur eux l'apostolat de la religion et de la charité, voilà le magnifique rôle que je vous convie d'accepter.

Je sais que les membres des conférences de saint Vincent-de-Paul sont déjà nombreux dans cette ville, mais ils ne le sont pas encore assez, et il y a encore trop de misères qu'ils ne peuvent soulager. Il vous supplie, M. F., d'agrandir cette œuvre sainte, en la dotant, en lui donnant tous les moyens de remplir cette mission.

Je sais qu'il y a aussi dans cette ville des dames chrétiennes qui vont visiter les pauvres, qui vont consoler les pauvres mères de famille, remuer leur couche désolée, et qui, lorsque l'ouvrier est malade, vont lui porter des consolations et des vivres. — Mais, leur nombre n'est pas encore assez grand, il faut l'augmenter.

Quand les pauvres, quand les déshérités du siècle verront que tous les gens du monde s'arrachent à leurs affaires, à leurs plaisirs, pour aller les secourir et les consoler, comment voulez-vous que la haine et la vengeance les arment contre

la société ? Ils l'aimeront au contraire, ils seront les premiers à la défendre.

C'est ainsi que le problème social se résoudra, au feu ardent de la charité. Alors, la révolution passera au-dessus de nos têtes et ne vous atteindra pas.

Versez donc, versez d'abondantes aumônes, dans les mains de ces apôtres de la charité chrétienne.

LA BIBLE

SA MISSION VÉRITABLE, PROVIDENTIELLE. CATHOLIQUE

*Nonne cor nostrum ardens
erat in nobis, dum loqueretur
nobiscum in via, et aperiret no-
bis Scripturas.*

Combien notre cœur n'était-il
point brûlant d'ardeur, lorsqu'il
nous parlait dans le chemin et
nous ouvrait les Écritures !

(LUC, chap. XXXIV, v. 32.)

Ces paroles rappellent un des traits les plus ravissants de l'histoire évangélique du divin Sauveur.

Deux disciples de Jésus s'en allèrent, le jour même de sa résurrection, à un village distant de quelques stades de la ville de Jérusalem. Ils s'entretenaient ensemble du drame sanglant qui venait de s'accomplir dans cette ville déicide. Un inconnu se joignit à eux, et leur demanda le sujet de leur entretien.

— Êtes-vous donc tellement étranger à la ville, que vous ignoriez, répondit l'un d'eux, ce qui s'est passé à l'égard de Jésus, homme puissant en œuvre et en sagesse ?

Prenant alors la parole, le céleste inconnu leur dit :

— O hommes, ne voyez-vous pas qu'il fallait que les choses se passassent, ainsi qu'il a été écrit ?

Et soudain, leur déroulant les divines Écritures, il leur en donna le sens et la clef. Il leur fit voir comment toutes ces choses étaient prédites. Or, comme ils approchaient d'Emmaüs, il voulut s'éloigner ; mais, ils le retinrent, en disant :

— Demeurez avec nous !

Vous savez la suite. Vous savez que ce fut au moment où le Seigneur, ayant béni le pain, le rompit et le distribua à ses heureux disciples, qu'il disparut et que, se regardant l'un l'autre dans une stupéfaction ineffable, ils se dirent :

— Notre cœur n'était-il pas embrasé au dedans de nous, quand il nous parlait sur la route et quand il nous ouvrait les Écritures ? *Nonne cor nostrum ardens erat, etc.*

Jamais, les livres saints n'eurent un pareil interprète. Le Verbe fait chair expliquant les mystères cachés de la Bible !... Pèlerins de la grâce, de l'espérance, comme les disciples d'Emmaüs, enfants de l'Église, il nous faut, nous aussi, demander à Jésus-Christ le sens de ce livre inspiré. Remarquez ces mots, *et aperiret nobis Scripturas*, il nous ouvrait les Écritures. La Bible est donc un livre scellé, fermé, un mystère redoutable à la raison individuelle. Le sens de ce livre, l'Église seule le possède : *dedit illis sensum ut intelligerent Scripturas*. Elle seule a la clef de ce sanc-

taire profond, mystérieux. Le Protestantisme, par ses traductions en langue vulgaire, falsifiées, tronquées, mutilées, interprétées sataniquement, fait du Verbe de Dieu un trompeur, incarne l'erreur et tire le blasphème de la parole même de vérité. Le rationalisme protestant ignore donc, corrompt et dénature la mission des livres saints.

Or, cette mission, nous, catholiques, nous la connaissons, et je viens vous la dire.

Auguste Mère du Verbe fait chair, vous le savez, j'ai besoin d'une lumière toute divine pour traiter dignement cet immense sujet, pour faire pénétrer dans ces âmes des vérités contre lesquelles une éducation littéraire, poétique, artistique, scientifique, toute païenne, se révolte. Assistez-moi. Il est écrit de vous que vous gardiez dans votre cœur toutes ces paroles pour les méditer. Placez sur mes lèvres des accents moins indignes de la sublimité de vos méditations.

I^{re} PARTIE

Qu'est-ce que la Bible?

La Bible, M. F., c'est-à-dire l'ancien et le nouveau Testament, est le Livre des livres, le Livre par excellence, le Livre unique, le Livre de Dieu et de l'humanité. C'est le seul Livre où l'homme n'ait pas déposé une seule de ses pensées timides, ignorantes, fausses, incertaines. C'est l'épopée du monde de la nature, du monde de la grâce et du

monde de la gloire, Une seule pensée le remplit : Jésus-Christ. Il est la fin de la Loi, *finis Legis Christus*. Toute la Loi n'est qu'une prophétie du Christ à venir, *Lex umbra futuri*; des bienfaits de la Rédemption, *Lex umbram habens futurorum bonorum*; des enseignements du Christ, *Lex pedagogus noster in Christo*.

Trente ou quarante écrivains, inconnus les uns aux autres, vivant à des siècles de distance, ont écrit ce Livre, et il est *Un*. On ne peut en détacher un chapitre, un verset, une ligne. Que penseriez-vous d'un poème, d'un tableau, d'une cathédrale, d'une statue, dont chaque partie distincte serait sortie de la main d'un artiste particulier, et dont l'ensemble serait l'expression de l'unité la plus parfaite? La Bible réalise ce prodige. Vous ne pouvez retrancher une ligne de ce livre, sans le détruire. Il est sorti tout entier d'un seul jet : c'est l'Esprit-Saint qui l'a inspiré, et ceux qui l'ont écrit n'étaient, pour ainsi dire, que ses secrétaires.

Leibniz avait conçu la pensée d'un poème immense qui eu embrassé l'œuvre entière de l'univers. C'est là une pensée biblique. Des montagnes de commentaires sont sortis de la Bible, et ce Livre n'est pas épuisé. Chacun de ses mots cache un mystère, parce qu'il touche aux profondeurs de Dieu lui-même. C'est le Livre que, depuis dix-huit siècles, tous les théologiens, tous les docteurs, tous les conciles, tous les évêques, tous les prédicateurs catholiques creusent, étudient, commentent, et qui cependant n'est point encore entièrement

expliqué. La collection des Saints-Pères, des Théologiens, des Ascétiques, des Prédicateurs, des Moralistes, des Écrivains catholiques n'est qu'un vaste commentaire de la Bible, développé sous l'œil et le contrôle de l'Église. Le seul livre des Psaumes compte soixante mille commentaires ou traductions.

Qu'est-ce donc qu'un pareil livre ? C'est le Livre universel, En effet,

1° La Bible est *le livre des théologiens*, des docteurs catholiques.

Le dogme, la morale, le culte n'ont pas de plus haute, de plus sublime expression.

La théologie est, vous le savez, la science par excellence, la science des sciences, comme l'appelle saint Thomas d'Aquin. Les autres connaissances humaines ne sont que les humbles servantes de la théologie catholique. Elle domine toutes les sciences, parce qu'elle embrasse l'enseignement révélé tout entier.

Le dogme catholique se trouve tout entier dans la Bible, à l'exception de quelques dogmes parvenus jusqu'à nous par le canal de la Tradition. Quel livre a parlé jamais des vérités révélées, comme ce Livre ? Moïse, Job, David, Salomon, Isaïe, Jérémie, saint Jean, saint Paul, ont dit à la terre tout ce qu'elle saura jamais sur Dieu, sa nature, ses perfections, ses desseins, ses œuvres dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire. Le plus grand théologien serait celui qui aurait l'intelligence la plus profonde de tous les passages de tous les textes de ce livre immortel.

La Bible renferme toute la morale catholique, la morale la plus pure, celle de l'Évangile, qui, si elle était appliquée sur la terre, ferait de cette terre l'image du ciel. Quelle morale que celle du Décalogue! Quels enseignements que ceux des livres de la Sagesse, des Proverbes, de l'Ecclésiaste! Quelles maximes, quelle morale que celle de l'Évangile! Le sermon de Jésus-Christ sur la montagne, toutes les paraboles du divin maître, tous les mots sortis de sa bouche, quelles leçons! Si ces enseignements d'un Dieu, si les commentaires qu'en ont faits saint Paul et saint Jean, devenaient la loi de toutes les âmes, il n'y aurait plus de place pour un seul crime, pour une seule pensée coupable. Qu'est-ce à côté que les idées morales de Pythagore, de Confucius, de Platon, de Socrate? Qu'avez-vous à demander à ces froids moralistes humains, quand il vous est possible d'interroger cette morale évangélique?

La Bible renferme encore l'idée et le modèle du culte. Les cultes antiques, dans ce qu'ils avaient de pur, dans leurs espérances symbolisées sous les ombres des rites figuratifs, se trouvent dans la Bible. Toute la suite des saintes et adorables réalités du culte catholique ont leur base dans l'Évangile. Le pontificat, le sacerdoce, la prière, le sacrifice, les sacrements, tout y est.

2^o La Bible est *le livre des philosophes*.

La philosophie cherche le secret des choses. Elle voudrait trouver le secret de Dieu et de l'univers; de l'infini et du fini, et du lien qui les unit

l'un à l'autre. En dehors de la Bible expliquée, commentée, développée, comprise par l'Église de Jésus-Christ et par l'Église seule, jamais la philosophie humaine ne jettera l'ancre dans la mer orageuse des opinions qui divisent les chercheurs. Elle bâtitra éternellement sur le sable; elle entassera des monceaux de sable les uns sur les autres, et jamais elle ne s'arrêtera. C'est le travail des Danaïdes. La Chine, l'Inde, la Grèce, Alexandrie, l'Allemagne, l'Angleterre, la France ont eu des philosophes. Quelle vérité ont-ils jamais certifiée, proclamée, établie? Aucune. Après tant de siècles, quelles doctrines a-t-elle fixées dans le monde? Pas une seule. Elle recommence sans cesse ses désespérantes recherches. L'homme veut trouver en lui-même le secret de Dieu et de l'univers; il tombe dans les abîmes du scepticisme.

Voilà où en est la philosophie humaine. Mettez-la en présence de la philosophie des livres saints. Ce livre, commenté par l'Église, explique tout, comprend tout, enseigne tout. Il explique Dieu, l'univers, l'homme, les anges, les démons, le temps, l'éternité même. Tous les secrets de Dieu, tout ce que nous pouvons savoir de l'homme, avant, pendant, après sa chute, dans sa réparation, dans sa perfectibilité morale et divine, toutes les lois du monde moral, tous les secrets du monde matériel, tout cela est caché dans la Bible. Elle a un mot pour tous les secrets, un rayon de lumière pour toutes les obscurités, une solution pour tous les problèmes.

3°. — La Bible est *le livre des Législateurs*.

Qu'ont produit les législations de l'antiquité païenne? Des peuples barbares, des peuples esclaves de la tyrannie, voilà tout. Que voyez-vous chez les sociétés modernes qui ont sécularisé leur législation, et travaillé à en chasser tout ce qui s'y était introduit de l'Évangile de Jésus-Christ dont ces législations étaient imprégnées? Depuis soixante ans, la France, dans ses assemblées législatives, a fabriqué cent cinquante mille lois, et cependant nous ne marchons pas!... Elle a fabriqué vingt-cinq Constitutions, qui, toutes, devaient être éternelles, et cependant elle continue à osciller entre le despotisme brutal du sabre et l'anarchie sanglante des démagogues! On vous fabrique des constitutions comme on confectionne un vêtement. Tout cela ne tient pas deux heures, tout cela boîte, chancelle sur la route du temps. On dirait une existence menacée du suaire, pour avoir voulu s'accoutumer au poison!... Instruisez-vous donc, vous qui jugez la terre!

La Bible a été la charte de deux grands peuples, du peuple catholique et du peuple juif.

L'un a quatre mille ans d'existence, c'est le peuple juif. Depuis dix-huit siècles qu'il est dispersé parmi les nations, il n'a plus de territoire, il n'a plus de confins dans le monde, il n'a plus de lois, plus de magistrature, plus d'armée, plus de tribunaux, plus rien. Six ou sept millions de juifs sont jetés par le monde comme la poussière des tempêtes. Et cependant, ils ont assisté au berceau

de tous les peuples et ils les ont tous accompagnés jusqu'au sépulcre. Le Juif est toujours là, toujours portant sur la poitrine un Livre dont il ne comprend plus un seul verset ; il sait seulement que ce livre est tombé du ciel, et ce livre immortel le garde miraculeusement sans patrie, sans territoire, sans langue uniforme, mendiant chez tous les peuples une place au soleil, une place où il puisse reposer sa tête et dormir. Au front, il porte le stigmate du déicide, son livre seul préserve son existence, il l'emportera jusqu'à l'éternité.

Le peuple catholique, lui, est cette société de 250 millions d'hommes, dispersée d'un bout du monde à l'autre, partout où tombe un rayon de soleil, sous tous les méridiens, sous toutes les latitudes. Près des glaces polaires, non loin de la ligne équinoxiale, il y est ; à côté du Hottentot, chez les Incas, dans les groupes des archipels orientaux, il y est. Il y est, le même qu'au pied de la basilique de saint Pierre. Il y est, toujours le même, enfant de Jésus-Christ, à la hauteur de ses devoirs, de ses espérances, vivant tous de la même vie, de la même loi, de la même pensée, du même dogme, du même culte, des mêmes sacrements. C'est que, lui aussi, comme le Juif vagabond, il a un livre, émané d'en haut, une divine charte qui le fait et le fera toujours vivre.

Voilà ce que produit une charte divine, une constitution descendue du ciel. Quand les lois morales, civiles, politiques, des nations, seront en parfaite

harmonie avec les lois sacrées de la Bible, vous aurez trouvé la pierre philosophale de l'existence des peuples. En dehors de là, plus d'ancre de salut sur l'océan des révolutions, plus d'étoile au sein de la tempête.

4°. La Bible est *le livre de l'historien*.

Avant la période grecque, que nous apprennent les annales de l'histoire profane? Que nous enseignent-elles sur l'origine des choses, des temps, des sociétés?

Sous le rapport historique encore, la Bible est incontestablement le monument le plus précieux, le recueil le plus complet qui soit parvenu jusqu'à nous, des vieilles traditions, des vérités primitives, reflétées d'une manière bien imparfaite dans les mythes antiques. Elle remonte à l'origine des choses, elle nous donne l'histoire originaire de toutes les nations. Tandis que la science et les arts dormaient un sommeil de mort sous l'ombre de la barbarie, un gardeur de troupeaux rédigeait les annales universelles, avec une clarté, une précision qui demeurera le modèle du genre narratif. Que savent Hérodote, Diodore de Sicile, Arrien, Ctésias, sur les époques antédiluviennes et postdiluviennes? Sur les craquements et les terribles secousses du monde, lors du cataclysme si bien décrit par Moïse, sur la dispersion des peuples, sur l'altération des races, etc., que savent Bérose, Sanchoniaton, etc.? Des fables, des mythes! Ouvrez la Bible, c'est le journal du monde et de l'humanité. C'est le récit le plus simple, le plus grand, le plus véridique, le

plus fécond. Et comme ce récit divin est à la hauteur, par sa sublime simplicité, des grandes choses qu'il raconte !...

Mais, dire un passé que personne autre n'a dit, décrire le présent, c'est beaucoup sans doute, mais ce n'est point assez. Le regard du prophète a percé dans les profondeurs de l'avenir. Sous ce regard de feu, se déroulent successivement les destinées des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs et des Romains. Cyrus, « l'oïnt, le Christ » du Très-Haut, y est nommé par son nom. « Je briserai devant toi, dit le livre prophétique, les portes d'airain. » Alexandre, le destructeur des monarchies, le marteau des empires, Alexandre, qui s'élança de l'Occident comme par bonds, y paraît aussi sur la scène de l'histoire à venir avec les traits sous lesquels l'on peint Quinte-Curce... Puis, les aigles conquérantes, dominatrices, avec leurs larges ailes et leurs serres sanglantes... Puis, enfin, une céleste apparition, un spectacle divin, l'Église de Jésus-Christ, cette Jérusalem d'en haut qui descend sur la terre « brillante de clarté, » ses combats, ses victoires, sa marche triomphante à travers des générations attendries ; ses splendeurs, ses majestés, la majesté de ses enseignements, la majesté de son culte, la majesté de ses pontifes, rien n'échappe à celui que l'Esprit d'en haut a éclairé de sa lumière, inondé de ses feux.

De nos jours, certains écrivains ont voulu écraser l'histoire sous le poids du « fatalisme. » A les en croire, une force inconnue, irrésistible, pousse les

hommes et les choses, entraîne les événements, école sombre dont les oracles rappellent les sons mystérieux du chêne de Dodone ou les rauques accents du Druide prédisant sur les plages de l'Armorique les derniers jours du culte de Tentatès. S'il en est ainsi, nous avons tort de regarder avec indignation la tête difforme de Marat, les sophismes carnassiers de Saint-Just, la plate et louche figure de Robespierre. Heureusement, cette prétendue philosophie de l'histoire n'est qu'une chimère. Elle aboutit au fatalisme, au panthéisme, puis au socialisme. La Bible la résume dans le Calvaire.

Jésus-Christ promis, attendu, révélé, se dilatant sans mesure sur les sphères de la création, voilà, nous enseigne la Bible, voilà la grande loi de l'humanité, le pivot sur lequel tout roule, le but vers lequel tout tend, le point par lequel tout s'explique.

5° La Bible est *le livre du poète*.

Rien de comparable à la poésie hébraïque dans les littératures anciennes et modernes.

Les peuples de l'antiquité ont eu une poésie qui était l'expression de leurs cultes, et, comme leurs cultes étaient infâmes, leur poésie était sensuelle, corruptrice. Les poètes païens ont chanté les infamies de leurs dieux, de leurs déesses, des héros qu'ils adoraient et qu'ils immortalisaient en les déifiant. Leurs poésies dès lors sont toutes matérielles, toutes sensuelles. La poésie biblique, M. F., domine la poésie des nations païennes, comme le ciel domine la terre. La poésie de nos

livres saints, c'est comme un retentissement de la langue qu'Adam parlait avant sa chute. Il n'y a rien de transcendant, de merveilleux, comme cette poésie.

Moïse n'est pas seulement un historien, c'est un grand poète. Il peint en quelques mots les œuvres de Dieu avec la majesté qui convient à celui qui est chargé de les écrire. Quand il dit : « Au commencement, Dieu fit le ciel et la terre ; *Deus fecit cœlum et terram !* » ne vous semble-t-il pas voir un pinceau magistral qui peint en deux traits, celui-ci pour le ciel, celui-là pour la terre ! « Que la lumière soit, et la lumière fut... » ne voyez-vous pas cette lumière jaillir des entrailles du néant ? Et ces mondes posés sur nos têtes, ces myriades de mondes qui nous couvrent, voyez ce qu'il en coûte à Moïse pour les décrire ! Parcourez les œuvres poétiques de ce même Moïse, son cantique du passage de la Mer Rouge, quelles images ! quelle hardiesse ! quels mouvements rapides ! quels tableaux ! ... Et les anathèmes qu'il lance sur le peuple ingrat, dans le Deutéronome !

Beau de simplicité, de clarté, de naïveté touchante quand il raconte, le style biblique devient, en poésie, laconique, brusque, impétueux, étincelant comme l'éclair et brûlant comme la foudre, Arrière, lyriques profanes !... Arrière, Orphée, Sapho, Tyrtée, Anacréon !... Arrière même, Eschyle, Sophocle, Euripide !...

Sublimité de la pensée, du sentiment, véhémence, rapidité du discours, majesté, grandiose

des images, tout cela jaillit, s'épanche des livres d'Isaïe, purifiées qu'elles sont par un charbon ardent. Il a vu Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante ; il a vu les Séraphins couverts de six ailes devant sa face et dans l'immobile prosternement de l'adoration, ne pouvant que s'écrier : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur des armées. »

Préférez-vous du sombre, du terrifiant, il faut lire Ezéchiel, sa lugubre complainte sur les ruines de Tyr, sa prophétie menaçante contre l'Égypte.

Voulez-vous du tendre, du pathétique, de ces cris élogiaques qui remuent toutes les fibres de la douleur, écoutez une voix brisée d'angoisses soupirer sur les ruines de Sion. Oh ! il n'a point d'âme pour comprendre, point de cœur pour sentir, celui-là que les gémissements de Jérémie laissent froid et sans larmes !

Et Job, ce poète par excellence, qui a jamais parlé de Dieu comme Job ! Que dire de ces accents qui mugissent comme une immense tempête, entrecoupée de coups de tonnerre et sillonnée d'éclairs ! « Où étais-tu, dit l'Éternel s'adressant au saint homme d'Hus, où étais-tu, quand je posais l'univers sur le vide ; quand je plaçais la pierre angulaire, qui porte la terre ; quand je passais sur elle le compas et le niveau ? Est-ce toi qui as fermé les tempêtes avec des portes et des verroux, et qui as dit aux flots courroucés : Vous viendrez jusqu'ici et là se briseront vos colères ? »

Prenez le premier psaume venu, vous verrez quelle magnificence, quelle poésie ! Les psaumes

que vous chantez, chaque dimanche, ces psaumes que David chantait sous l'inspiration de l'Esprit-Saint, que toute la terre redit après dix-huit siècles, c'est un océan de poésie sacrée. Ah ! qu'ils aient garde surtout, les détracteurs de nos saints Livres, de prononcer le nom d'Homère, celui du poète de Thèbes ou d'Ossian, auprès de celui du royal berger. « J'ai vu l'impie, il était colossal ; il égalait en grandeur le cèdre du Liban ; je n'ai fait que passer, et déjà il n'était plus !... » Existe-t-il un élan pindarique aussi plein de force et de majesté ? Et le psaume 49 : « Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, il a appelé la terre, et sa voix s'est fait entendre du couchant à l'aurore ! » Il faudrait tout citer.

6° La Bible est *le livre de l'orateur sacré*.

L'éloquence de la Bible n'est pas l'éloquence des passions, des intérêts, de l'ambition. C'est l'éloquence sacrée, l'éloquence sainte, qui s'inspire de Dieu lui-même. Tous les orateurs sacrés se sont formés dans l'étude, dans la méditation de ce livre immortel. Aussi, combien leurs fruits sont différents de ceux qu'a produits l'éloquence humaine ! C'est que l'éloquence sacrée domine l'éloquence humaine par les grands intérêts dont elle occupe les hommes. Qu'a donc produit l'éloquence humaine ? Voyez à quoi se réduit la puissance de la parole du tribun : elle ébranle, elle secoue, elle agite, mais elle ne bâtit rien. Qu'est-ce donc que l'éloquence parlementaire, depuis cinquante ans, a bâti dans le monde ? Quels

leviers a-t-elle créés ? Elle a produit des discours assez nombreux pour que, s'ils étaient réunis, on en pût couvrir, comme d'un vêtement, le sol entier de la France, quel bien a-t-elle fait ? En quoi a-t-elle favorisé la civilisation ? A-t-elle fait marcher la France vers le progrès ? Je n'en sais rien, mais, ce que je sais bien, c'est que la parole d'un pauvre missionnaire, d'un pauvre prêtre perdu dans les forêts océaniques, est forte, puissante, elle est l'éloquence sacrée. Et pourquoi cette éloquence domine-t-elle l'éloquence humaine ? C'est parce que, nourrie de la Bible, elle est pleine de Dieu, du ciel, de l'enfer, de la destinée éternelle de l'homme.

Grâce à nos livres saints, elle prend corps à corps vos passions et les brise, comme des serpents, contre les pierres du Temple. C'est l'éloquence de la Bible qui fournit au prêtre catholique ces ressorts admirables qui remuent profondément les âmes, les ébranlent et les jettent vaincues aux pieds de Dieu. C'est elle qui pose sur le cœur de l'homme la croix de Jésus-Christ, levier immortel. Elle pèse sur ce levier pour soulever l'âme la plus chargée de péchés, l'arrache à ses convoitises, l'enlève de terre et la lance soumise et purifiée vers les cieux.

Le prêtre catholique s'est nourri de la Bible, c'est pourquoi ces paroles sont divines.

Saint Jean Chrysostome la méditait jour et nuit, et il secouait la ville d'Antioche, il la transportait de bonheur en lui expliquant les Épîtres de saint

Paul et l'Évangile de saint Mathieu en d'immortelles homélies.

Pourquoi Bossuet est-il le plus éloquent des orateurs ? C'est parce qu'il avait mesuré son génie à la taille de la Bible, ce génie en est devenu tout biblique. Lisez ses méditations sur l'Évangile, ses réflexions sur les Mystères, ces sermons merveilleux, vous verrez comme ce génie est hardi, comme il s'est, si je puis parler ainsi, découpé sur le patron des divines Écritures. Voilà le secret de son éloquence.

Ah oui ! la Bible est véritablement un livre universel. Je n'en finirais pas, si je voulais résumer tous ses caractères.

7° Elle est aussi *le livre de l'artiste*.

Les arts sont la manifestation du beau, et le beau, disait Platon, un païen qui avait puisé cette parole au ruisseau de la tradition, le beau, c'est la splendeur du vrai. Or, toute vérité est dans la Bible. Là est donc le génie inspirateur, le feu sacré qui anime la toile, le marbre, les sons de la harpe et de la lyre.

Le paganisme n'a jamais pu s'élever au-dessus de la beauté plastique, de la forme humaine et matérielle. Voilà pourquoi les arts païens sont sensuels, ils sont l'expression de la matière, de la formes purement matérielle. Mais l'homme ne vit point seulement par le côté matériel.

L'art chrétien a pu s'inspirer des perfections de Dieu, de ses perfections adorables expliquées dans la Bible. Il est allé chercher ses pensées jusqu'au

plus haut des cieux, jusqu'au plus profond des enfers. La Bible, renfermant toute vérité, a dû engendrer un art sublime. L'art biblique, exprimé dans le Christianisme, a produit les chefs-d'œuvre immortels de la peinture et de la statuaire religieuse, l'architecture catholique, le chant grégorien, les chants traditionnels, la musique sacrée de nos temples.

Foyer d'harmonie, la Bible nous a conservé ces chants sublimes, ces psaumes, ces airs qui remontent jusqu'aux hébreux. Représentez-vous l'effet de ces chants, lorsque les deux millions d'hommes, que Moïse menait à travers le Sinaï, répétaient ces refrains nationaux : *Confitemini Domino quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus!*... Le ciel et la terre en devaient être ébranlés. Hélas ! nous n'entendons plus ces grandes voix. La musique profane, la musique des passions, des sensations, de la volupté ; la musique des théâtres et des salons, envahit tout, tout, même trop souvent nos églises, où elle remplace les richesses musicales inexplorées de Moïse, de Job, de David, d'Isaïe, de l'Évangile !... tout ce qui remue les entrailles d'un peuple et d'une nation...

Voyez donc quels chefs-d'œuvre la peinture catholique a produits sous le génie inspirateur des livres saints ! Et la sculpture catholique, cette sculpture catholique des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, qui ne prenait de la matière que ce qu'il lui fallait pour incarner le génie divin qui l'inspirait. Un sculpteur moderne vous dira que cette sculpture pèche par le

dessin. C'est vrai au point de vue plastique et matériel, mais le sculpteur moderne, qui a perdu la foi, a perdu aussi l'inspiration divine qui animait le sculpteur catholique du moyen âge. Est-ce donc le paganisme qui aurait créé une cathédrale catholique, une cathédrale comme celle-ci (à Amiens), le chef-d'œuvre de l'art chrétien ?

N'ont-ils donc rien produit, les arts, depuis que, rayons échappés du sein de Dieu, ils sont tombés sur la France, l'Europe et l'Italie chrétiennes ? Nous leur devons nos basiliques, avec leurs sveltes colonnettes, leurs flèches aériennes, leurs fresques, leur majestueuse profondeur, leurs verrières étincelantes dont le secret est perdu. Nous leur devons les merveilles de Raphaël, de Michel-Ange, de Corrège, du Dominiquin, de Haydn, de Pergolèse, de Mozart.

Viennent encore des jours de foi, et vous verrez des chefs-d'œuvre sortir des entrailles de la statuaire et de la peinture. Tout n'est pas fini dans ce travail, il a été arrêté au XVI^e siècle par ce qu'on a appelé la Renaissance. La peinture s'y est gâtée, l'architecture est redevenue païenne. Mais, quand la nation sera redevenue chrétienne, elle engendrera une armée d'artistes chrétiens. La terre alors sera éblouie. Nos artistes, s'inspirant du Livre saint, retrouvant la foi, y retremperont leur pinceau, leur ciseau, leur archet, et il y aura encore des œuvres de vie.

8° La Bible est encore *le livre des savants*.

Depuis que la science est plus consciencieuse,

elle devient plus biblique. Le mouvement est commencé. Il ne s'achèvera pas, jusqu'à ce qu'il ait été démontré au monde que le livre de la nature parle comme la Bible. « Il y a deux testaments qui parlent l'un comme l'autre, dit saint Thomas d'Aquin, le livre de la nature et le livre biblique : tous deux racontent la gloire, la majesté, la puissance de Dieu. » Histoire naturelle, géologie, astronomie, physiologie, linguistique, toutes les sciences ont leur base dans la Bible. Dieu, dit-elle, « a tout fait avec nombre, poids et mesure. » Dans ces seuls mots, Leibnitz retrouvait toute la mathématique...

9° La Bible est enfin le livre de tous les états, de tous les temps, de toutes les situations ; le livre des rois et des peuples, des magistrats et des guerriers, du père et de la mère de famille, du riche et du pauvre, de l'ouvrier et du capitaliste. Elle renferme des leçons pour tous les états. C'est donc le Livre universel.

Malheur donc, malheur à vous, incroyables, matérialistes, athées du siècle dernier ! Malheur à toi, vieillard de Ferney, qui as distillé sur ce divin recueil le venin de tes sarcasmes et de ton sourire impie ! Malheur à toi, qui as traîné dans la boue la parole écrite de Dieu !... L'anathème des générations pèse et pèsera à jamais sur ta tombe (1) !

(1) Le plus ordinairement, l'abbé Combalot arrêtait là son célèbre discours sur les richesses de la Bible. Après en avoir expliqué la magnificence et la miraculeuse universalité, il

II^e PARTIE

Voilà donc un livre absolument universel. Quelle est donc sa vraie mission ? Quelle est la mission réelle, véritablement providentielle, de ce livre venu de Dieu, descendu du ciel, dans lequel, je le répète, l'homme n'a déposé aucune de ses pensées timides et ignorantes ? J'attaque ici par son fondement l'hérésie protestante.

Les sectes protestantes reconnaissent avec nous que la Bible est un Livre divin, inspiré, qu'il ne contient que des vérités révélées et divines, mais elles ajoutent que le Livre est l'élément producteur, générateur de la foi, et que chacun a le droit radical, primitif, d'interpréter individuellement ce livre en dehors de toute autorité interprétative enseignante, parlante, infaillible ; d'y chercher sa conscience, les règles de sa vie, la loi de son existence et de sa destinée, en sorte que l'individualisme rationnel soit le critérium, le juge suprême, irréformable, de la parole de Dieu enseignée dans la Bible...

Cette erreur monstrueuse est la mère du rationalisme moderne, dont M. Cousin a donné la formule précise, quand il a dit : « La raison est

renvoyait à une autre conférence l'étude de sa mission providentielle. Nous avons cru devoir réunir les deux, comme l'orateur lui-même l'a fait quelquefois, par exemple à Amiens en 1851.

l'autorité des autorités, la seule autorité. » L'anarchie religieuse a été le fruit de l'interprétation protestante, comme le scepticisme philosophique a été la conséquence du nationalisme.

Il s'agit de prouver l'absurdité du principe protestant, en l'opposant au principe catholique.

L'Église catholique enseigne que la Bible n'engendre pas la foi ; qu'elle n'est pas l'organe générateur, producteur de la foi ; que l'organe producteur de la foi est l'apostolat vivant, la parole hiérarchique du prêtre, parole qu'il a puisée dans les enseignements que la Bible renferme, quoiqu'ils soient venus jusqu'à lui par la tradition vivante, mais, à ces enseignements il donne la vie, parce que, comme le dit ce même Livre : « Les lèvres du prêtre sont les gardiennes de la science. » C'est aux lèvres du prêtre que le peuple doit demander sa foi. « La foi vient de l'ouïe, » dit saint Paul et il ajoute : « Comment croiront-ils, si on ne leur parle ? Et comment leur parleront-ils, s'ils n'ont pas reçu la mission de parler ? »

Le protestantisme le nie. Son erreur est fondamentale. Pourquoi ?

Parce que la Bible ne s'interprète pas elle-même. Parce que les dix-neuf vingtièmes du genre humain sont incapables de lire la Bible ; parce que le petit nombre de ceux qui la lisent est incapable de la comprendre. Saint Augustin lui-même n'a jamais pu saisir tous les mystères cachés dans la seule Épître de saint Paul aux Romains. La Bible a été traduite mille et mille fois. Quelle est la version

authentique ? Comment comparer ces versions, ces traductions en mille idiômes ? Et pourtant, la foi est identique, elle est universelle, elle est une, elle n'admet pas la plus légère dissonance !... Or, qui donnera à chaque individu, livré aux égarements de sa raison personnelle, ce sens, un, uniforme, identique, toujours le même, toujours infailliblement un, toujours immuablement un ?...

Vous voyez ce que produit, en matière religieuse, le principe de l'interprétation protestante. L'anarchie en est la conséquence radicale, nécessaire. C'est que, en dehors de l'Église catholique, perpétuellement assistée de Jésus-Christ, il est impossible à qui que ce soit de pénétrer les profondeurs de la Bible.

Toutes les erreurs, toutes les sectes, tous les schismes, toutes les idées humaines les plus monstrueuses, se sont basés sur l'interprétation individuelle de la Bible.

De nos jours, n'a-t-on pas vu les chefs du socialisme, de la barbarie moderne, vouloir rendre Notre-Seigneur Jésus-Christ complice de leurs monstrueuses doctrines ? Et cependant, quel rapport y a-t-il entre l'Évangile et ces abominables systèmes !... Puisque je le rencontre sur ma route, M. F., laissez-moi ajouter que, si ces doctrines du socialisme se réalisaient un jour, elles feraient de la terre une image vivante de l'enfer. Toute obéissance, tout esprit de sacrifice disparaîtrait. — Et, quand je dis que la terre serait une image de l'enfer, ce serait même pis que l'enfer, car, dans

l'enfer il y a de l'ordre ! Il y a un monarque à qui tout obéit, Satan que Dieu a donné pour chef aux démons et à tous les esprits du mal (1).

Ce n'est pas par la Bible que le monde a été converti. Saint Jean avait fondé toutes les Églises d'Asie par l'apostolat vivant, quand, arrivé à sa centième année, il écrivit son Évangile. Il en fut ainsi de saint Pierre, qui alla porter d'abord la foi à Antioche et à Rome. Son disciple n'écrivit les faits déjà enseignés par la parole que sous sa dictée et bien après la prédication. Saint Paul ne commença à écrire ses Épîtres, qu'après avoir évangélisé et converti des populations entières. Rome avait la foi, quand il écrivit son Épître aux Romains. Il avait enfanté les Éphésiens à Jésus-Christ, quand il leur adressa cette lettre admirable qui nous est restée. Il en fut ainsi des Corinthiens et de tous les peuples qui ont eu l'insigne honneur de recevoir la parole évangélique de la bouche de ce sublime inspiré.

Ce qui a enfanté les peuples à la foi; c'est la parole vivante, l'enseignement vivant, incorruptible, transmis depuis Jésus-Christ lui-même par ses disciples, par ses Apôtres, par l'Église Catholique.

(1) Dans l'un des manuscrits de l'abbé Combalot, nous trouvons ici cette note non développée : La Bible condamne l'interprétation individuelle... « *Propria interpretatione non fit... Qui non audiet Ecclesiam sit tibi sicut ethnicus... Aperuit illis sensum...* Histoire de l'Eunuque de la reine de Candace... Histoire de ce Parisien à qui les Momistes « avait donné une Bible... »

Remarquez que Jésus-Christ n'a jamais rien voulu écrire. En ramassant ses disciples, il leur dit : « Suivez-moi. Je suis le fils de Dieu. Je suis le Messie attendu ! » Ils l'ont cru et ils l'ont suivi. On ne voit pas que Jésus-Christ ait écrit une seule ligne. Je me trompe. Une seule fois, quand on lui amena la femme adultère, il traça sur le sable des mots que le vent effaça tout aussitôt.

On ne sait pas si ce fut une sentence de miséricorde envers cette pauvre malheureuse ou une sentence de justice contre les scribes et les pharisiens qui l'accusaient. Le vent a emporté cette écriture de Jésus-Christ, il n'a pas voulu laisser une seule ligne écrite de sa main. C'est qu'il ne voulait pas que sa foi s'établît par l'Écriture, mais bien par la Parole. Voilà pourquoi il disait : « Celui qui vous écoute m'écoute, » et non : « Celui qui vous lit. » Voilà pourquoi il a dit : « Enseignez ! ... Ce que je vous dis à l'oreille, prêchez-le sur les toits... Allez, enseignez toutes les nations... Prêchez l'Évangile à toute créature... » Et les apôtres sont partis, ils ont fondé par leurs prédications la foi dans les villes de Jérusalem, d'Antioche, de Rome, dans l'Asie, en Afrique, dans les Gaules, en Germanie, en Espagne, par l'apostolat oral, par la parole, et non par la Bible, par le seul moyen accessible à tous les esprits, seul inaltérable, seul universel, seul formulant avec netteté ce qu'il faut croire et pratiquer pour arriver au salut.

Mais alors, direz-vous, quelle est donc la mission de la Bible, si elle n'est pas l'organe pro-

ducteur, générateur de la foi dans le monde ?

Saint Paul l'a dit, écoutez !

« Toute écriture divinement inspirée » — toute écriture, c'est-à-dire l'Ancien comme le Nouveau Testament — « est utile pour enseigner, pour reprendre, pour corriger, pour instruire, afin que, par la patience et la consolation des Écritures, nous ayons l'espérance. » *Omnis Scriptura utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum, ut per patientiam et consolationem Scripturarum spem habeamus.*

Utilis, saint Paul n'a pas dit *necessaria*. Si le principe du protestantisme était vrai, l'apôtre aurait déclaré que l'Écriture était nécessaire, indispensable pour engendrer la foi. Il a dit utile, parce qu'elle est le livre de l'érudite, du docteur, du pape, du père de l'Église, du controversiste sacré, de l'apôtre, du missionnaire, et aussi du chrétien soumis à l'Église. Mais elle n'est pas nécessaire, dans ce sens que, si elle n'eut pas existé, la hiérarchie sacrée de l'Église catholique aurait suffi pour conserver et enseigner la parole de Dieu.

L'Église cependant ne cache pas, comme l'en accusent les hérétiques, l'Écriture à ses enfants, elle la leur distribue, elle la leur donne elle-même. Dans son zodiaque sacré, elle fait passer, sous leurs yeux, pendant la succession des jours et des fêtes de l'année, les principaux passages de la Bible.

Voyez si jamais les peuples catholiques, les nations catholiques ont manqué de la nourriture de la Bible. Qu'est-ce donc que les Écrivains catholiques

depuis dix-huit siècles ? Ce sont des commentateurs de la Bible. Toute la collection des docteurs de l'Église grecque et latine, c'est le commentaire de la Bible. Il n'y a pas une page dans saint Augustin qui ne soit le développement de quelque texte de l'Écriture Sainte. Tous les théologiens catholiques n'ont pas fait autre chose. Tout ce que les pères de l'Église ont dit de plus profond est là. Saint Thomas d'Aquin a écrit un volume in-folio pour expliquer les Épîtres de saint Paul. Concordance vivante, ce même saint Thomas a laissé un autre livre merveilleux, *la Chaîne d'or*, qui n'est pas autre chose que le commentaire des quatre Évangiles à l'aide des textes des Pères de l'Église : il n'y a pas un mot de lui, tout ce qu'il a dit sur chaque texte du Nouveau Testament est tiré des Pères de l'Église.

Voilà ce qu'ont fait ces grands hommes. Après eux sont venu, Bossuet avec ses *Méditations* et ses *Élévations*, Bourdaloue dans ses *Dominicales*. Et aujourd'hui encore, que faisons-nous autre chose, dans la chaire chrétienne, que commenter et expliquer sans cesse la Bible ?

C'est ainsi que saint Augustin avait formé un peuple savant, le peuple d'Hippone composé de bateliers et de pauvres pêcheurs. Du haut de sa chaire épiscopale, il leur expliquait l'Évangile de saint Jean et tous les autres évangiles. Il y avait là des hommes qui notaient au passage ce que le grand évêque trouvait dans son intelligence ou dans son cœur. Il nous en est resté un magni-

lique volume in-folio, renfermant les considérations qu'il présentait aux bateliers d'Hippone. Il leur expliquait l'*in principio erat Verbum*, la génération du Verbe ! Ces vérités sublimes, transcendentes, il les mettait à la portée de ces bateliers !...

Ainsi les catholiques connaissent la Bible. Vous la connaissez, M. F., dans ce qu'il vous est nécessaire de connaître. Vous connaissez les Évangiles, les Épîtres, les Psaumes, les livres de Moïse, tout ce qui vous est utile. Nourrissez-vous de ces livres adorables. Laissez-en l'interprétation à l'enseignement de l'Église, au flambeau de la Tradition, et vous ne craignez jamais de vous égarer. Mettez dans vos cœurs quelques-unes de ces paroles sacrées. Saint François-Xavier est devenu un saint, un thaumaturge, rien qu'en méditant ce verset : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » Et saint François d'Assise !... Nous n'aurions peut-être pas cet ordre de saint François, ce miracle de la sainteté ; s'il n'avait entendu ce mot : « Si vous voulez être parfaits, vendez tout ce que vous avez, quittez tout, venez et suivez-moi ! » François entendit cette parole, il quitta tout, son père, sa mère, tout ce qu'il possédait et il devint le fou sublime de la pauvreté !...

Il y a peut-être dans cet auditoire quelqu'un de nos frères égarés hors du giron de l'Église. Qu'il sache que ce n'est point par un sentiment d'amertume que j'ai parlé comme je le fais de l'interpréta-

tion individuelle. Mais, j'ai cru devoir vous dévoiler les dangers qu'elle renferme.

Voyez l'Allemagne. C'est l'interprétation individuelle qui l'a amenée où elle est. Du protestantisme, elle est tombée dans le rationalisme ; et le socialisme, qui découle du rationalisme, la travaille aujourd'hui, et par elle les autres nations, jusque dans ses profondeurs. Le socialisme est la dernière conséquence de l'interprétation individuelle.

Toute l'exégèse protestante en est arrivée aujourd'hui à n'apercevoir que des mythes, des rêves, dans le corps entier de la Bible ; tout comme les philosophes de ce temps-ci, partant de l'autorité individuelle de la raison ; de son infailibilité sont forcés de descendre jusqu'aux entrailles du scepticisme et là de s'endormir aux pieds du néant.

Non, là ne peut être, là n'est pas, la mission providentielle de la Bible, Jésus-Christ n'a pas pu, il n'a pas voulu donner pour base à la foi l'interprétation individuelle, ce principe générateur de toutes les erreurs et de toutes les divisions.

Si la parole n'édifie pas, elle renverse.

Venez donc à nous, M. F., venez écouter le prêtre catholique, qui ne veut pas, qui ne peut pas vous tromper. Si vous venez m'entendre pendant les cinq semaines que je passerai au milieu de vous, si vous prêtez une oreille docile à mon enseignement ou plutôt à l'enseignement de Jésus-Christ, je vous ramènerai au bonheur, à la paix de la conscience, à la joie des enfants de Dieu, à la vérité qui calme, qui rafraîchit et qui console.

Si, au contraire, vous alliez dans les cavernes révolutionnaires, dans les clubs socialistes, on vous apprendrait que l'obéissance est une sottise, que l'autorité n'est bonne que pour les esclaves, que le pillage est un droit. N'écoutez pas ces voix de ruines et de ténèbres. Fuyez-les. Venez autour de cette chaire. Moi aussi, je vous parlerai de vos *droits*. Je vous dirai que vous avez le droit d'être chrétiens, enfants de Dieu, d'entrer dans son royaume, de devenir dieux comme lui.

Venez à moi et je vous élèverai jusqu'à Dieu. Je vous réconcilierai tous dans la charité, je vous jetterai dans les bras les uns des autres...

LA FOI

Per Fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones, obturaverunt ora leonum.

Par la Foi ils ont vaincu le monde, pratiqué les vertus les plus héroïques, conquis les espérances immortelles et fermé la gueule des lions.

(Épître de Saint Paul aux Hébreux, chap. XVII, V. 10.)

Il n'appartenait qu'au grand apôtre de nous révéler toute la puissance et toutes les merveilles de la Foi. Ravi jusqu'au troisième ciel, Saint Paul en a connu tous les secrets et rien n'égale la magnificence et la sublimité du langage dont il se sert pour raconter aux fidèles de Jérusalem les prodiges qu'elle a opérés. C'est alors que les siècles semblent se dérouler à ses yeux et c'est dans la Foi que ce sublime prédicateur cherche le principe de tous les desseins de la sagesse éternelle.

Véritable loi du monde des intelligences, la Foi commence, aux premiers jours de la création, l'œuvre admirable de la sanctification des hommes, en les réunissant dans une même croyance. Alors, toutes les distances s'effacent. Depuis Abel, tous,

les patriarches et les prophètes, s'élancent à la conquête du monde. Forts par la Foi, ils triomphent du monde. Franchissant les plaines du temps, ils percent, dans un lointain avenir, et, convives du Verbe fait chair, ils marchent à la conquête des espérances immortelles.

Heureux les peuples qui ne marchent qu'à sa lumière ! Heureux l'homme qui ne va chercher que dans la Foi le principe de ses espérances et la loi de sa vie ! ... Car, ne l'oublions pas, la Foi est l'élément divin qui fait vivre l'homme d'une vie tout surnaturelle. Sans elle, depuis sa déchéance, il ne sait rien ou presque rien. Il se devient un mystère à lui-même.

Mais, la Foi n'est pas seulement l'élément réparateur et vivificateur de l'homme moral, elle est aussi le premier, le plus indispensable besoin des sociétés, la condition de leur durée, l'arche hors de laquelle il n'y a point de salut. Vivre pour une société, c'est croire. Plus une société a de Foi, plus elle a de vie. Que la Foi vienne à défaillir un instant, soudain la marche sociale s'arrête, le jour décline, la nuit se fait : plus de gouvernement, plus de lois, plus de transaction, plus de commerce, plus de justice. Partout les ombres s'amoncellent avec des ruines ; et, au fond de ces ombres, de ces ruines, l'anarchie et le sommeil glacé du scepticisme. Voilà pourquoi les peuples qui ont perdu le don suprême de la Foi, ou qui sont en train de le perdre, ne soupçonnent plus, ne connaissent plus d'autre vie que celle de la matière.

C'est cette Foi que je voudrais voir ressusciter au sein de notre belle patrie, parce que là seulement elle trouvera la force de réagir contre le mal qui la dévore. C'est cette Foi que je viens essayer de ranimer parmi vous.

Vierge sainte, mère divine de la vérité, que j'aime à vous contempler au pied de la croix où votre divin fils est attaché ! Ah ! dans ce moment, la foi, presque éteinte dans le cœur des disciples, se réfugie presque entière dans votre grande âme. O mère, si souvent vos bontés ont soutenu mon apostolat, donnez-moi les paroles qui raniment et qui sauvent. *Ave Maria.*

I^{re} PARTIE

Qu'est-ce que la Foi, selon sa notion catholique ?

Écoutez l'admirable définition que saint Paul nous en a laissée.

« La Foi, nous dit ce sublime interprète de la pensée de Dieu, la Foi est la substance même du bien que nous espérons dans une vie immortelle. Elle est l'argument, le syllogisme immuable de la réalité des choses qui sont au-dessus de notre faible raison. — *Fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium.* »

La Foi en effet nous introduit dans les sublimes régions des réalités divines, dans le sanctuaire de l'essence incréée. Elle nous découvre cet Être incompréhensible qui, habitant par delà toutes les sphères

res, par delà tous les confins des orbes visibles, voit couler à ses pieds le fleuve du temps, le torrent des révolutions; cet être plus haut que les cieux, plus étendu que l'espace, plus profond que le dernier des abîmes; cet Être dont l'immensité, pour emprunter la pensée de saint Anselme, est un cercle infini dont le centre est partout et la circonférence nulle part; cet Être qui, selon le langage de saint Jean Damascène, est une mer de substances, mer sans bornes, sans rivages, devant qui l'univers n'est qu'une goutte d'eau échappée du vaste bassin du possible, un atôme qui paraît et vite s'enfuit inaperçu. La Foi, elle nous révèle l'éternité de Dieu, colonne majestueuse, à jamais immuable au milieu du flux et reflux des existences; cette force infinie qui féconde le néant, jette les mondes dans le vide, prend la terre à ses deux pôles, la secoue pour en faire tomber les impies et marche terrible sur l'aile des vents; cette Providence, qui dispense l'être et la vie, donne leur pâture aux petits des oiseaux; cette beauté, toujours ancienne et toujours nouvelle, dont le ravissant éclat et les inénarrables attraits endorment les élus d'une délicieuse extase. Oui, la Foi ! Voilà le compas divin avec lequel, de l'obscurité de l'exil, nous pouvons en quelque sorte mesurer Dieu; le point d'Archimède avec lequel on soulève ses profondeurs !

Mais, ce n'est point assez de découvrir à nos regards les propriétés incommunicables de l'arbitre souverain, son unité, son immensité, son éternité,

son omniprésence. Ce n'est là, pour ainsi dire, que la restauration de notre raison. Envisagée sous ce rapport, la foi n'est que la santé de notre âme, car, remarquez-le, depuis le péché, notre raison ne peut atteindre la réalité de Dieu. Le Docteur angélique nous apprend que les efforts de la raison peuvent bien, jusqu'à un certain point, nous faire parvenir à découvrir cette cause éternelle, cet être nécessaire qui domine tous les êtres, mais encore ces efforts sont-ils mêlés d'erreurs. « La vérité de Dieu, nous dit-il, n'est accessible qu'à un petit nombre d'intelligences, et on la voit ainsi toujours environnée d'erreurs. » Ne soyons donc pas si fiers de notre raison ! A peine, si elle peut nous dire que Dieu est. Mais, la foi nous le présente tel qu'il est. Elle nous élève dans les sphères inaccessibles à la raison ; elle porte son regard investigateur dans les immenses profondeurs de la nature même de Dieu, parce qu'elle est la substance même des biens que nous espérons dans une immortelle vie, *sperandarum substantia rerum!*

Elle déchire le voile du Saint des Saints et nous révèle trois Océans : un Océan d'être, un Océan de lumière, un Océan de dilection, ne formant qu'un seul et même Océan immense, sans bornes ; trois personnes distinctes dans l'unité d'une même essence : le Père tirant de soi son image, le terme personnel de sa substance, et, entre le Père et le Verbe, un amour infini, vivant et personnel, un

amour qui n'est que leur éternelle aspiration et respiration.

Ouvrez nos saints livres et écoutez quelques-uns des accents de la Bible, nous révélant la nature de Dieu et sa puissance :

« Ceins tes reins comme un guerrier préparé
« pour le combat ; je vais t'interroger, réponds-
« moi!...

« Où étais-tu, quand je posais l'univers sur le
« vide, quand je posais la pierre angulaire qui
« portela terre, quand je posais sur elle le compas
« et le niveau? Est-ce toi qui as fermé les tem-
« pêtes avec des portes et des verroux et qui as
« dit aux flots soulevés de la mer : Vous viendrez
« jusque-là et vous n'irez pas plus loin ?

« Donneras-tu aux vagues de l'Océan les nuées
« pour ceintures et l'emmailletteras-tu comme une
« femme emmailotte l'enfant qu'elle a mis au jour?

« Prendras-tu la terre par les deux pôles et la
« secoueras-tu sur l'abîme pour y faire tomber
« les impies ? As-tu dit à la foudre : Partez, et t'a-
« t-elle répondu : me voilà ? »

En Dieu, dont elle nous révèle les mystérieuses profondeurs, la foi nous montre aussi les diadèmes, les splendeurs, les auréoles réservés à la vertu ; le torrent de volupté qui inonde, transporte le juste de ravissement. Elle fait parvenir à notre oreille quelques échos lointains de ces flots d'harmonie, de cet hymne sans fin, de ces chants angéliques, dont retentissent les hauteurs du jour éternel.

Et, pendant ce temps, le naturalisme, la raison individuelle, après soixante siècles de veilles, de recherches, d'incessants labeurs, en sont encore à se demander ce que c'est que Dieu.

Celui du déiste dort, et dort toujours d'un profond sommeil, uniquement occupé de son bonheur. Fantôme muet, que lui importent nos stériles hommages ou nos folles insultes ? Cessons de lui attribuer nos idées rampantes : il est trop grand pour s'abaisser jusqu'à nous, et nous sommes trop peu de chose pour nous élever jusqu'à lui ! Vile production, êtres éphémères, calamiteux, nous ne méritons pas de fixer ses regards : que la pensée de moi soit donc notre règle suprême !

Vient ensuite le panthéiste qui courbe la tête, incline son front devant quelques grains de sable jetés dans l'espace, grains imperceptibles au sein de l'immensité, et que pourtant il appelle la substance primordiale, universelle, permanente, le Grand Tout !...

Puis, le matérialiste, qui, par un prodige de délire, demande à la boue le dernier mot sur Dieu et sur l'univers.

Puis enfin tous ces Vandales, ces Attilas du monde intellectuel, qui s'endorment de lassitude dans la nuit d'un songe, au fond duquel l'œil troublé n'aperçoit plus que de sinistres visions, pareilles à ces spectres dont notre imagination peuple les lieux où gisent des cadavres. Pauvres intelligences en ruines, pauvres intelligences dévastées par l'orgueil, trop longtemps vous avez

plaidé la cause du désespoir et de la mort. A nous, enfants de l'Église, à nous de défendre celle de l'espérance, à nous d'élever le mystérieux édifice du vrai !

Après nous avoir révélé Dieu, la Foi nous dévoile le secret de l'homme.

A combien de bizarres systèmes, de théories insensées, l'homme a donné lieu ! Il y a soixante siècles que la philosophie, dans ses laboratoires, cherche, mais vainement, le secret de l'homme.

Les uns l'exaltent outre mesure, lui mettent en main le sceptre de Dieu, le couronnent de son éternel diadème et fléchissent les genoux devant cette majesté d'un jour. Son Moi seul existe, et tout ce qui semble réel autour de lui n'est que l'ensemble de ses modifications. Moi, et puis rien ! ciel, terre, esprit, vie, être, néant, tout cela n'est qu'un rêve, une série inépuisable des formes de mon Moi.

D'autres le ravalent au niveau de la brute, le font frère de l'orang-outan, ne voient en lui qu'un peu de matière organisée, d'argile pétrie, que bientôt va dévorer une lèpre hideuse. *Putredini dixi : Pater meus es tu, mater mea et soror mea vermibus.*

On est vraiment honteux quand on examine d'un peu près tous ces systèmes, formulés par les plus hautes intelligences qui n'ont pas voulu s'éclairer au flambeau de la Foi.

Un mot, un seul mot de la Bible, nous rend nos titres d'honneur, nous réhabilite dans nos préro-

gatives. Vous le trouverez à la première page du livre des révélations saintes :

— Faisons l'homme, s'écrient les trois personnes divines, à notre image et à notre ressemblance. *Faciamus hominem ad imaginum et similitudinem nostram.*

Tout est dit. Nous savons notre place dans la hiérarchie des êtres : nous sommes l'image de la Divinité, l'image de trois personnalités distinctes dans la même essence. Dieu, principe sans principe, a une forme qui le spécifie, le Verbe. Un amour mutuel unit le Père et le Fils, amour immense, dont les effusions s'épandent, se dilatent à travers toutes les sphères de l'univers, c'est le Divin Esprit, le divin Paraclet. Et nous aussi, faits à cette image, nous avons une intelligence, un cœur, une puissance effective qui se termine au dehors par l'action. Ainsi comprendre, aimer, agir, c'est tout l'homme.

Il y a plus. En nous tirant du néant, l'architecte des mondes eut en vue un autre prodige, celui de créer en nous une espèce de microcosme, de faire de nous un abrégé de la création, un médiateur entre l'esprit et la matière. Ces deux extrêmes, aussi incompatibles que la lumière et les ténèbres, il les a rapprochés, unis dans la personnalité humaine. Par l'entendement, nous appartenons à la cité spirituelle, à la cité des intelligences, à Dieu. Par les sens, nous appartenons au monde des corps, des êtres organiques et inorganiques.

Ce sont là nos passagères destinées, celles qui s'agitent entre les limites de la durée fugitive. Mais, nous en avons d'autres, grandes, infinies, immortelles. Oui, nous pouvons parvenir à la déification en Jésus-Christ, et c'est là le côté sublime des enseignements de la Foi sur l'homme.

Le Verbe divin, en s'incarnant dans le sein d'une Vierge, abaisse Dieu jusqu'à l'homme et élève l'homme jusqu'à Dieu, en sorte qu'en vertu de cette ineffable union, Dieu se fait homme et l'homme est fait Dieu.

Ce mystère d'amour s'étend à travers tous les âges, toutes les générations, par le dogme eucharistique de la présence réelle. Portons nos regards sur l'autel. Le Dieu de Bethléem, du Thabor, du Calvaire, est encore là. Ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, de vivre avec eux, au milieu d'eux, pour les diviser, les transformer en lui.

En nous révélant la nature de nos rapports avec Dieu, la Foi nous a livré le secret de nos destinées éternelles.

Où allons-nous ? Problème terrible, de la solution duquel dépend le bonheur de l'individu et celui de la société. Sommes-nous ici-bas pour « jouir, » comme l'affirmait, il y a quelques mois, à la tribune nationale, le chef des phalanstériens ? Alors, le socialisme a raison. Y a-t-il, au-delà de cette vie misérable, une autre existence, dont le sort est entre nos mains ? Si, après le tombeau, c'est le néant, le Socialisme a encore raison. Ici

encore, les enseignements de la Foi sont les seuls qui puissent mettre un frein aux passions de l'homme et rétablir la société sur ses véritables bases.

II^e PARTIE.

Rien de plus excellent, de plus magnifique que la Foi, considérée dans son objet, par rapport à Dieu et relativement à nous. Il nous reste à la considérer dans sa production, dans sa manifestation sociale au sein de l'humanité, qui est l'Église.

L'Église est ici-bas comme un rayonnement divin des réalités éternelles. Nous sommes tellement aveuglés par les sens, tellement distraits par les vains bruits de la terre, que nous ne pénétrons jamais dans les entrailles de la vérité catholique. Ainsi, comme je vous l'ai dit, le dogme fondamental, suprême, de la Foi catholique, c'est celui de l'unité divine dans la trinité adorable de ses personnes éternelles. Par là, nous connaissons la construction divine de Dieu, si j'ose ainsi parler, et la raison, éclairée par la Foi, aborde en tremblant cette vérité suprême. Ainsi, je conçois que Dieu, étant infini de tous points, doit posséder une puissance infinie d'être; il doit se connaître infiniment comme il est infiniment, s'il ne se connaissait pas infiniment, il ne serait pas Dieu. Enfin, Dieu étant infini doit se posséder infiniment, doit jouir infiniment de lui-même.

Dieu doit se connaître, s'aimer, car il est l'être et la perfection; il doit avoir une force infinie. La raison conçoit cela.

Or, je dis que la Foi catholique, la Foi vivante, organisée, sociale, ou, ce qui est tout un, l'Église catholique, est la plus haute manifestation, l'expression la plus éclatante de la science, de l'amour et de la puissance infinie de Dieu.

1^o Et d'abord, la Foi catholique est la plus haute manifestation de l'intelligence, de la science, de la vérité infinie.

La révélation constitue le fait immense de l'histoire humaine : révélation patriarcale, révélation mosaïque, révélation de Jésus-Christ qui complète les deux autres. Les secrets de Dieu et de l'homme, tout est là. Nulle part ailleurs, on ne trouve la vérité complète. On peut sans doute, en réunissant tout ce qu'ont écrit les philosophes, former un système de connaissances naturelles assez bien coordonnées, mais, en dehors de l'Église, on ne parviendra jamais à formuler une théorie qui explique tous les rapports des êtres entre eux et avec leur éternel principe. Trois questions échapperont continuellement à l'investigation de la raison.

1^o Comment les êtres finis ont-ils été créés ?

2^o Quelle est la nature, l'essence de ces êtres ?

3^o Quelle est leur fin ?

L'Église seule donne la solution de ces problèmes.

Vous possédez la vérité totale dans la Foi catholique. Hors de cette Foi, vous n'avez que des opinions, et, par conséquent, point de vérité totale.

La Foi catholique repose sur une tradition non interrompue de soixante siècles. Elle a un véhicule vivant, l'Église. Elle est l'écho vivant et fidèle de la parole éternelle de Dieu, tombée sur le monde par la Révélation et l'Incarnation du Verbe. En dehors de cette tradition vivante, concentrée immuablement dans l'Église catholique, vous ne pouvez posséder la vérité. Chaque secte du paganisme l'a mise en poudre, et chaque secte moderne la met en lambeaux.

Il faut donc renoncer à la vérité, s'enfoncer dans les abîmes du doute, se plonger les yeux fermés dans la nuit d'un tombeau ; ou bien ouvrir ses yeux, dans les salutaires obscurités de la Foi, à cette vérité éternelle parlée par l'Église. Quelle sécurité ! Quelle quiétude de reposer ainsi dans la Foi, dans cette vérité qui nous parle depuis soixante siècles, dans cette Église qui a vécu trois âges : l'âge des patriarches, l'âge mosaïque et l'âge éternel de Jésus-Christ.

Que saurions-nous de Dieu sans la Foi ? Voyez vos philosophes contemporains. Après dix-huit siècles de lumière philosophique, ils sont encore dans les ténèbres, ils ne veulent pas demander la vérité à l'Église, fondement, organe impérissable de cette vérité. Ils veulent la trouver en eux-mêmes, ils veulent qu'elle soit la création d'un atôme, d'un vermisseau pensant. Ils veulent que ce vermisseau philosophique crie la vérité infinie, la vérité immortelle. Voilà où ils en sont ! Quelle pitié !.....

Que saurions-nous sur l'homme sans la Foi? Je vous ai rappelé les immondes systèmes qui ont cours dans nos écoles, dans nos livres, car, à l'heure où nous vivons, l'homme est une charpente osseuse, une masse informe de matière qui reçoit la vie et l'intelligence de ce qui l'entoure, voilà le système de la philosophie moderne. La Foi éclaire toutes les profondeurs de la science de l'homme : elle sait « tout en Jésus-Christ!... » Ce mot profond de saint Paul dit tout. La matière, l'esprit, se concentrent dans l'homme, et l'homme se concentre en Jésus-Christ. Vous êtes dans le Christ et le Christ est en Dieu. Voilà la philosophie de saint Paul. Du haut de cette philosophie, admirable parce qu'elle est divine, il foudroie la philosophie ignorante de la sagesse humaine, disant : « Prenez garde qu'elle ne vous trompe avec la philosophie menteuse, fallacieuse, philosophie qui repose sur les éléments d'un monde en ruines, ou sur une tradition purement humaine, et non sur Jésus-Christ, qui embrasse et résume la tradition divine, « qui était Dieu hier, qui l'est aujourd'hui, et qui le sera dans tous les siècles des siècles. » Voilà pourquoi encore l'apôtre ajoute qu'il n'y a qu'une science, et qu'il estime à l'égal de rien, de la boue, de la fange, toutes les sciences qui ne viennent pas de Jésus-Christ : car, sans Jésus-Christ, le monde est un problème insoluble.

Donc, hors de la Foi catholique, hors de l'Église, dépositaire de ce divin héritage de vérité, erreur, mensonge, aberrations, pensées de néant. Bien

à plaindre les peuples sur qui le soleil de justice ne s'est point levé encore ! Ils sont assis dans l'ombre, *sedebat in umbra mortis*. Voyez l'Orient tout bariblé de fétiches, d'adorateurs de Brahma, de Fò, de Vichnou, de Mahomet, de sectes schismatiques. Il est assis dans l'ombre, *sedebat in umbra mortis*. Voyez, en Occident, le sort de la Suède, de la Norwège, de la Prusse, de l'Angleterre, livrées aux divisions doctrinales. Voyez les enfants de la philosophie, de la phrénologie modernes. Tous sont assis à l'ombre de la mort, *in umbra mortis*.

Ainsi, la Foi est la plus haute manifestation de la vérité de Dieu. Le catéchisme, ce petit livre que nous mettons dans la main des enfants, renferme plus de vérités que tous les livres sortis des mains des hommes. Il renferme plus de vérités que toutes les académies de l'univers. Et quand le petit enfant répond fermement, catégoriquement, consciencieusement : « Dieu m'a créé pour le connaître, pour l'aimer, pour le servir, et pour obtenir ainsi la béatitude éternelle qu'il me promet », toute philosophie, toute vérité est là. Et, quand les hommes se nourriront de cela... les révolutions seront finies... sans cela, jamais.

2^o J'ajoute que la foi catholique, vivante, sociale, hiérarchique, organisée de l'Église, est la plus éclatante manifestation de la charité, de la bonté, de l'amour infini de Dieu.

L'homme, créé dans l'innocence et la justice tombe. Il tombe par orgueil. Adieu dès lors le cie

et la grâce, adieu le ciel et la gloire. Que fera-t-il ? Lui faudra-t-il baisser silencieusement la tête, sous l'éternelle torture du désespoir ?... Non, le Verbe se fait chair, pour réparer les ruines de la nature humaine déchue.

Or, ce mystère manifeste au sein de la création un amour infini de Dieu envers nous. La bonté de Dieu, cause de la création, s'épanche tout entière par la Crèche, par le Golgotha, par le Tabernacle Eucharistique, par le Ciel de la Gloire. Il est impossible à Dieu de faire éclater des prodiges qui puissent manifester autant d'amour que ceux dont nous sommes l'objet par l'Incarnation, par la Rédemption par l'Eucharistie et par la consommation de la Gloire. Dieu nous a aimés, autant qu'il puisse aimer avec son immense, son éternel amour, et ce est le fondement de notre élévation. Être fils d'un roi, d'un conquérant, d'un grand monarque. Qu'est-ce que cela ? Fuyez, néants pompeux ; disparaissez, riens séducteurs. Le pauvre, assis à la porte de nos temples, est couvert d'une livrée bien autrement glorieuse. Alors qu'il reçoit l'obole de la veuve et de l'orphelin, il peut se dire : je mendie le pain de chaque jour, je traîne les haillons de la misère ; un titre dont je suis fier, un titre que personne ne peut me ravir, c'est d'être enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ.

Voilà ce que nous enseigne la Foi catholique. Donc nous sommes dans la vérité, puisque nous sommes dans l'amour. Il n'y a que nous, catholiques, qui avons gardé la connaissance des mys-

tères infinis de l'amour de Dieu. Donc, nous sommes seuls dans la vérité de Dieu.

3°. Enfin, la Loi catholique est la plus haute expression de la force infinie de Dieu.

Vous rappelez-vous ce qui se passa dans le palais de ce roi païen qui, après une orgie, au sortir de son sommeil, avait gardé la mémoire d'une vision terrible, qui avait laissé une impression d'effroi dans son âme. Ses faux prêtres restaient muets devant lui. On amène Daniel,

« Prince, dit-il à Nabuchodonosor, je vous donnerai l'interprétation de votre songe. Vous avez vu se dresser devant vous une statue colossale. Sa tête était d'or, sa poitrine et ses bras d'argent, ses jambes d'airain, ses pieds de fer et d'argile. Vous la considérez ; elle vous effrayait. Tout à coup, vous avez vu une pierre, roulant du sommet de la montagne, venir frapper cette statue à la base, et elle a été réduite en poussière, et elle a disparu comme la paille qu'un tourbillon enlève. Voilà votre songe. En voici l'interprétation :

« Cette statue est le symbole des grands empires qui doivent s'élever successivement sur la terre. La tête d'or est l'image de votre empire. Puis, viendra l'empire des Mèdes, symbolisé par la poitrine et les bras d'argent de la statue. Puis, un empire plus fort, qui a son symbole dans les jambes d'airain, c'est l'empire d'Alexandre et des Grecs. Puis, une quatrième monarchie, représentée par le fer, l'empire romain, dont le marteau brisera tous les trônes. Mais cette pierre, cette petite pierre,

que vous avez vue se détacher de la montagne et briser la statue, c'est un cinquième empire que les hommes ne détruiront pas, qui sera éternel, parce qu'il a Dieu pour auteur. Cet empire, devenu comme une montagne immense, est l'image de la monarchie éternelle de Dieu, c'est l'Église de Jésus-Christ !.. »

Nous sommes à vingt-cinq siècles de distance de cet événement.

Cinq cents ans après le songe de Nabuchodonosor, le fils de Dieu fait homme adressait au premier de ses apôtres ces paroles :

— Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Et voilà deux mille ans que l'enfer secoue les gonds éternels de l'Église ; c'est en vain. Montagne immense, roc inexpugnable, ses ennemis passent, et l'Église reste debout, parce qu'elle est l'expression, la manifestation de la vertu, de la force de Dieu.

Lorsque, sous la coupole que Michel-Ange lança dans les cieux, sous ce Panthéon catholique, l'œil aperçoit cette inscription, la parole prophétique de Jésus-Christ à son disciple : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les portes de l'Enfer ne prévaudront jamais contre elle, » on est saisi d'émotion. Qu'est devenue la monarchie des Assyriens ? celle des Perses ? celle des Grecs ? l'empire de Rome païenne ? Tout cela a disparu. L'Église reste, sa monarchie catholique est tou-

jours debout. Le paganisme s'est pris corps à corps avec elle. Qu'est devenu Jupiter Capitolin et son temple ?

Savez-vous ce qu'il y a aujourd'hui au sommet du Capitole ? Des religieux de saint François !... L'humilité assise sur la tête de l'orgueil ! Les fondements d'une église, bâtie à saint François d'Assise, qui avait fait vœu d'humilité et de pauvreté, voilà ce qui a vaincu Jupiter Capitolin.

Savez-vous ce qu'il y a au sommet de la Colonne Trajane ? La statue de saint Pierre, tenant les clés de la vie et de la mort !...

Et sur la Colonne Antonine ? La statue de saint Paul avec la glaive de la parole divine, le glaive triomphant de la Foi catholique.

Savez-vous ce qu'on trouve, là où Néron se divertissait, en face des torches vivantes, des chrétiens enduits de bitume ? Savez-vous ce qu'il y a aujourd'hui, dans ces jardins de Néron ? Le Vatican, Saint-Pierre-de-Rome, cet autre Capitole sacré où l'œil étonné lit l'inscription prophétique : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle. »

Ah ! M. F., qu'y a-t-il donc de plus vivant, de plus fort que l'Église de Jésus-Christ ? Toutes les hérésies sont venues. Arianisme, Pélagianisme, Mahométisme, Protestantisme, Philosophisme, Eclectisme, Panthéisme, Naturalisme, tous, comme les Arabes du désert, ont passé auprès de cette pyramide éternelle qu'on appelle l'Église de Jésus-

Christ. Tous ces barbares, tous ces sauvages de l'erreur ont essayé d'ébranler la pyramide. Vaincus par sa force éternelle, ils ont disparu dans la solitude du doute et de l'erreur. Ils sont rentrés dans le néant, et c'est à peine si quelques débris, gisant çà et là, attestent leur passage. Le glaive des Césars, le glaive sophistique des rhéteurs, des hérétiques, l'arbre du Christ l'a brisé. Le croissant, l'étendard de l'islamisme, il l'a brisé. Le syllogisme erroné, mensonger, du XVIII^e siècle, il l'a brisé. Le vain échafaudage de la Réforme, il l'ébranle, puissant bélier, il l'ébranle chaque jour par de nouvelles secousses, et le moment n'est pas loin où le frêle édifice disparaîtra pour jamais.

L'Église demeure, pendant que tout s'en va. Quand il n'y aura plus trace de civilisation humaine, quand les empires, les constitutions humaines seront détruits, quand les hommes seront en face de la barbarie — ils n'en sont pas éloignés ! — il n'y aura plus qu'une chose debout, l'Église de Jésus-Christ!...

Pour vous, M. F., c'est votre Foi, c'est votre doctrine, c'est la mienne, c'est celle que j'annonce ! Voilà le remède à toutes les plaies, à tous les maux. Voilà la solution de tous les problèmes. C'est la Foi!...

Eh bien, M. F., cette Foi, il faut la ressusciter dans nos âmes, la réveiller dans nos cœurs. C'est la planche après le naufrage. C'est le dernier asile des hommes battus par la tempête!...

M. F., mes cheveux ont blanchi comme la neige

qui couvre la cime des montagnes au pied desquelles je suis né. Mais, mon cœur n'a pas perdu la chaleur de son zèle, et, l'eût-il perdue, il la retrouverait auprès de vous. Ici, je sens mon âme se rajeunir. Vous pourrez trouver un prédicateur plus éloquent, vous n'en trouverez pas qui vous aime davantage, qui ait plus besoin de vous sauver. Oh ! oui, je ne désire rien tant que de vous sauver, d'imprimer à vos âmes une sainte et forte secousse. Vous pardonneriez, M. F., à votre vieux missionnaire, blanchi sous le poids de l'apostolat, cet épanchement de mon cœur. Oui, je veux vous sauver ! . . . Ainsi soit-il.

LA PAROLE DE DIEU

Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior gladio ancipiti, et perlingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis.

La parole de Dieu est vivante et pleine d'efficacité ; elle est plus pénétrante qu'un glaive à deux tranchants ; elle arrive jusqu'au plus intime de l'âme : elle discerne les pensées et les intentions les plus secrètes du cœur.

(*Épître de saint Paul aux Hébreux, chap. IV, verset 12.*)

Ces paroles du plus grand des apôtres nous donnent le secret des mystérieuses profondeurs et des ineffables richesses de la parole évangélique.

Là est exprimée sa céleste origine. *Sermo Dei*. Elle vient de Dieu. Elle est l'expression, la manifestation, j'allais presque dire l'effusion de Dieu même.

Aux termes de la théologie de saint Paul, elle est vivante, puisqu'elle donne la vie à l'âme. Elle a une vertu créatrice. *Vivus et efficax*.

Elle est plus pénétrante qu'un glaive à deux tran-

chants, *penetrabilior gladio ancipiti*, et, pour rendre toute l'originalité divine de cette sublime définition, elle pénètre jusqu'aux jointures de la conscience, *pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus*, jusqu'à la moëlle de l'entendement, jusqu'à la substance de l'âme, *compagum quoque ac medullarum...*

Il était digne de nous dévoiler les secrets de la Parole évangélique, cet apôtre qui en a été le plus éloquent interprète, le plus admirable prédicateur... Il lui appartenait d'en exalter la magnificence, puisque, en l'annonçant à la terre, il faisait pâlir des magistrats injustes, effrayait des princes voluptueux et remuait l'Aréopage. Dans la bouche de saint Paul, la Parole sacrée a été ce glaive à deux tranchants avec lequel il abattit l'idolâtrie et planta la foi de l'Évangile sur les ruines de l'univers païen. Cette parole a remué le monde et changé la face de la terre.

Pourquoi donc sa force semble-t-elle épuisée de nos jours ? Nos chaires sont-elles donc devenues muettes ? Les prédicateurs ont-ils disparu ? Nos temples sont-ils déserts ?...

Ah ! c'est que nous touchons aux jours annoncés par le grand apôtre :

« Il viendra un temps, dit-il, — remarquez bien cette prophétie et comment elle s'accomplit littéralement sur nous. — « Il viendra un temps, où les
« hommes ne pourront plus porter la parole subs-
« tantielle de la vérité; ils chercheront des maî-
« tres sans mission, sans autorité, pour nourrir

« des visions et des chimères. Ils se boucheront
 « les oreilles, » continue saint Paul, « pour ne pas
 « entendre la vérité ; ils n'aimeront que les fables
 « et les mensonges. Ils ne pourront plus porter
 « cette parole forte et sévère. »

M. F., il est bien à craindre que ce temps ne soit arrivé, quand on voit notre empressement pour les vains systèmes, notre assiduité à écouter des maîtres sans mission. Pour moi, je voudrais que mon ministère au milieu de vous ne fut pas un ministère de mort, parce que j'ai appris de mon Dieu que sa Parole perd ceux qu'elle ne sauve pas... *in ruinam aut in resurrectionem.*

Vierge sainte, vous qui avez tant de fois béni dans ma bouche le ministère de la Parole, placez dans mon cœur et sur mes lèvres cette adorable Parole qui se revêtit dans vos chastes flancs de notre humanité, et donnez à mes auditeurs la soumission avec laquelle vous receviez toutes les paroles de Jésus-Christ pour les conserver dans votre cœur. *Ave Maria.*

I^{re} PARTIE

Qu'est-ce que la Parole Catholique, la Parole du prêtre, la Parole de l'Évangile ?... Ne serait-ce qu'un son fugitif, une articulation éphémère, une succession monotone de sons qui meurent avec la seconde qui les voit éclore ?... qu'une prolotion vaine de pensées plus vaines encore !... Détrom-

pez-vous et comprenez que rien n'est plus mystérieux, plus profond, plus divin que la Parole évangélique.

Disciple que Jésus aimait d'une dilection spéciale, parlez à la terre, dites-nous les secrets du Verbe, vous à qui Jésus les révéla, pendant que vous reposiez sur sa poitrine à la dernière Cène. Faisons silence, M. F. ! Le plus sublime des évangélistes va parler, recueillons avec transport les grandes manifestations de cet archange de l'Apostolat.

« Au commencement, » s'écrie le disciple bien-aimé, « était le Verbe, et le Verbe était Dieu. Tout « a été fait par lui ; rien de ce qui a été fait n'a « été fait sans lui. Il est la lumière qui éclaire tout « homme venant en ce monde. Et le Verbe s'est « fait chair, et il a habité parmi nous... »

Tout est dit, M. C. F. En voilà assez, nous en savons maintenant assez, avec ces imaginables paroles. Écoutez.

1° *In principio erat Verbum.* Au commencement était le Verbe. C'est la première propriété de la Parole sacrée.

Avant l'aurore des temps, par delà tous les siècles, le Verbe était. Dieu, dans les profondeurs de son impénétrable sanctuaire, se parle à lui-même. Cette Parole sublime, unique, infinie, immense, éternelle, révèle à Dieu ce qu'il est. C'est l'éternelle révélation que Dieu se fait de lui-même à lui-même.

Cette Parole, prononcée, fait jaillir des muettes solitudes du néant l'univers avec ses myriades de

mondes, ses soleils, toutes sa vie jaillissant des abîmes du chaos. C'est lui qui posa les limites de toutes les existences, les confins de toutes les choses. C'est ce Verbe divin qui créa l'homme à l'image de son auteur, qui jeta sur son front un rayon de lumière, qui lui dit son origine, sa fin, ses espérances, sa destinée, qui apprit au roi de la création sa place dans l'échelle hiérarchique des êtres.

Que l'homme vienne à faillir, qu'il entraîne avec lui dans sa chute la grande famille dont il est le père, la Parole sainte sera encore là pour illuminer son regard, relever ses espérances, lui montrant dans un lointain avenir le divin Emmanuel, qui, à l'aspect de l'Adam terrestre sourdement assoupi dans la nuit de ses pensées et sous la pression d'une incroyable angoisse, s'écrie soudain : « Me voici ! »

Elle se transmet par la tradition. Elle parle aux anciens patriarches. Moïse l'entend au sommet du Sinaï, en recueille les oracles et les consigne dans un testament éternel. Le peuple juif en reçoit le dépôt sacré. Isaïe, Daniel, Jérémie, tous les Voyants d'Israël, tous les prophètes en sont les organes et les interprètes.

Puis, quand les temps sont accomplis, quand tout repose sous le sceptre immense du peuple-roi, cette Parole s'incarne, devient fils de l'homme, substance mixte, et s'y résume en plénitude. Alors, on l'entend au milieu des docteurs, sur la montagne, dans les rues, sur les places publiques de Jérusalem, à travers les bourgades et les cités.

Le moment vient enfin où tout se consomme au haut du Golgotha, Mais, avant d'expirer, la divine victime l'asseoit sur les lèvres de ses apôtres, il la confie à ses bien-aimés disciples et les charge de la transmettre au genre humain dans tous les points du temps et de l'espace.

Remontons la série des siècles, et toujours cette Parole nous apparaîtra, résidant au sein de l'unité catholique, comme l'arche sainte du salut, comme un phare planté sur la route des âges et dont l'éclat resplendit au loin.

Cette Parole éternelle qui, depuis dix-huit siècles, dit à la terre les secrets de Dieu par le pontificat suprême, par l'épiscopat hiérarchiquement uni au centre immortel de l'Église de Dieu, par les Conciles, par les saints Docteurs, par les commentaires de la Bible autorisés de l'Église, cette Parole est celle-là même que ma bouche vient de vous faire entendre. Oui, notre parole, c'est la Parole même de Jésus-Christ qui arrive jusqu'à vous sous l'enveloppe de la parole humaine qui lui sert de vêtement. Ce Verbe éternel, descendu des hauteurs de sa gloire, est tombé dans le temps, le temps l'a reçu et, comme un long écho, le répète et le reporte dans l'éternité. Il vous arrive sans altération, en passant par la bouche du prêtre catholique. Il prend un corps dans le cœur et sur les lèvres de ce prêtre, chargé de vous communiquer la vérité infinie.

Ainsi, la Parole catholique nous apporte les échos véritables et authentiques des paroles mêmes que Dieu se dit dans ses profondeurs éternelles.

Ah ! M. F., oubliez donc les formes du langage humain dont elle est revêtue, ne considérez point ce haillon qui la couvre, ne voyez que l'or pur de cette divine Parole, qui se manifeste sous l'écorce des sons articulés, comme dans nos tabernacles il se manifeste sous les espèces du pain et du vin.

2^o — Mais, ce n'est pas tout. Cette parole catholique, que nous vous enseignons, n'est pas seulement la transmission, la communication du Verbe divin. Elle est aussi la communication de cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

En effet, ce Verbe divin, dont le prêtre n'est que l'écho dans la chaire catholique, n'est pas seulement la Parole que Dieu se dit à lui-même, il est aussi la lumière. « Dieu est lumière, dit saint Jean, il n'y a pas de ténèbres en lui. » Le Verbe fait chair est la lumière du monde. Jésus-Christ l'a dit : « Celui qui marche après moi ne marche pas dans les ténèbres. »

Nous appartenons à trois mondes.

Comme hommes, nous appartenons au monde naturel, au monde de la raison.

Comme chrétiens, nous appartenons au monde surnaturel, au monde de la grâce.

Par nos espérances, nous appartenons au monde de la gloire.

Or, c'est l'apostolat catholique qui éclaire ces trois mondes de sa triple lumière. Il éclaire tout homme qui marche par les voies obscures et laborieuses de l'exil. Il l'éclaire dans le monde physique, dans

le monde de la grâce et dans le monde de la gloire, trois mondes dont l'horizon est immense.

Dans l'ordre purement naturel, dans les vérités de cet ordre qui touchent à l'existence, aux attributs, aux perfections naturelles de Dieu, aux perfections de Dieu connues par le seul effort de la raison, c'est l'apostolat catholique qui a popularisé ces vérités dans le monde, qui les a rendues accessibles à toutes les intelligences, à celle de l'enfant comme à celle du génie le plus élevé dans le monde. Ce ne sont pas les écoles philosophiques, ce ne sont pas les enseignements des sages, c'est l'apostolat universel du prêtre qui a fait de ces vérités le patrimoine du genre humain depuis dix-huit siècles. Que reste-t-il donc à l'intelligence où la Parole catholique n'a plus d'écho ? Ce qui lui reste ? Demandez-le à l'incrédule, au matérialiste, à tous les faiseurs de systèmes. Demandez-leur ce qu'il faut penser de Dieu, de l'homme, de l'univers ? Point de réponse de leur part, ou bien, pour toute réponse, des hypothèses gratuites, ridicules, des assertions orgueilleusement absurdes. Eh bien ! ce qu'ils ignorent, les petits enfants le savent, et c'est la Parole sainte qui le leur a appris. Sortez de là, divagations dans les sombres contours, dans le dédale sinueux de l'erreur, naufrage dans la mer du scepticisme.

Le monde surnaturel aussi, ce monde auquel vous appartenez par le christianisme, par la grâce, par la foi, resterait éternellement voilé, sans la Parole du prêtre, sans cette Parole qui remonte

jusqu'à Jésus-Christ. La foi, dit saint Paul, vient de l'ouïe, elle a son origine dans la Parole catholique. C'est le véhicule de toutes les vérités de l'ordre surnaturel.

Elle communique aussi les premières lois du monde surnaturel de la gloire. Dans cette chaire, nous vous disons quelles sont vos destinées finales. Vous ne les connaissez que par l'apostolat catholique, par cette grande mission ouverte, il y a deux mille ans, par Jésus-Christ. Seuls nous vous avons appris ce que vous deviendrez un jour, si vous êtes fidèles à votre vocation. Vous serez semblables à Dieu et, pendant l'éternité, vous rapporterez au sacerdoce catholique cette parole du Prophète : « Nous avons vu ce que vous avez enseigné ! Vous nous avez parlé de nos immortelles espérances, elles sont ce que vous nous avez appris !... »

3° — Troisième propriété de la Parole évangélique, elle apporte à l'âme son pain, selon le mot sublime, éblouissant de simplicité et de profondeur, sorti de la bouche même de Jésus-Christ : « L'homme ne vit pas seulement de pain. *Non in solo pane vivit homo.* »

L'homme ne vit pas seulement de pain !... Et pourtant, on lui a dit : Descends du trône que tu t'es élevé dans ta pensée. Tu n'es que matière ! Tes destinées, elles sont renfermées entre les langes du berceau et le suaire de la tombe. Que la terre te soit légère : là, doit se borner ton suprême désir !... Comme la divine Parole foudroie ces

théories dégradantes, ces pernicious enseignements ! Avec quelle puissance elle élève le majestueux édifice de notre grandeur ! C'est que, seule, elle est investie de la vraie lumière. Écoutons le grand maître : « Je suis, dit-il, la voie, la vérité et la vie. » Or, la vérité se transmet par la Parole, non pas la parole des sages, celle-là ne sut jamais rien éclaircir, mais toute « Parole qui sort de la bouche de Dieu. » Voilà votre aliment, voilà le pain lumineux de vos âmes. On ne vit pas avec des opinions ; on ne vit pas avec le ver rongeur du doute. Il faut la vérité pour vivre. De là vient qu'il y a tant d'intelligences malades, rachitiques, s'en allant tristes et silencieuses dans le chemin de la mort. Quelle profonde détresse, quel incroyable dénûment, quand elles sont réduites à mendier de vils aliments aux portes de la philosophie !... Oh ! alors, elles tombent d'inanition ; elles meurent de faim, elles expirent sur le grabat de la misère. En voulez-vous une preuve ? La voici.

Dites-moi. Où en était le monde, quand Jésus-Christ dit à ses apôtres : « Allez, enseignez toutes les nations ? » Où en étaient alors les sociétés ? On les voyait tomber par lambeaux, pareilles à un cadavre hideusement en proie à la dissolution. Trente siècles de paganisme, d'abrutissement, de servitude pesaient sur elles comme le rocher de Sisyphé. Elles devaient finir par s'affaisser, puis disparaître. Et pourtant, la Grèce avait eu ses Lycurgue, ses Périclès, ses Démosthène ; Rome, ses Numa, ses Cicéron, ses César !.... La Parole de vie se

fait entendre, et ces sociétés, qui n'étaient plus qu'une poussière historique, brisant la pierre du sépulcre, se lèvent et marchent comme Lazare, riches de jeunesse et de vigueur.

Alexandre, César traînaient après eux d'innombrables phalanges. La terre tremblait au bruit de leurs armes. Qu'ont-ils fait dans l'ordre moral, pour le vrai bien de l'humanité ? Les apôtres, eux aussi, ont parcouru le monde, excités, non point par la soif des conquêtes, par le mobile des ambitions éphémères, mais par les ardeurs de la charité de Jésus-Christ. Ils l'ont parcouru, converti, civilisé, sans autres moyens qu'un bâton de pèlerin et une croix de bois.

Cette Parole vit encore. Elle vivra toujours sur tous les points du globe, *in omnem terram*, bien différente de cette parole de secte, qui se concentrait à Eleusis, aux jardins d'Académus et sur le cap Sunium. Aujourd'hui, nos hommes politiques ne rêvent qu'améliorations sociales. Croyez m'en, progressistes, donnez aux peuples des missionnaires, des prêtres catholiques à la hauteur de leur apostolique mission, vos rêves seront réalisés.

4° — « Tout a été fait par le Verbe et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Mais, direz-vous, où sont les conquêtes actuelles du Verbe ? N'en fait-il donc plus ? Pourquoi cette apostasie universelle ?

C'est que les hommes se bouchent les oreilles pour ne pas entendre une parole importune à leurs passions. Mais, elle n'a pas perdu sa force, sa fé-

condité, sa puissance, en traversant dix-huit siècles. En voulez-vous un exemple ?

A deux cents lieues d'ici, il y a une région tout à fait semblable à celle dont parle Job. Terre de misères, région de douleurs et d'angoises. Là il y a des pleurs et des grincements de dents : c'est l'enfer de la société civile. Là il y a des supplices et des peines perpétuelles : le bagne de Toulon, c'est l'enfer du monde social. Eh bien, là où les êtres sont dégradés sans mesure, vingt prêtres sont descendus, vingt prêtres catholiques, vingt jésuites. Ces jésuites, que l'on poursuit depuis cinquante ans avec tant d'acharnement dans le monde et qui auront bientôt fatigué tous les persécuteurs, sont descendus dans ce bagne, dans cet enfer, et, en quelques semaines, ils ont donné une conscience à ces hommes qui n'en avaient plus ; ils leur ont fait connaître la puissance du remords et du repentir ; ils ont ressuscité ces hommes, ils en ont fait des chrétiens fervents. Quel prodige ! Voilà donc ce que fait la Parole de Dieu ! Après quelques semaines, près de trois milles forçats sont devenus des larrons pénitents : ils ont donné le spectacle le plus attendrissant, le plus capable d'étonner le ciel et la terre. Et quand ces prêtres de Jésus-Christ se sont retirés, ces hommes qu'ils avaient enfantés à la grâce de Jésus-Christ leur ont dit, comme le larron sur le Golgotha :

— Père, souvenez vous de nous quand vous serez au ciel !

Et le prêtre, cet homme de Dieu, qui s'était im-

molé dans son amour sur ce calvaire avec ces bons larrons, leur a dit :

— Aujourd'hui encore l'éternité s'avance ; un jour, vous irez avec moi dans le ciel !...

Voilà ce que fait la Parole du prêtre !... Envoyez toutes vos académies des sciences morales au baigne, tous vos parleurs de moralité, tous vos faiseurs de beaux discours, et dites-leur d'aller convertir un forçat, d'en faire un saint, un ami de Dieu ! Il n'y a que les Jésuites, les Dominicains, les Capucins, les prêtres, les moines, qui ont cette puissance. Toutes les académies de l'Europe ne peuvent pas faire produire un acte de contrition à un forçat : ce miracle est réservé à la Parole du prêtre.

Maintenant que vous connaissez cette parole, je vais vous dire ce que vous lui devez.

II^e PARTIE

La Parole du prêtre est donc l'écho de la Parole éternelle. Elle vous apporte la vérité, le pain de l'âme, l'aliment qui régénère, qui sanctifie l'homme moral. Et cependant, que voyons-nous par rapport à ce grand et saint ministère ?

Deux désordres que nous ne saurions assez déplorer.

D'une part, l'immense majorité des hommes de ce temps ne vient plus s'asseoir au pied de nos chaires : ce triste spectacle était réservé à notre

siècle. Voyez dans cette ville, combien peu d'hommes recueillent le pain de la parole de Dieu. Étonnez-vous, après cela, si leur âme est dans un état désolant par rapport à leurs destinées éternelles. Ils vont entendre d'autres docteurs qui leur prêchent l'apostasie et l'injure du ministère sacré que nous remplissons.

Et, parmi ceux que l'habitude conduit encore au pied de nos chaires, combien en est-il qui rendent inutile cet apostolat, qui l'entendent comme une parole humaine, qui viennent, en quelque sorte, la disséquer, comme la parole des tribuns, des artistes, les rhéteurs.

Quelles sont donc les dispositions que l'auditeur catholique doit apporter en venant entendre la Parole de Dieu.

1^o Croire fermement que, si la forme sensible par laquelle l'enseignement catholique arrive à l'auditeur est une parole humaine, au fond, l'enseignement est celui de Jésus-Christ lui-même. Oui, c'est Jésus-Christ qui vous enseigne ici ; c'est le Verbe de Dieu, la Parole de Jésus-Christ, qui se cache dans le Verbe humain, sous l'enveloppe de la parole du prêtre.

Je suis prêtre catholique. — Il n'y a qu'un prêtre catholique, qui puisse monter dans cette chaire. Si un ministre protestant y montait, il n'y tiendrait pas debout. — Ma parole est une parole catholique. C'est Dieu lui-même qui parle dans la chaire de vérité. « Je serai, dit-il, avec vous, jusqu'à la consommation des siècles. » C'est moi qui mettrai ma

Parole sur vos lèvres... Le prêtre ne fait donc que prêter son organe au Verbe de Dieu. Il ne peut enseigner autre chose que les divins préceptes. Sa mission, il la tient de l'Église, du centre de l'orthodoxie catholique. Sa mission, il la remplit devant ceux qui ont la garde du dépôt sacré. A la moindre erreur qui viendrait à se glisser dans sa bouche, mille voix s'élèveraient à l'instant pour lui imposer silence et dire anathème.

Quelle position magnifique que celle du prêtre ! Il ne peut qu'enseigner la vérité. Mettez à sa place celui qui vient au nom de son opinion. On l'arrêtera d'un seul mot : D'où viens-tu ? Qui es-tu ? Où vas-tu ? Qu'enseignes-tu ? — Mon opinion. — Mais, ton opinion n'est pas la règle de la mienne. — Eh bien ! je n'ai que mon opinion, et, si elle te subjugue, tu deviens le serf de ma pensée. Il n'y a que des esclaves, là où l'homme n'a d'autre mission que son opinion.

Voilà la situation de ceux qui enseignent l'erreur, l'hérésie, le mensonge, le doute, les systèmes. Le prêtre catholique seul vous émancipe dans la vérité éternelle. Jamais le prêtre ne vous soumet à sa pensée, il n'a pas de pensée à lui. Il vous dit comme son maître : « Ma doctrine n'est pas ma doctrine : ma doctrine est celle de Celui qui m'a envoyé. » Je vous transmets cette doctrine incorruptible ; il m'est impossible de l'altérer, je ne le puis pas, elle s'engrène dans la langue sacrée d'une hiérarchie qui a dix-huit siècles et qui remonte à Jésus-Christ.

Il faut donc écouter avec foi cette Parole, qui n'est que l'écho de la vérité éternelle. Sans doute, elle a bien un côté humain, mais, c'est uniquement le vêtement de la Parole. Que vous importe que le vêtement soit éclatant, magnifique ? Si le Verbe de Dieu se cache dans la Parole humaine, cette parole humaine ne touche pas à la substance du Verbe sacré, du Verbe évangélique, du Verbe de Dieu. Quand Notre-Seigneur passait sur les places publiques de Jérusalem ou quand il traversait les bourgades de la Judée, on ne voyait en lui qu'un Juif pauvrement vêtu, et pourtant ces haillons-là cachaient un Dieu, le même qui apparut au sommet du Thabor avec les vêtements de la gloire éternelle. Il en est de même de la parole du prêtre. Quand elle n'aurait qu'un vêtement composé de lambeaux, si, à travers, vous apercevez Jésus-Christ, que vous importent les formules ? Quand on a la foi, le plus pauvre des prêtres, le moins éloquent des hommes, quand il monte en chaire, on l'écouterà avec un respect profond, parce qu'il est l'organe de Jésus-Christ.

2° Il faut recueillir la Parole de Dieu avec docilité, avec une docilité d'enfant. « Si vous ne vous faites pas petit enfant, a dit Notre-Seigneur, vous n'entrerez jamais dans mon royaume. » Son royaume, ce sont les vérités éternelles, sublimes, infinies, que l'Apostolat catholique vous apporte, au nom de l'Église, qui est semblable à cette mère tendre et prévoyante qui enseigne son enfant et que son enfant croit, parce qu'il l'écoute non seu-

lement avec l'oreille, mais encore avec le cœur.

Voyez-vous vos sages, vos docteurs sans mission, vos philosophes incrédules, que font-ils ? Ils ne veulent pas devenir comme de petits enfants à l'école du sacerdoce de Jésus-Christ. Ils ne veulent pas s'abaisser, ils veulent comprendre avant de croire. Ils veulent se poser en quelque sorte les égaux de Dieu. Ils ne veulent admettre les révélations de Dieu qu'à la condition qu'elles prendront la forme de leur entendement d'un jour. Ils veulent faire passer Dieu dans le laboratoire de leur néant. Ils ne croiront jamais, ils n'ont foi qu'en leur orgueilleuse démente. Or, Jésus-Christ l'a dit : « Si vous ne cherchez que votre propre gloire, vous ne croirez pas. » Courbons-nous, et nous rentrerons dans les silencieuses profondeurs de la vérité, nous verrons apparaître le soleil de la gloire. Devenons petits enfants à l'école de Jésus-Christ. Nous n'avons point la prétention de pénétrer dans les entrailles de ces mystères, nous vous les transmettons, nous vous les confions, nous les déposons dans votre âme sans altération, pour que vous les croyiez avec le sentiment d'une humble confiance. Ne faites donc point comme ces orgueilleux qui viennent poser le trône de leur orgueil en face de ces vérités.

3° Apportez enfin au pied de la chaire une sainte avidité pour la Parole de Dieu.

Voyez comme les hommes sont malheureux sur la terre ! Combien il y a de philosophes, de sages, d'incrédules, qui sont en quête de la vérité depuis

longtemps, qui la cherchent en dehors de Jésus-Christ! Sont-ils donc tous de mauvaise foi? Je ne le pense pas. Ils cherchent la vérité hors de sa voie, hors de ses communications, ils ne la trouveront jamais. Ils sont à plaindre, car, eux aussi, ils ont faim de la vérité, mais ils voudraient la trouver en eux-mêmes. Ils mourront dans leur faim, parce que Dieu ne rassasie que ceux qui sont affamés de la vérité, c'est-à-dire de sa Parole : « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, ils seront rassasiés ! »

M. F., jamais la société n'a senti plus vivement qu'aujourd'hui le besoin d'échapper aux dangers qui la menacent. Or, le retour sincère de la société à la foi catholique est l'unique voie de son salut. Vous l'avez compris, voilà pourquoi vous venez si nombreux et si avides entendre la Parole sainte. Attirez-y vos amis et, tous ensemble, vous goûterez les fruits de l'Apostolat catholique, écho fidèle du Verbe divin, transmission hiérarchique de la Parole même de Jésus-Christ !

LA CONFESSION

Quorum remiseritis peccata remittuntur eis et quorum retinueritis retenta sunt.

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

(Évangile selon saint Matthieu, chap. ix, v. 2.)

Jamais l'univers n'entendit de paroles plus solennelles, plus étonnantes, plus fortes que celles que je viens de prononcer. Avant de remonter dans sa gloire, le Fils de Dieu rassembla une dernière fois ses disciples et, au moment où il va laisser tomber sur leur tête une dernière bénédiction : « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Euntes ergo docete omnes gentes.* » Puis, il ajoute : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis.* » Et, chose étonnante, ces paroles ont changé l'univers. La prédication de l'Évangile a dissipé les profondes ténèbres qui couvraient le monde, et la dispensation de la grâce et de la miséricorde, au tribunal de la Pénitence, a enfanté toutes les vertus qui étonnent et consolent le monde depuis deux mille ans.

Nous sommes tellement aveuglés par les passions, que nous ne comprenons plus la fécondité, la simplicité et la grandeur des lois qui portent le monde moral.

La science cherche, avec d'infatigables efforts, à ramener toutes les lois du monde physique à une grande loi qui rendrait compte de tous les phénomènes. Elle s'imagine que la lumière, la chaleur, l'électricité peuvent rendre raison de tous les problèmes du monde matériel. Peut être un jour lui sera-t-il donné d'entrevoir cette grande découverte...

Or, M. F., ce qui est encore un problème pour le monde des corps est une réalité pour le monde moral.

Trois paroles de Jésus-Christ ont créé trois grandes lois, qui, à elles seules, ont changé l'univers et qui feraient du genre humain une famille d'anges mortels, si elles s'individualisaient dans toutes les âmes.

Ces trois mots, les voici :

— Allez, enseignez toutes les nations. *Euntes docete omnes gentes.*

— Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. *Quorum remiseritis peccata remittuntur eis.*

— Faites ceci en mémoire de moi. *Hoc facite in meam commemorationem.*

Le monde moral, pour s'élever à toutes les splendeurs de la civilisation chrétienne, a besoin de trois biens ineffables. Il lui faut la vérité,

toute la vérité. Il lui faut la vertu. Il a besoin d'un aliment surnaturel qui lui donne la vie. La prédication évangélique donne au monde la vérité totale. La confession chasse le mal du fond même de la conscience, pour y faire germer toute vertu. L'adorable Eucharistie nous apporte le pain sacré qui nourrit dans nos âmes l'amour et la charité. Et, je le déclare ici, avec une conviction profonde, point de repos, point de progrès, point de bonheur pour l'humanité, tant qu'elle n'entrera pas dans cette législation divine.

Aujourd'hui, je viens essayer de vous faire comprendre tout ce qu'il y a de profondément régénérateur dans le dogme de la confession. Je l'envisagerai comme dogme de la foi catholique et, en second lieu, comme élément régénérateur de l'homme, de la famille et de la société.

Plaçons cet entretien sous la protection de la Reine du ciel. *Ave Maria.*

I^{re} PARTIE.

L'Église enseigne, vous le savez, que le chrétien ne peut ressusciter en lui la vie de la grâce, quand il l'a perdue par le péché après son baptême, que par l'aveu de ses fautes fait, avec un sincère repentir, au prêtre investi du pouvoir de lier et de délier en vertu de ces paroles : *Quorum remiseritis peccata...*

Mais, avant de dévoiler à vos yeux les preuves

qui établissent invinciblement la nécessité de la confession sacramentelle, permettez-moi, M. C. F., de vous faire remarquer un fait immense qui n'a pas échappé aux apologistes de la vérité catholique. C'est que, en dehors même du grand fleuve des traditions sacrées qui nous fourniront, dans un moment, des preuves accablantes de la divinité de la confession, nous trouvons, chez toutes les nations de la terre, avant l'établissement de l'Église, certains souvenirs, certaines pratiques morales et religieuses, que j'appellerai des germes providentiels et des éléments préparateurs à l'établissement de la confession.

Ainsi, avant Jésus-Christ, l'histoire du monde nous présente, chez tous les peuples : 1^o la notion distincte du bien et du mal ; 2^o un souvenir plus ou moins effacé d'un état primordial d'innocence ; 3^o le dogme des expiations et des sacrifices ; 4^o des familles sacerdotales chez toutes les nations de l'antiquité investies d'une sorte de magistrature sur les consciences et même une sorte de confession pratiquée dans tous les temps.

Que conclure de ces observations préliminaires ? Rien autre, sinon que la confession catholique, loin d'être opposée à la nature de l'homme déchu, s'enracine au contraire dans les besoins de la nature.

Mais, jetons un coup d'œil rapide et ferme sur les preuves traditionnelles, qui établissent invinciblement la nécessité de la confession sacramentelle.

La confession catholique, comme tous les autres dogmes, a été préfigurée, annoncée, préparée, dans l'antique loi, cette loi qui portait l'ombre des biens à venir, *lex umbram habens futurorum bonorum*. En germe dans la loi de nature, qui est la révélation primitive faite à la famille, la confession se développe dans la loi écrite, qui est la révélation faite au peuple juif, pour se compléter et s'organise dans la loi évangélique, qui est la révélation faite à toute la terre.

Comme tous les autres dogmes, comme toutes les autres vérités pleinement développées par Jésus-Christ, la confession se retrouve dans la loi primordiale, comme le grain se trouve dans le germe qui le nourrit.

Voyez Adam au paradis terrestre. — A peine a-t-il commis le péché, qu'il se cache, il se fuit lui-même, ce grand coupable, après avoir violé le pacte sacré qui l'enchaînait à la vie d'espérance. La honte le poursuit, il cherche un abri contre les colères de Dieu, il voudrait s'enfoncer dans les entrailles de la terre. Mais Dieu le suit, il l'appelle : « Adam, où es-tu ? *Ubi es ?* » Dieu lui ouvre le chemin de la miséricorde, à la condition qu'il avouera sa faute. Il fait un aveu sincère. Eve, à son tour, confesse sa faute, et Dieu lui ouvre aussitôt les trésors de sa miséricorde, Dieu n'a rien demandé à Satan, il n'y a point d'aveu du serpent tentateur, parce qu'il n'y a point de miséricorde pour lui.

Caïn vient de tuer son frère Abel. Il entend

une voix terrible, qui tombe sur lui comme la foudre : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ? » Remarquez, c'est l'offre du pardon, à la condition d'un aveu. Dieu veut lui ouvrir les bras de sa miséricorde. Mais Caïn n'avoue pas, il cache son crime : « Suis-je le gardien de mon frère ? Me l'aviez-vous donné à garder ? » Son crime demeure sur lui comme un signe d'anathème. Le fratricide reste imprimé sur son front maudit.

La loi mosaïque, symbole matériel de l'Église, va nous présenter une ombre plus frappante encore de la confession. Il y a là une famille sacerdotale, investie du droit de gouverner les consciences juives. Ainsi, toutes les fautes légales ressortissent du tribunal sacré des prêtres de l'antique loi, qui ont à distinguer entre la lèpre et la lèpre, et qui doivent dévorer, selon l'expression sublime des livres saints, les péchés du peuple. *Sacerdotes comedebant peccata populi*. Il y a des jours marqués pour recevoir la confession du peuple, *veniebant confitentes peccata sua*. Il y a des jours d'expiation traditionnelle, où le sacerdoce lévitique charge le bouc émissaire des crimes avoués par Israël...

Mais, comme l'observe saint Paul, ce n'était qu'une société figurative. Elle n'entraît pas dans les consciences. Or, continue l'Apôtre, la figure appelait la réalité. Bientôt en effet Jésus-Christ paraît, et il institue la véritable Confession, dont il fait un des dogmes de sa foi.

Jésus-Christ avait-il reçu de Dieu son Père, le

pouvoir de remettre les péchés et, ce pouvoir, l'a-t-il exercé ? Rien n'est plus certain.

Avant de guérir un malade, il commençait par exercer ce pouvoir étonnant de pardonner, d'absoudre et de remettre les péchés : « Vos péchés vous sont remis, » disait-il.

Lorsqu'on lui présente le paralytique, il dit : « Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis. » Les Scribes et les Pharisiens murmurent, disant au dedans d'eux-mêmes et entre eux que Dieu seul a ce pouvoir. Jésus-Christ pénètre leur objection. Il se lève et ajoute aussitôt : « Afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés, lève-toi, » dit-il au paralytique, « et marche. »

Jésus-Christ a donc reçu de son Père le pouvoir de remettre les péchés. Mais, ce merveilleux pouvoir, l'a-t-il transmis aux apôtres, aux évêques, aux prêtres de son Église ?

Rien n'est plus incontestable.

Que dit-il à saint Pierre, fondement visible de son Église ?

— Je te donnerai les clés du royaume des Cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux.

Puis, il étend cette puissance aux autres apôtres et par eux à leurs successeurs.

— Toute puissance, leur dit-il, m'a été donnée au ciel et sur la terre... Allez, enseignez toutes les nations..... Les péchés seront remis à ceux à qui

vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Voilà la hiérarchie catholique et l'Église catholique investies, jusqu'à la consommation des siècles, du droit de remettre les péchés, à la seule condition de l'aveu sincère du pécheur.

L'aveu est en effet la condition *sine quâ non* du pardon que le prêtre catholique est chargé par Jésus-Christ d'accorder en son nom au pécheur. Cet aveu est nécessaire, parce que sans lui le prêtre ne pourrait discerner l'étendue et la gravité du mal, qu'il est chargé de juger. Comme, sous la loi mosaïque, les malades devaient montrer aux prêtres leur lèpre physique, pour qu'ils les guérissent; ainsi, nous devons découvrir aux prêtres de Jésus-Christ notre lèpre morale, pour qu'ils la connaissent et puissent y appliquer le remède spirituel.

La tradition a-t-elle entendu que le pouvoir de remettre les péchés ait été transmis au sacerdoce et à l'Église catholique? Oui.

Nous défions tous les hérétiques passés, présents et futurs, de nous montrer, dans les écrits d'un seul docteur de l'Église, d'un seul père grec ou latin, un passage, interprétant la parole de Jésus-Christ dans un sens autre que celui qui a toujours été compris et pratiqué dans l'Église catholique.

Écoutez Origène, qui vivait à une époque très rapprochée de la fondation de l'Église. « Le péché, dit-il expressément, le péché est remis, dans l'Église catholique, dans l'Église de Dieu, lorsque le

pécheur n'a pas honte d'ouvrir sa conscience au prêtre du Seigneur. »

Saint Cyprien, voisin aussi des temps apostoliques, dit, en parlant des fidèles, qu' « ils s'en vont aux pieds du prêtre faire, avec simplicité et douleur, l'accusation pleine et complète de leurs fautes. »

Écoutez saint Jean Chrysostome prêchant, au iv^e siècle, sur le même sujet que je traite aujourd'hui devant vous, à quatorze siècles de distance : « Voyez, s'écrie-t-il, voyez, mes Frères, quelle puissance Dieu a donnée aux prêtres. Il leur a donné une puissance qu'il n'a pas donnée aux anges qu'il a refusée aux archanges, aux chérubins, aux séraphins ; car ce n'est pas aux anges, aux archanges, aux chérubins, aux séraphins, qu'il a dit : Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Mais, c'est au prêtre seul qu'elles ont été dites...

Voilà les traditions perpétuelles, constantes, uniformes de l'Église catholique.

C'est d'ailleurs un fait incontestable que la Confession a été ainsi pratiquée, dès l'origine de l'Église.

Quand nous lisons, dans les Actes des apôtres, que les habitants d'Ephèse, repentants de s'être abandonnés à la magie, viennent demander leur pardon à saint Paul, nous voyons qu'ils ne l'obtiennent, qu'au prix de l'aveu, de la confession de leur faute.

Nous avons d'autres témoins irrécusables de ce fait historique. Ce sont ces chaises de pierre qu'on a retrouvées dans les catacombes de Rome, sur lesquelles les pontifes et les prêtres s'asseyaient pour écouter l'aveu des fautes des premiers chrétiens. A défaut des docteurs de la tradition, des Clément, des Origène, des Denys, des Tertullien, des Jérôme, des Grégoire de Nazianze, des Chrysostome, des Augustin, des Grégoire le Grand, de tous les Pères Grecs et Latins qui en témoignent, voici que les pierres parleraient, pour rendre témoignage à la tradition chrétienne. *Lapides clamabunt.*

Il ya plus. Vers le iv^e siècle, plusieurs Églises se détachèrent de l'Église catholique, et rompirent les liens sacrés, les nœuds divins qui les enchaînaient à la mère de toutes les Églises, la sainte Église Romaine. Avant de se séparer, elles ont emporté les sacrements. Elles les ont emportés, en déchirant les entrailles de leur mère. Et aujourd'hui encore, elles pratiquent la Confession comme nous, les Nestoriens, les Ariens, les Coptes l'ont conservée fidèlement jusqu'aujourd'hui. Les Grecs aussi. On a vainement essayé de les y faire renoncer.

Et voilà que des sectaires du xvi^e siècle, novateurs sans passé dans l'histoire du dogme, viennent mentir à l'univers et accusent les prêtres catholiques d'avoir inventé la confession, laquelle, affirmement-ils, n'est pas d'institution divine.

Le Concile de Trente, le plus œcuménique de

tous les Conciles, auguste assemblée inspirée par Dieu même pour consolider les bases de son Église ébranlée par un choc aussi furieux, résume et affirme la doctrine traditionnelle, en formulant ces anathèmes contre ceux qui dénie à l'Église catholique le pouvoir d'absoudre et de remettre les péchés.

« Si quelqu'un dit que notre divin Sauveur Jésus-Christ n'a pas institué le sacrement de la Pénitente, ou la confession, par ces paroles immortelles : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez, » mais que ce Sacrement est une invention des prêtres, qu'il soit anathème.

« Si quelqu'un déclare que les prêtres n'ont pas reçu le pouvoir direct, immédiat, de remettre les péchés, mais qu'ils ont reçu seulement le pouvoir de déclarer que les péchés seront remis, qu'il soit anathème.

« Si quelqu'un dit que les pécheurs, ceux qui ont éteint les grâces de Jésus-Christ par leurs péchés, ne sont pas tenus de confesser leurs péchés en détail et avec toutes les circonstances qui les accompagnent, qu'il soit anathème. »

Voilà le dogme. Il repose sur soixante siècles de tradition. Il repose sur la loi primitive, sur la loi mosaïque, sur la loi évangélique, sur la parole de Dieu même, sur l'apostolat de la hiérarchie universelle, sur les décrets pontificaux descendant de la chaire de Rome et des Conciles œcuméniques, ainsi que sur la pratique constante, uniforme, uni-

verselle dans le monde, sur les monuments et sur la tradition divine.

Quelles bases plus solides, plus fortes, plus inébranlables, pouvait-on désirer ? Si on niait ces bases, quelles vérités resteraient debout ? Que resterait-il donc de certain sur la terre, s'il était permis de nier un dogme assis sur de tels fondements ? Il faudrait faire table rase de toutes les vérités catholiques, il faudrait reculer jusque dans le scepticisme le plus absolu, s'enfermer dans le tombeau d'un doute éternel et s'asseoir sur la pierre du néant.

Il faut donc admettre le dogme de la confession auriculaire, ou descendre dans les dernières profondeurs d'un scepticisme absolu.

Mais, dit-on, il est cependant bien difficile d'admettre la pratique de ce sacrement, de comprendre ce dogme étrange qui nous fait une loi de confesser nos fautes à d'autres hommes, aux prêtres de l'Église catholique !

Il n'est pas nécessaire, répondrons-nous, de comprendre pour croire à un dogme. Un dogme s'impose à la foi ; voilà tout. Y-a-t-il donc tant de choses que la raison conçoive nettement ? Il n'y a rien, pour mieux dire, qu'elle conçoive pleinement. Demandez au physicien le plus savant ce que c'est qu'un grain de sable, quelle est la nature de l'électricité, l'essence de la lumière et du calorique... Vous l'arrêterez devant une pierre. L'homme ne sait rien, il ne saisit le tout de rien, dit Pascal, il ne peut connaître l'essence des êtres, il n'y a rien

que Dieu qui peut donner la raison des êtres. Les dogmes catholiques ne se démontrent pas par des démonstrations philosophiques, ce serait une base trop fragile. Ces sortes de démonstrations ne sont le plus souvent que des opinions incertaines, fautivees.

Or, nous avons pour garant de la vérité du dogme de la confession la parole de Dieu. Que faut-il de plus ? Jésus-Christ a parlé, l'univers a reconnu sa parole, l'Église l'enseigne, le monde la croit, tout est fini ! Rien de plus raisonnable que cette manière de procéder.

Du reste, M. F., chose admirable, plus on attaque les dogmes et mieux la raison les saisit. Toutes les hérésies ont attaqué le dogme de la confession. Elles n'en ont que mieux fait ressortir la grandeur et la vérité. C'a été là d'ailleurs le rôle des hérésies dans toute l'histoire de l'Église. Saint Paul l'a dit qu'il faut qu'il y ait des hérésies, et saint Augustin aussi, quand il affirme que les hérésies étaient utiles et servaient à la manifestation de la vérité. Pas de dogme qui ait été attaqué avec plus d'acharnement que celui de la confession. Les sectaires, depuis dix-huit siècles, s'efforcent de l'arracher des entrailles de l'humanité. Pourquoi ? Parce qu'ils sentent bien que, s'il eut été possible d'arracher aux nations ce dogme salutaire, elles eussent été replongées dans le monde du paganisme, dans la nuit de la dépravation éternelle.

Plus on a attaqué le dogme de la confession, et mieux il a été saisi. Aujourd'hui même, on a pu en

donner une démonstration sociale ou psychologique. Voyez en effet l'analogie frappante que ce dogme présente avec les faits incontestables admis de tous dans le monde physique et moral.

Ainsi, il n'est personne qui fasse difficulté d'admettre que le mal existe dans le monde des corps. Prenez une goutte de vinaigre, à l'aide des instruments que la science vous a donnés, vous y distinguez une bataille formidable. Tout est en combat dans le monde, il y a lutte entre toutes les molécules de la création, le mal a pénétré jusque dans les entrailles de toutes les existences. Or, s'il y avait à l'entrée de cette ville un marais fangeux, qui fût un foyer de peste et de contagion pour la cité entière, il faudrait le combler et l'assainir. Eh bien ! ce marais pestilentiel existe au fond de notre cœur. Dieu nous a donné le moyen infallible de le supprimer, d'arracher le mal du cœur de l'homme, c'est l'aveu, l'aveu sacramentel, nous l'allons voir dans un instant.

Autre analogie. Vous êtes bien convaincus que nous sommes tous sujets à une foule de maladies, il n'est pas un seul de nos organes qui ne soit exposé à une foule de maux. De là une profession utile entre toutes à la société, une profession des plus honorables. la médecine. Quand vous faites appeler un médecin, avant qu'il vous traite et vous guérisse s'il lui est possible, que fait-il ? Il vous fait subir un interrogatoire, il vous soumet à une confession médicale, et, si c'est un praticien profond dans son art, s'il a bien étudié les rap-

ports qui existent entre le physique et le moral, l'influence des maladies morales sur l'organisme, s'il a poussé ses investigations et pénétré dans les entrailles de l'existence pour connaître les maladies héréditaires qui peuvent descendre jusqu'à vous, vous êtes obligés de lui faire votre confession, avec celle de vos ascendants. Il vous interroge sur vos passions, sur vos habitudes, sur votre tempérament, il vous arrache des aveux pénibles, mais la guérison est à ce prix, il faut bien que vous répondiez. — Or, M. F., Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a apporté la médecine des âmes. Mais, le prêtre, médecin des âmes, a besoin aussi, pour la guérir, d'en sonder toutes les plaies, et il ne le peut, qu'à la condition de les connaître par un aveu sincère.

Encore une autre analogie. Il n'est personne qui ne reconnaisse la nécessité des tribunaux. des magistrats, des juges. Lorsqu'un homme se rend coupable d'une atteinte aux droits des personnes ou des propriétés, on le traduit devant un tribunal, et là, on lui fait son examen de conscience, on pénètre dans sa vie, on la met à jour, afin de savoir s'il est réellement coupable, et si on doit le renvoyer absous ou le condamner. Dans l'Église de Jésus-Christ, il y a aussi un tribunal, c'est le tribunal de réconciliation, où toutes les âmes, qui viennent faire l'aveu de leurs fautes, s'accuser elles-mêmes, reçoivent, non pas une sentence de condamnation, mais le pardon, la miséricorde parfaite.

Voulez-vous une analogie encore plus intime?

Écoutez. Le mal moral a pénétré toutes les facultés de notre être depuis le péché d'Adam. Notre imagination, notre mémoire, notre volonté, notre entendement, notre cœur, notre raison, tout cela est infecté d'un virus moral. Comment nous en affranchir, comment nous en dégager, comment extirper ce virus, qui a pénétré les profondeurs de notre être ? C'est en pressant notre cœur aux pieds du prêtre, que nous le ferons sortir et que nous recevrons à la place le sang de Jésus-Christ qui nous guérit de nos misères. Bossuet a défini la confession, « l'action d'un malheureux dont le cœur cherche un autre cœur pour y verser un pénible secret. » Vous avez commis une faute, un crime peut-être. Le remords vous poursuit. Vous entendez une voix qui vous dit : « Tu ne dormiras pas ! » Voici que vous pouvez retrouver la paix ; le bonheur, puisque, au saint tribunal, vous trouvez un cœur capable de recevoir votre fatal secret. C'est quelquefois une nécessité que cet aveu. On a vu de grands scélérats, après leurs crimes, aller trouver des juges et tâcher de retrouver, par un aveu, quelque rafraîchissement pour leur âme qui succombait sous le poids du remords. Ah ! comme Jésus-Christ a bien connu le cœur de l'homme !...

II^e PARTIE

Que penseriez-vous d'une nation qui établirait, au sein de son gouvernement, des jurys de clé-

mence, des tribunaux de miséricorde au pied desquels les plus grands scélérats seraient certains d'être acquittés, à la condition de l'aveu sincère de leurs crimes ?

Vous diriez que cette nation établit une institution impraticable, et qu'elle méconnaît le premier principe du gouvernement des hommes, qui est la nécessité de protéger la société par la crainte salutaire des châtimens.

Au point de vue humain, vous auriez pleinement raison.

Eh bien ! cette institution, qu'aucun législateur humain n'a jamais pu établir, Jésus Christ l'a fondée au sein de la société catholique. Il a établi un jury de miséricorde au centre de son Église, il a institué une amnistie permanente pour toutes les âmes coupables, à la seule condition d'un aveu sincère et repentant fait à ceux qu'il a placés à la tête de ce jury de miséricorde, c'est-à-dire aux évêques, aux prêtres de la loi nouvelle.

Il n'y a pas de fautes, si graves, si anciennes, si nombreuses qu'elles soient, qui, lorsqu'elles sont sincèrement avouées au tribunal de la miséricorde, ne soient certaines de trouver grâce et d'être pardonnées, C'est ce que Jésus-Christ lui-même nous apprend dans l'Évangile, lorsque l'apôtre Pierre vient le trouver et lui demande : « Seigneur, faudra-t-il pardonner jusqu'à sept fois ? » Jésus-Christ répond : « Non pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois », c'est-à-dire toujours. Toutes les fois qu'un pécheur

viendra. repentant, humilié, couvre-le de mon sang, enveloppe-le de ma grâce, dit le Dieu de miséricorde.

M. F., vous n'avez peut-être jamais réfléchi, vous n'avez jamais pénétré jusqu'au fond du dogme de la Confession. Vous n'avez jamais analysé cette puissance infinie du dogme de la Confession catholique, comme élément régénérateur de l'homme, de la famille et de la société. Soyez attentifs, je vous en prie, c'est ici le remède de toutes nos plaies, de toutes les maladies de notre âme, sans en excepter aucune.

I. — Je dis qu'une confession bien faite et fréquemment répétée rend à l'homme la lumière qu'il avait perdue.

Quels sont les deux ennemis de la lumière divine qui est en nous, que nous avons reçue de Jésus-Christ par son Église ? C'est l'orgueil, c'est la volupté. Toutes les erreurs, je l'ai déjà fait remarquer, toutes les hérésies, tous les systèmes d'erreur, sont inventés par l'orgueil et par le sensualisme. Or, Jésus-Christ tue d'un seul coup l'orgueil et le sensualisme, par la Confession.

1^o Il force, par la confession, l'homme à descendre des hauteurs ténébreuses de son orgueil et à tomber aux pieds d'un prêtre en qui il reconnaît un caractère sacré. Il le force à venir lui dire : Je suis un monstre, un misérable, voilà toute ma vie !... Y a-t-il place ici pour un sentiment d'orgueil ? Voilà un homme violateur de toutes les lois divines. Depuis vingt et trente ans, il a mé-

connu toutes leurs prescriptions, il a roulé jusqu'au plus profond des abîmes du vice. Et cet homme vient lui-même, au tribunal de la pénitence, découvrir sa conscience au prêtre ; l'aveu le plus pénible ne lui coûte rien. Et, à l'instant même, il est récompensé. La lumière divine l'éclaire soudain et en fait la conquête, et maintenant il ne vient plus à sa pensée de chercher des sophismes contre la vérité. Oh ! que j'en ai vu, depuis trente ans, de ces hommes qui avaient perdu le goût et l'intelligence des vérités divines, dans le cœur de qui la foi catholique s'était éteinte, et qui, après leur confession, venaient me dire :

— Mon père, avant de m'être confessé, je n'y voyais rien, je doutais de tout, je me suis jeté machinalement à vos pieds, je ne savais presque ce que je faisais, et maintenant je ne doute plus. C'était l'orgueil qui m'aveuglait. Mes vices obscurcissaient ma vue, mes péchés m'aveuglaient ; mais maintenant je vois, je crois, la vérité a pénétré jusqu'au fond de mon cœur, la vie catholique a passé dans mes entrailles...

« N'est pas incrédule qui veut », disait Napoléon. En effet, chez presque tous les hommes, même les plus endurcis, l'incrédulité n'est autre chose que le fruit de l'orgueil qui cherche des prétextes pour ne pas croire, qui excite en eux une mauvaise honte pour les empêcher de revenir au bien, qui enfin leur crée mille objections, insurmontables en apparence, mais qu'une seule confession dissipe aussitôt comme le soleil dissipe le brouillard.

Première conquête de la confession, la vérité.

2^o Elle restaure aussi, elle soutient, elle ranime la puissance de notre libre-arbitre.

En traitant du sensualisme, je vous ai montré qu'il avait pour effet principal d'affaiblir le libre arbitre, d'enlever à l'homme, esclave de ses passions, sa liberté intérieure. Eh bien ! cet homme, ce blasphémateur, cet homme sensuel, cet impie, cet incrédule, cet homme chargé d'un demi-siècle de forfaits et d'abominations, de crimes qui s'étaient naturalisés en lui, touché par la grâce de Jésus-Christ, roule cette montagne d'iniquités aux pieds d'un prêtre, et voyez ce qui arrive, l'aveu de ses fautes lui a rendu sa liberté. Il reprend possession de sa puissance morale, et, quelquefois, huit jours après sa confession, il ne se reconnaît plus. J'en ai vu, qui, venant, une seconde fois, pacifier leur cœur au sacré tribunal, me disaient :

— Je ne reconnais plus mon cœur, les pensées infâmes ont fui comme la lave du volcan, je ne suis plus inquiet, je veille sur toutes mes pensées, sur tous les mouvements de mon être.

Où prenaient-ils cette force, cette puissance sur-humaine ? Dans l'aveu, dans l'humilité de l'aveu, car, c'est le second fruit de la confession de faire retrouver la puissance sur soi-même, la liberté, la volonté.

Les mêmes germes du mal existent dans le cœur de tous les hommes, tous sont exposés aux mêmes tentations. Et cependant, il est des hommes religieux qui passent des années sans offenser Dieu

mortellement. Combien de femmes angéliques, de vierges fidèles, passent leur vie entière sans commettre même une faute vénielle délibérée, et cela au milieu du monde et de ses passions les plus terribles ! C'est le fruit de la confession fréquemment répétée. Allez seulement vous confesser trois ou quatre fois l'an, vous serez étonnés de la force surnaturelle que vous acquerrez, de la liberté qui allégera votre conscience.

3° Troisième conquête de la confession. Retrouver avec l'estime de soi, sa dignité personnelle.

Quand un homme a été vaincu par la matière, quand il s'est jeté dans les bras du crime, quand il a honte de lui-même, il ne sait que devenir, il voudrait se cacher à lui-même, chercher un abri contre la puissance du remords. Ah ! c'est qu'il n'y a rien d'humiliant comme le péché ! Il y a un moyen pour ce coupable d'échapper à ces tourments, c'est de s'en confesser à un prêtre. Grand Dieu ! quelle admirable chose ! Un homme qui se grandit et qui s'honore en venant faire l'aveu de ses fautes, de ses misères, de ses hontes ! ... Jamais l'homme n'est si grand que dans cet aveu. Aristote, avec sa puissante raison, était parvenu à entendre cette vérité. « Celui, dit-il, qui, ayant commis un crime, a le courage d'en faire l'aveu, est plus grand à mes yeux que celui qui en est innocent. » Pour moi, M. F., jamais je n'admire davantage la puissance de Dieu, qu'en entendant un homme faire l'aveu de vingt, de quarante années d'abomination, et, loin d'éprouver un sentiment de surprise, je suis

prêt à tomber à genoux devant cet homme, tant il y a, dans cet acte, une grandeur d'âme qui, à elle seule, me prouve la divinité de Jésus-Christ et la divinité de la Confession.

Vous connaissez les deux portraits que Jésus-Christ nous a présentés dans l'Évangile, celui du Publicain et celui du Pharisien. Le Pharisien s'avance presque jusqu'à l'autel, il se tient debout, la tête haute. Au lieu de faire une humble confession, il va faire son apologie :

— Seigneur, dit-il, je vous rends grâce de ce que je ne suis pas comme les autres hommes. Je ne suis point voleur, je ne suis point injuste, je ne suis point adultère, ni même comme ce Publicain. Je jeûne deux fois par semaine, je fais l'aumône.....

Pendant que ce superbe parlait, le pauvre Publicain, à la porte du temple, s'avavançait, courbé jusqu'à terre, n'osant lever les yeux au ciel et frappant sa poitrine, priant ainsi :

— Seigneur, ayez pitié de moi, car j'ai beaucoup péché.....

Que dit Notre-Seigneur Jésus-Christ de ces deux attitudes ?

— Le Publicain, dit-il, s'en ira justifié, tandis que l'autre emportera son orgueil avec lui ; car, ajoute-t-il, celui qui s'élève sera abaissé et celui qui s'abaisse sera élevé. *Quia omnis qui se exaltat humiliabitur et qui se humiliat exaltabitur.*

C'est exactement ce qui se passe dans la Confession. Rien ne grandit l'homme comme l'aveu.

Après avoir confessé son péché, il retrouve sa dignité, avec l'estime de soi-même.

— Il est vrai, dit-il, que j'ai péché, que j'ai été un misérable; il y a des circonstances ténébreuses dans ma vie, je rougirai toujours de mes crimes. Mais, je me suis confessé, j'ai tout dit, non seulement à Dieu, mais à un prêtre. Il y a un homme sur la terre à qui j'ai tout dit :

— Cela suffit, mon frère, vous avez retrouvé votre estime devant Dieu, devant le prêtre, devant l'Église, devant les Anges.

Voilà les biens réparateurs de la confession envisagée dans son action sur l'individu : il n'y a pas de maladie morale qui résiste à la confession fréquemment répétée. Un homme qui se confesserait deux, trois, quatre fois par an, aux grandes solennités, pourrait passer quarante ans, sans commettre un péché mortel. Quelle force ! Quelle puissance ! Quelle vertu ! Ah ! Si nous y pensions !... Donnez à un blasphémateur, à un impie, toutes les limites connues de la perversité humaine ; qu'il se confesse bien, il sera guéri, il deviendra un ange... Je le vois tous les jours.

4°. La confession est encore l'auxiliaire peut-être le plus puissant de la médecine corporelle. J'ai interrogé les médecins les plus éminents de France. Ils en sont convenus avec moi : Comme il y a des relations intimes entre le physique et le moral, il n'y a peut-être pas une maladie corporelle qui n'ait sa source dans un péché, dans quelque désordre moral, dans quelque passion de l'âme :

la colère, l'amour désordonné des biens de la terre, l'avarice, la jalousie, la tristesse... La médecine seule n'y peut rien, la pharmacopée demeure impuissante. Les maladies de l'âme se guérissent avec les remèdes de Dieu. L'aveu fait au ministre de Jésus-Christ, l'aveu sincère des fautes commises, guérit aussitôt l'âme malade et prépare la guérison du corps.

La folie, cette épouvantable maladie, n'a jamais fait de plus grands ravages qu'au sein des nations protestantes et des nations incrédules. Les peuples qui ne se confessent plus sont ceux où la folie se rencontrent le plus fréquemment, c'est un fait de statistique. L'inquiétude enfante des millions de fous, l'hérésie a peuplé les maisons d'aliénés. Pourquoi ? Ah ! c'est que l'homme qui se confesse ne se désespère jamais. Le fardeau de la vie n'est jamais écrasant pour lui. Quand le fardeau pèse trop, il vient trouver un prêtre et lui dit : Prenez mon fardeau, aidez-moi à le porter. L'autre, l'homme qui désespère, prend un pistolet et se fait sauter la cervelle, ou on le met aux petites maisons. Le suicide n'existerait pas, si la confession était universellement pratiquée.

II. — J'ai ajouté que la confession était l'élément le plus puissant, le plus régénérateur de la famille.

Les lois qui nous régissent n'ont guère d'action sur la famille, sur la société domestique. Il y a tout un monde qui leur échappe. Qu'est-ce que la famille de nos jours ? Quel spectacle présentent de

nos jours ces petits États composés du père, de la mère, des enfants, des domestiques, ces petites sociétés image des grandes sociétés ? Que s'y passe-t-il, quand Dieu n'y est plus ? quand l'élément de la prière, l'élément de la confession, l'élément sacré de la communion n'y entrent plus, quand il n'y a plus trace de la religion chrétienne ? Il y a ici, dans cette grande ville, des milliers et des milliers de familles, pour qui la religion n'est rien, pas même un mot. De la prière, il n'y a plus trace. On ne sait plus ce que c'est que la confession. La communion y a fait place au blasphème. Qu'est-ce que ces familles ? C'est la région des tempêtes ! Dans ces cavernes sociales où Dieu n'est plus, où la grâce n'existe plus, il n'y a plus que tyrannie, oppression, calculs ténébreux et infâmes, outrages à la Providence, infidélités, adultères. On n'y voit plus que des jalousies, des souhaits de mort, des désirs farouches... c'est l'enfer, l'enfer anticipé!...

Voulez-vous, au contraire, une image du ciel. Ecoutez-moi, j'en appelle au témoignage de vos consciences. Transportez-vous au sein d'une famille parfaitement chrétienne. Il y en a à Paris. Le père, la mère, les enfants, les domestiques, tous connaissent le dogme sacré de la prière et la pratiquent ; tous vont faire fréquemment l'aveu de leurs misères spirituelles au prêtre ; tous se nourrissent du pain de la divine Eucharistie, du pain des anges ; tous sont soumis à l'autorité de la parole de Jésus-Christ. Ces petits États sont l'image

du ciel. Là, point de tyrannie, point d'orages. Les cœurs même sont ouverts, les âmes sont transparentes ; je ne connais rien de plus beau sur la terre que cette famille chrétienne. Voyez ces deux époux, c'est une jeunesse continuelle, comme leurs âmes sont transparentes ! Ils n'ont rien à se cacher. Le mari peut dire à sa femme : Tiens, aide-moi à faire mon examen de conscience... Elle voit tout ce qui se passe dans le cœur de l'époux, et réciproquement. C'est comme avant le péché. Adam et Ève étaient transparents l'un pour l'autre. C'est le péché qui a mis un voile sur les âmes. Mais, l'homme, qui n'a ni jalousie, ni infidélité à se reprocher, l'homme qui, après Dieu, n'a d'autre objet de ses complaisances, de ses affections, que l'époux que Dieu lui a donné, n'a rien à lui cacher, absolument rien.

Les rides de la vieillesse peuvent arriver, l'âme conserve toute sa jeunesse, se pénètre toujours de la charité qui les unit. Je connais de ces familles vraiment chrétiennes, où le bonheur du ciel, le bonheur des anges, semble s'être implanté pour jamais. C'est le fruit de la confession. Voilà l'élément réparateur de la famille, cherchez-en un autre, vous n'en trouverez pas.

III. — Il en est de même pour les États. L'élément civilisateur du monde, c'est la confession.

Depuis longtemps, en Europe, nous voyons des nations qui ont rejeté le christianisme. Depuis, elles cherchent encore la pierre philosophale des constitutions.

En France, il y a soixante ans, on a renversé une monarchie de quatorze siècles. Depuis, elle cherche, à travers l'anarchie et le sang, cette pierre philosophale de la société. Nous avons eu trente ou quarante constitutions, qui devaient être éternelles du jour où on les fabriquait, qu'en est-il advenu ? Où en sommes-nous ? Que deviendrons-nous ? Personne n'en sait rien.

Et moi, M. F., je vous dis que tout gouvernement est impossible sans Jésus-Christ ; moi, je vous dis que quand on a chassé l'Église, que quand on a chassé Jésus-Christ, la confession, la prière, les saints sacrements, et qu'on a déchiré les constitutions divines de l'Église, on a perdu la société, il n'y a plus moyen de gouverner le monde. En vain vous essaieriez de la démocratie, des gouvernements constitutionnels, des monarchies absolues... Vous passerez par l'anarchie, par la servitude.... Je vous le dis, on ne gouverne pas les hommes sans Dieu. Vous gouverneriez plutôt les tempêtes, vous enchaîneriez plutôt les fureurs de l'Océan que vous ne gouverneriez les trois millions de conspirateurs que vous voyez dans les entrailles de la société ! Je vous le déclare du haut de la chaire de vérité : si la France ne revient pas à Jésus-Christ, elle est perdue !... Et le moyen de revenir à Dieu, c'est de revenir à la confession, à la prière, c'est de reprendre le chemin de la divine Eucharistie, de l'Église...

Voilà les moyens du Seigneur Jésus, votre Sauveur. Le Fils de Dieu est descendu du ciel. pour

nous apporter le secret de régénérer l'homme, la famille, la société, et il se serait trompé!... Et trois ou quatre cervelles viendraient nous dire qu'ils ont en poche une constitution qui doit faire le bonheur du genre humain, déclarer que le Fils de Dieu s'est trompé ! cela fait pitié !...

Si j'avais Paris tout entier sous ma main, je la lui dirais, je lui dirais la vérité. La vérité, je ne l'ai jamais cachée. Je l'ai dite aux rois, je l'ai dite aux peuples, j'ai souffert pour elle, j'ai eu l'honneur d'être emprisonné pour elle... Je la dis sur ma chaire de vérité; je la dirais sur l'échafaud !...

O France, ô ma patrie, je tiens à toi par le fond de mes entrailles, et je t'aime de toutes les puissances de mon cœur. Au prix de tous les sacrifices, je voudrais ton bonheur. Mais, je dois le dire, parce que j'en ai la conviction profonde, jamais tu ne trouveras le repos hors de Jésus-Christ, et, si tu ne veux pas qu'il règne sur toi, tu tomberas dans la barbarie ou sous le sabre du plus cruel despotisme !...

M. F., faisons donc serment d'obéissance à Jésus-Christ — c'est lui que nous avons pour roi — Jésus-Christ, avec sa grâce, avec sa justice, avec toutes ses miséricordes.

M. F., vous avez recueilli avec avidité la Parole de Dieu, elle a dû germer dans vos âmes, il est temps qu'elle porte ses fruits. Jamais, je n'ai vu un nombre d'hommes aussi considérable se presser autour de la chaire de vérité. Jamais, depuis vingt-cinq ans que je prêche la Parole divine, je

n'ai assisté à un spectacle aussi consolant. Venez donc, quoique je sois écrasé par mon ministère, je ne refuse personne, les hommes surtout... Une confession de trente, quarante, soixante ans de désordre, c'est une affaire d'un quart d'heure. Ouvrir son cœur, épancher sa pauvre âme, raconter ses misères avec la naïveté d'un enfant, et recevoir son pardon sur la poitrine de Jésus-Christ, c'est l'affaire d'un quart d'heure. Oh ! que vous serez heureux !... Ensemble, nous mangerons le pain des anges, nous nous nourrirons de Jésus-Christ, nous laisserons passer les orages et les tempêtes, et nous serons en marche pour aller à Dieu. Amen.

L'EUCCHARISTIE

Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se.

Le Dieu de la bonté et de miséricorde a fait un mémorial de ses merveilles : il a nourri ceux qui le craignent.

(PSAUME CX, V. 4.)

Quel est donc le spectacle qui inspirait au royal berger ces paroles brûlantes de foi et d'amour ? Quel est donc le chef-d'œuvre divin qui résume seul, comme un mémorial complet, tous les autres bienfaits de la divine miséricorde ? *Memoriam fecit mirabilium suorum...* C'est la divine Eucharistie. En reposant prophétiquement l'œil de sa foi sur les augustes réalités de nos autels, et en apercevant dans le lointain le Tabernacle, David sent son âme s'épanouir et il s'écrie encore : « Dieu des vertus, oh ! que vos tabernacles sont aimables ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !* Mon âme soupire et se meurt de langueur. *Concupiscit et deficit anima mea.* Elle a soif de vous, de vos délectables joies, de vos chastes délices. *Sitivit in te anima mea.* Mon cœur et ma chair ont tressailli au contact du Dieu vivant. *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum.* Le cerf

peut courir de toute sa vitesse ; son ardeur pour les eaux jaillissantes n'a rien de comparable à la soif que j'ai de vous, ô source éternelle de pure volupté : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat ad te Deus anima mea.* C'est encore ce mystère de nos tabernacles qui lui arrachait ces autres paroles non moins ardentes de tendre confiance : « Le passereau trouve un abri, la tourterelle trouve un nid pour déposer ses petits. Pour moi, Seigneur, vos autels sont ma demeure et mon refuge. *Passer invenit sibi domum et turtur nidum sibi ubi ponat pullos suos. Altaria tua, Domine!... »*

Et pourtant, David ne devait jamais goûter aux réalités du grand mystère de l'amour, jamais s'asseoir au banquet des anges, ni s'énivrer de la coupe eucharistique. Nouveau Moïse, il saluait de loin une terre promise aux Hébreux du désert. Il voyait couler la source, mais sans pouvoir s'y désaltérer. Quelle que fut l'ardeur de ses désirs, il ne devait pas y goûter.

Ce bonheur nous était réservé et la terre en jouit depuis dix-huit siècles. Le prodige salué de loin et célébré avec tant d'ardeur par le royal prophète s'est accompli, et le ciel et la terre passeront avant que cette parole de la Sagesse se soit trouvée vaine : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi.* »

Or, M. F., comparez l'ardeur de David, ses trans-

ports si vifs, avec l'indifférence des cœurs admis à s'abreuver à cette source sainte qui s'échappe du Cœur même de Jésus-Christ. Devant le mystère qui épuise l'amour du Sauveur pour nos âmes, nous sommes froids, glacés comme un marbre tumulaire.

Lorsque saint Paul vint pour la première fois à Athènes pour y prêcher l'évangile, il aperçut parmi les temples nombreux, dédiés par les habitants à toutes les idoles de la superstition païenne, un temple sur le fronton duquel il lut cette inscription : *Ignoto Deo ! Au Dieu inconnu !... Aussitôt, raconte l'historien sacré, il fut transporté hors de lui-même, parce qu'il voyait une telle ville plongée dans une si hideuse superstition. Incitabatur spritus ejus in ipso videns idololatriæ deditam civitatem. N'étant plus maître du sentiment qui l'opprime, il pénètre dans l'Aréopage, au milieu des Sages d'Athènes et de tous les pays qui s'y trouvaient réunis, s'amusant à disputer sur le Genre et l'Espèce... Debout, le grand Paul les interpelle : « Athéniens, s'écrie-t-il, vous êtes les plus vains et les plus surperstitieux des peuples. En portant mes regards sur les monuments de cette ville, j'ai lu ces mots sur un autel à demi brisé : *Ignoto Deo.* « Or, ce Dieu que vous adorez sans le connaître, je viens vous l'annoncer !... »*

Et à vous aussi, M. F., nous venons vous annoncer le Dieu inconnu !

Hélas ! que d'ignorants dans cette ville, combien qui n'y connaissent pas Jésus-Christ !... Nous aussi,

en parcourant la cité, nous avons vu les débris de la foi de vos pères, des temples ruinés et convertis en écuries, la profanation régnant là où s'offrit jadis le divin sacrifice. Nous aussi, nous avons trouvé un autel dédié au Dieu inconnu, *ignoto Deo*. C'est, à côté des temples somptueux, élevés, les uns à la fortune ou à la gloire, les autres aux sciences, aux arts, à l'industrie, celui-là même qu'habite Jésus-Christ.

Or, je voudrais réveiller votre foi, secouer cette apathie dans laquelle je vous vois endormis, vous ramener à l'Eucharistie en vous la faisant aimer.

Pour en venir à bout, pour rendre à votre cœur des ailes de flamme, je vais essayer, en commentant les seules paroles de mon texte, de vous montrer que toutes les merveilles de Jésus-Christ sont renfermées dans le Sacrement de son amour.

I^{re} PARTIE

Quel a été le but de l'Incarnation du Fils de Dieu ? Pourquoi le Verbe Eternel s'est-il revêtu de notre humanité ? Pourquoi Dieu s'est-il fait homme ?

Écoutons la réponse de saint Augustin : « Dieu, dit ce Docteur, s'est fait homme, afin que l'homme fut fait Dieu. » Voilà le but providentiel, final de l'Incarnation, l'apothéose de l'humanité en Jésus-Christ.

C'est aussi la pensée de saint Paul. « Dieu, dit-il, nous a envoyé son Fils, né de la femme, afin

que nous devenions par adoption les enfants de Dieu ».

Et saint Basile : « Dieu est descendu dans la chair, afin que la chair fut élevée jusqu'à lui ».

Le rétablissement des harmonies primitives, notre apothéose, notre divinisation, voilà le but final de l'Incarnation. Elle n'en a pas d'autre.

Aussi, quand les divins oracles se furent accomplis, quand Jésus-Christ parut sur la terre conversant avec les hommes, quel ne dut pas être le bonheur, l'inimaginable consolation de voir, de contempler la personne adorable du Verbe, de le toucher, d'entendre, de recueillir ses paroles ! Qui de nous, en méditant la vie du Messie attendu, n'a souvent envié à ses disciples le bonheur de le voir, de l'entendre, de converser avec lui ? Qui n'a formé ce vœu : Ah ! que n'ai-je vécu en Judée au temps d'Auguste et de Tibère !

Au douzième siècle, une voix s'élève qui jette une parole dévorante sur l'Europe. L'Europe y répond et enfante des armées dont les capitaines sont des rois. L'Europe se croise, impatiente de contempler le sol que foulèrent des pieds saints. Heureux pèlerins, quand ils aperçurent dans le lointain les âmes du Carmel ! Heureux, quand ils arrivèrent, quand ils collèrent leurs lèvres sur les traces du Sauveur, les arrosant de leurs larmes !... Quelle ne dut pas être aussi la joie des femmes, des enfants, des vieillards, quand ils voyaient revenir à eux un de ces pèlerins, échappés à la mort qui si souvent les menaçait en Palestine, et quand, assis au milieu

d'une famille attendait, ils disaient : « J'ai parcouru cette terre foulée par les pas d'un Dieu. J'ai vu Bethléem, Nazareth, Jérusalem, Gethsémani, le Cédron, le Calvaire, le Sépulcre. Il a passé là ! Il a été là !... » Ah ! je comprends que, dans notre siècle, des écrivains illustres soient allés demander à cette terre de Judée les inspirations de leur génie. C'est parce que, en ces lieux saints, la splendeur de Dieu s'est revêtue de notre mortalité, et que les montagnes, les plaines de ce pays ont vu le Fils de Dieu.

M. F., il n'est pas nécessaire de traverser les mers, de visiter la Terre Sainte, — sans doute, c'est une sainte et salutaire pensée que d'y suivre tant d'illustres pèlerins et de grands chrétiens — mais, à tous, je vous dirai : Arrêtons-nous au pied du tabernacle de nos autels, Bethléem, Nazareth, le Thabor, le Calvaire sont au milieu de nous ! Si la foi nous éclaire et nous guide, nous allons y trouver la mémoire et l'image de toutes les merveilles de la vie de Jésus-Christ. *Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus.*

Quand le fils de Blanche de Castille fut descendu dans la tombe ; quand le tonnerre de Clairvaux cessa de gronder à travers les peuples palpitants d'admiration et frémissants de respect, saint Thomas reçut mission de remuer la terre à son tour. Il composa le *Pange lingua*, hymne de flamme, chantée, répétée partout où il y a un autel catholique. C'est la grande Croisade de l'Occident. Vien

elle à retentir sous les sombres profondeurs de nos basiliques, tout un peuple d'adorateurs tombe à genoux comme un seul homme. Sous le charme de cette ravissante harmonie, on se retrouve aux lieux où vécut, enseigna, souffrit et mourut le Sauveur.

Il n'a pas voulu que les hommes des générations futures eussent à envier aux hommes des générations passées le bonheur de l'avoir vu dans sa chair. Il a trouvé dans son amour le moyen de se rendre visible aux hommes de tous les âges. Tous les mystères de sa carrière terrestre depuis son entrée dans ce monde sont résumés dans l'Eucharistie.

Memoriam fecit mirabilium suorum.

1° Oui, l'Eucharistie résume tout, et d'abord l'Incarnation.

Si nous pouvions nous transporter à Nazareth et nous y retrouver au moment où s'accomplit l'Incarnation de Notre-Seigneur dans le sein de cette Vierge que Dieu choisit pour être sa mère, quel ne serait pas notre anéantissement ! Eh bien ! Voici Nazareth. Voyez, regardez le prêtre, à l'instant où il prononce les paroles sacrées, le Verbe s'incarne de nouveau dans sa main. *Et Verbum caro factum est.* Non, je n'ai pas besoin d'aller à Nazareth, dans la maison de la Vierge, pour connaître le mystère de l'Incarnation du Verbe. Le prêtre a parlé, le roi du ciel est descendu à sa voix, il prend entre les mains du consécrateur une nouvelle vie, et ce pauvre prêtre peut lui dire alors, comme Marie à Nazareth : « Vous êtes mon fils, aujourd'hui

je vous ai engendré. *Filius meus es tu, ego ho die genui te.*

2° Nazareth est donc là, Bethléem aussi.

Je suppose qu'un jour de Noël, vous vous trouviez transportés à Bethléem, dans cette église, tant de fois abattue, et tant de fois rebâtie pour abriter l'étable où fut la crèche. Votre foi reconstituerait la scène. Vous reverriez les gardeurs de troupeaux, quand, vers le milieu de la nuit, ils entendirent un cantique de joie dans les airs, quand ils aperçurent le désiré des collines éternelles qu'avaient salué Abraham, Jacob, les patriarches et les prophètes. Oui, ces bergers, appelés les premiers autour du berceau de Jésus-Christ, les aînés de la grande famille chrétienne, crurent sur la foi d'un ange que l'enfant qu'ils voyaient était le Messie. Ils se disaient entre eux : Passons à Bethléem ! Et nous aussi, n'avons-nous pas entendu la voix de l'Église, nous enseignant que Jésus-Christ est là présent, sur nos autels, enveloppé des langes eucharistiques, comme il était à Bethléem enveloppé des langes visibles dont sa divine mère avait revêtu ses membres ! Bethléem était la maison du pain, et Jésus-Christ a dit : « Je suis le pain vivant descendu du ciel. » Venez donc au pied de nos autels vous y serez témoin de la naissance eucharistique.

3° Huit jours s'écoulèrent et l'Enfant-Dieu fut circoncis.

La Circoncision était chez les Juifs le signe réparateur de la chute de l'homme. C'était le sacrement qui effaçait le péché originel. Fils de l'homme,

Jésus veut en porter le stigmate dans sa chair comme les autres enfants d'Adam. Il s'est mis au rang des esclaves. Voilà pourquoi il se soumet à une flétrissure qui ne lui incombait point, puisqu'il n'avait point hérité du péché d'origine, dont il n'a pas craint de prendre la marque.

Voyez donc ce que fait le prêtre à l'autel. Armé du glaive eucharistique, il dépouille Jésus-Christ de tous ses attributs divins, de sa gloire, de sa force invincible, de son humaine. L'œil du chrétien n'aperçoit plus que quelques fragiles symboles. Que devient ici la raison humaine ? Elle disparaît anéantie. Saint Thomas d'Aquin l'a chanté : « La vue, le tact, l'ouïe, sont trompés et rendus inutiles. La foi seule peut saisir le mystère. »

4° Mais, voici qu'une étoile d'un éclat inconnu s'est levé sur le monde. C'est l'appel des rois à la crèche.

Jésus-Christ est le roi de l'humanité entière. Il appelle donc à lui non seulement les petits, les pauvres, les paysans que nous avons vus tout à l'heure, les aînés de ses enfants, ceux dont il s'entoure d'abord, mais aussi les rois et les chefs des nations. Il n'est pas venu pour détruire les distinctions sociales, les hiérarchies, qui doivent se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles. Quand il a appelé les bergers autour de lui, il ne leur a pas dit de quitter leur état pour devenir rois à leur tour. Il leur a dit, au contraire, de garder leur état, il l'a relevé à leurs propres yeux, il a couvert leur pauvreté de la grandeur et de la gloire de la sienne.

De même, lorsque les rois viennent à Jésus-Christ, il ne leur dit pas d'abandonner leur sceptre et leur couronne, il veut au contraire qu'ils les conservent pour s'en servir selon les desseins de sa Providence. Il veut que pauvres et riches, petits et grands, peuples et rois, s'appuient les uns sur les autres et se maintiennent chacun dans le rang qui lui a été assigné. C'est ainsi que la société nouvelle a été fondée par Jésus-Christ sur une base inébranlable, et quiconque voudrait changer cet ordre mettrait le feu aux quatre coins du monde.

Jésus-Christ verse donc sur tous, sur les riches comme sur les pauvres, les richesses de sa pauvreté divine. Chaque génération qui passe, tombe à genoux sur les marches de l'autel eucharistique. Voyez cette immense procession d'adorateurs, elle s'étend du couchant à l'aurore, du nord au midi.

Voyez. Elle commença à la dernière Cène, elle traversa la durée en chantant des refrains séraphiques, et, quand le jour suprême aura lui sur la création, elle s'élèvera triomphante vers les hauteurs éternelles. Les mages offrent de l'or, et les peuples offrent des cathédrales, ces magnifiques cathédrales, admirables monuments de la foi de nos pères, qui n'ont d'autre raison d'être que la glorification du mystère eucharistique.

Nos processions de la Fête-Dieu, qui réunissent autour du corps sacré de Jésus-Christ les chefs de la cité, les magistrats, et, à côté d'eux, les plus humbles et les derniers de ses habitants, est une

image fidèle, un mémorial de l'adoration des Mages et des Bergers.

C'est à Rome que cette procession de la Fête-Dieu se déploie dans sa magnificence. Jamais, je n'oublierai l'admirable spectacle dont j'y fus témoin il y a quelques années, auprès de votre vénérable évêque (1). Grégoire XVI régnait alors. Je le vois encore, lorsque, revêtu de la pourpre pontificale, il vint, sous le dôme de saint Pierre, prendre solennellement la tiare étincelante dont il ceignait sa tête aux jours de grandes solennités. Il paraissait de loin, environné de toute sa cour, des cardinaux, des évêques des prélats, des chefs d'ordre, suivi ou précédé des bannières des 300 paroisses de Rome, et, lorsque la longue procession vint à se dérouler sur la place de Saint-Pierre, au bruit des cloches des 400 églises de Rome, au bruit du canon du Château Saint-Ange, suivie par 40,000 fidèles de tous les âges et de toutes les conditions, je me suis senti enivré de tant de splendeurs. Au milieu de cette foule agenouillée sur les dalles de la place, incliné sous la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, mes yeux pouvaient distinguer des rois et des reines (2) confondus avec les habitants les plus pauvres et les plus humbles des campagnes ro-

(1) L'abbé Combalot disait cela en 1851, à Amiens, sous l'épiscopat de Mgr de Salinis.

(2) La famille royale de Naples, qui avait pris la pieuse habitude de venir, chaque année, passer la semaine-sainte à Rome.

maines. C'était la reproduction de la scène de l'adoration des Mages et de l'adoration des Bergers.

5°. Quarante jours se sont écoulés, et l'Enfant Jésus va être présenté au Temple.

Les juifs, de retour aux rives du Jourdain, après une captivité aussi longue que douloureuse, ne retrouvèrent que des ruines, et une muette solitude là où s'élevaient de superbes parvis, là où retentissaient jadis les cantiques de Sion. En vain, Zorobabel reconstruit le temple. Ses formes incomplètes, ses dimensions exigües arrachent des larmes à tous les yeux. « Le Fils de Dieu le relèvera », s'écrie alors un prophète. Oui ! le Fils de Dieu relèvera ce temple. Le moment est venu. La céleste Vierge se présente pour accomplir le rit mosaïque. Au même instant, un vieux prêtre, le vieillard Siméon, accourt. Son regard étincelle, ses os tressaillent de ravissement. D'où lui vient cette ardeur si inattendue ? Ah ! c'est qu'il a aperçu le « salut de Dieu », la gloire d'Israël. Il reçoit le divin Enfant, le presse sur son cœur, le noue des bras de sa tendresse, sa paupière blanchie par les ans devient humide, et on l'entend qui s'écrie, entraîné par l'enthousiasme brûlant qui le dévore : « Vous pouvez maintenant rappeler votre serviteur à vous, ô mon Dieu, parce que mes yeux ont vu le Sauveur du Monde !... »

M. F., ce même bonheur, qui inondait le cœur du vieillard Siméon, les 2,500 pieuses femmes qui, ces jours derniers, ont reçu leur Dieu dans cette cathédrale, en ont joui à leur tour, comme j'en

jouis tous les matins à l'autel, comme en jouiront, jusqu'à la fin des âges tous ceux qui s'assoieront au divin banquet, et elles ont ressenti ce bonheur plus complètement encore, car, si le vieillard a pu presser dans ses bras l'Enfant divin, il leur a été donné, à elles comme à nous, de jouir d'un privilège mille fois plus grand. Elles ont pu dire qu'elles étaient devenues les tabernacles vivants et les ciboires de Jésus-Christ.

C'est ainsi, M. F., que, dans la personne de vos mères, de vos femmes, de vos sœurs et de vos filles, s'est accomplie encore une fois la frappante reproduction de la parole du Psalmiste : « Le Dieu de bonté et de miséricorde a fait un mémorial de toutes ses merveilles : il a nourri ceux qui le craignent. »

6° La naissance de l'Enfant Jésus, l'adoration des Bergers et des Mages, la Présentation au Temple, le Cantique d'enthousiasme et d'amour par lequel le saint vieillard le salue, la prédication d'Anne la prophétesse qui parcourt toute la Judée en publiant l'heureuse naissance du Messie, tout ce concert de bénédictions et d'actions de grâces est venu jusqu'aux oreilles d'Hérode. Le roi de la Judée se décide alors à exterminer tous les jeunes enfants, afin d'atteindre, dans ce massacre général, le divin Enfant dont la naissance l'épouvante et qu'il ne peut parvenir à connaître. La sainte Vierge et Joseph virent alors apparaître un Ange qui leur ordonna de fuir, en Égypte, en emportant avec eux l'Enfant Jésus.

Avez-vous quelquefois médité sur l'exil du Fils de Marie? Jérusalem, l'ingrate Jérusalem l'a méconnu. Des rois étrangers se hâtent, ils arrivent empressés, et les enfants d'Israël, sur le lieu même du prodige, ne s'enquièreient de rien. Grand Dieu! Quelle indifférence!...

Il y a plus que de l'indifférence. Hérode, le despote ombrageux et cruel, a commandé sa mort, et des cris déchirants s'élèvent de Rome. Ce sont les jeunes et innocentes victimes qui sont, par milliers, enveloppées dans une même hécatombe. Mais, celle que cherche le féroce tyran est partie, elle est partie pour jeter les fondements d'un vaste empire. Marie et Joseph passent en Égypte avec Jésus, En ce pays idolâtre, seul, il est Dieu, et personne ne le sait.

Cet exil, nous le retrouvons dans l'Eucharistie. Aujourd'hui encore Jésus-Christ habite le sol des Pharaons. Il y habite au milieu de monstrueuses apothéoses. Je l'ai dit ailleurs qu'ici, je le répète ici, la grande plaie de notre siècle, c'est l'idolâtrie de l'or, l'idolâtrie de la volupté, l'idolâtrie de la matière, Voyez Paris sur le point de s'abîmer dans les égouts comme Venise dans les lagunes, Paris, le séjour de toutes les erreurs, de toutes les illusions, de tous les crimes. Qui pense à Jésus-Christ dans cette immense cité, toujours palpitante d'émotions, toujours ivre des plaisirs de la veille?... Il est encore ignoré dans cette nouvelle Égypte et nous ne savons plus ce que nous possédons.

Il est à croire que la divine Vierge révéla à quelques païennes le secret de la fuite en Egypte et qu'elles venaient consoler Jésus dans l'exil et lui offrir leurs hommages. Tout comme aujourd'hui, il n'y a plus que quelques personnes pieuses qui le connaissent, quelques âmes éclairées qui le visitent et s'entretiennent avec lui.

Jésus-Christ est donc encore en exil et l'Eucharistie reproduit ce mystère de sa vie cachée.

7° — Le dernier mystère de cette vie cachée s'y trouve aussi reproduit.

Un seul mot de l'Évangile nous peint ce mystère, « Jésus, dit-il, descendit à Nazareth. Il y était soumis à Marie et à Joseph. *Et erat subditus illis.* » Jésus habita de longues années à Nazareth, et on l'y appelait le fils du charpentier.

Les âmes mystiques, les âmes qui voient des yeux de la foi, savent le travail de sa pensée en ce chétif et obscur séjour. Il y préparait le majestueux édifice de l'Église, l'immortel vaisseau qui devait porter le genre humain jusqu'à la consommation des siècles, braver les tempêtes des révolutions et rester à jamais immobile malgré les colères de l'Océan.

Caché aussi dans la solitude du tabernacle eucharistique, soumis à la volonté de ses prêtres et de quelques âmes qui viennent l'y visiter ou le prendre, Jésus, par sa présence réelle au milieu de nous, demeure la pierre angulaire du Christianisme et du Sacerdoce. Otez le sacrement de l'amour, toutes les harmonies se brisent. Plus de

sacrifices, plus de hiérarchie, plus de dogmes, plus de morale, rien que la poussière, le néant. Oh ! c'est là l'arche vivante, autour de laquelle sont rangées les tribus d'Israël ;

Plaignons nos frères égarés d'avoir banni le saint mystère de leurs temples. Vraiment, ils font pitié !... Que voyez-vous chez eux, là où ils se réunissent pour prier ? Quatre murs découverts, nus, monotones, que frappent de temps en temps les sons d'une voix stérile !... Non, quatre murs ne sont pas un Temple. Non, quatre pierres superposées ne sont pas un autel ! Non, un ministre protestant n'est pas un prêtre !... Excluez le divin ciboire, tout se meurt, tout est mort :

II^e PARTIE

Nous sommes environnés des rayonnements du divin amour, et nous semblons ne pas les voir. Nous semblons ne pas entendre l'harmonie céleste de cette grande lyre eucharistique qui n'a cessé de vibrer depuis le paradis jusqu'à la messe qui s'est encore célébrée le matin du jour où je vous parle.

Adam avait dans le jardin de l'Eden une image frappante de ce mystère. C'était l'arbre de vie dont les fruits communiquaient à celui qui les mangeait une perpétuelle jeunesse et un bonheur inaltérable. Le jardin de l'Église, c'est l'Eucharistie. L'arbre de vie, c'est Jésus-Christ, et les fruits de cet arbre, c'est son corps lui-même. Si

vous le mangez avec foi, vous ne mourrez jamais de la mort du péché, vous jouirez d'un bonheur inaltérable et éternel comme Dieu lui-même.

Jésus dans l'Eucharistie, c'est l'Isaac de la loi nouvelle, dont le fils d'Abraham n'était que la figure. C'est Melchisédech offrant le vrai pain et le vrai vin. C'est l'agneau sans tache immolé par les Juifs. C'est la manne dont les hébreux se nourrissent pendant quarante années dans le désert. C'est la réalisation de toutes les grandes figures bibliques, comme le Mémorial de toutes les merveilles de la vie du Sauveur.

Nous avons vu comment elle réalise celles de la vie cachée, voyons comment elle réalise la science, les vertus et les prodiges qui éclatent dans la vie publique. Je ne m'arrêterai qu'aux points principaux.

1° Et d'abord, les miracles de l'Homme-Dieu. L'Eucharistie en est le renouvellement quotidien. Tous les jours, elle opère des prodiges étonnants sur les âmes, suffisants à eux seuls pour établir invinciblement la réalité du mystère.

Voici l'homme le plus corrompu, coupable de tous les crimes, qui a parcouru toute la carrière du mal. Il s'est purifié par la confession et uni à Jésus-Christ par la communion. Le mal cesse pour lui, il est maître de ses passions, et ce cœur, si longtemps battu par les orages et les tempêtes, devient le siège d'une paix profonde. Sans doute, les passions peuvent se précipiter encore comme les flots du Jourdain, mais, comme eux, elles s'arrê-

tent devant l'Arche. N'y a-t-il pas là un miracle de l'Eucharistie ? Il opère d'autres prodiges.

Vous vous étonnez quelquefois, M. F., de voir des âmes justes mener une vie angélique dans un corps mortel. Dans les couvents de cette ville, y a des âmes pures, des vierges consacrées au Seigneur, qui font l'édification des fidèles, et qui, depuis 40 ans, 50 ans, n'ont peut-être pas commis un seul péché volontaire. Elles ne sont arrivées à ce degré de sainteté, de pureté, qu'en se nourrissant chaque jour des fruits de l'arbre de vie. C'est lui qui leur rend légers tous les sacrifices, toutes les peines de l'existence ; c'est lui qui les rend invincibles.

Si vous voyez une jeune personne quitter sa famille pour aller se cacher dans un hôpital, vous demeurez surpris. Savez-vous ce qui la soutient dans le combat ? L'Eucharistie, la communion quasi quotidienne. Quand on songe que Dieu s'est fait homme et esclave pour sauver le genre humain, les sacrifices ne coûtent plus tant, on aime parce qu'on se sent aimé, et on prouve son amour par des signes. Voilà qui explique les sacrifices de cette humble vierge.

Ce sont des merveilles sans doute, mais elles ne prouvent que plus intimement la présence réelle. Oui, ce sont des preuves, celles-là, et je n'en veux pas d'autres.

Un simple artisan, que j'ai beaucoup connu, me le disait un jour :

— Monsieur, je ne suis pas savant, je ne pour-

rais pas prouver à un impie la présence réelle ; mais, je sens bien que ce n'est pas du pain, cela me brûle la poitrine !

M. F., n'avez-vous pas senti vous-mêmes quelquefois ce feu divin, n'avez-vous pas senti cet esprit d'amour et de dévouement, qui fait qu'on voudrait souffrir et mourir pour Jésus, après l'avoir reçu à la table sainte ? On voudrait alors établir Jésus-Christ sur l'anéantissement de soi-même, lui rendre vie pour vie.

Ah ! c'est qu'il est là, dans ce sanctuaire ; comme il était au milieu de ses disciples, nous instruisant comme il les instruisait. Il est là, comme sur la montagne des bénédictions, laissant tomber de ses lèvres des paroles de vérité, de bonheur et de paix. Venez donc au Tabernacle, cette montagne sainte, il vous y parlera. Ne vous a-t-il jamais dit, du haut de cette montagne : « Venez à moi, vous qui souffrez et qui travaillez !... Bienheureux ceux qui souffrent !... Bienheureux ceux qui ont faim !... » Je vous le demande, y êtes-vous jamais venus, sans que votre cœur ait été soulagé ? L'avez-vous jamais quitté, sans vous promettre d'y revenir encore ?

2° L'Eucharistie !... mais, c'est le Thabor !

Raphaël a représenté les merveilles de cette scène. Il y a montré au vif l'enivrement des Apôtres. Et combien en effet ne dut-il pas y être grand ? Quelle émotion ineffable de bonheur et de joie ne durent-ils pas éprouver, en entendant la voix de Dieu même proclamer leur divin maître son Fils bien-aimé. *Hic est Filius meus dilectus, in quo*

mihi bene complacui! On comprend cette parole de saint Pierre, s'oubliant dans l'ivresse de sa joie et ne pensant plus qu'à Jésus. *Bonum nos est hic esse!* Il voulait dès lors goûter le bonheur du ciel. Il voulait faire sa demeure dans les joies célestes, oubliant qu'il faut d'abord passer par les épreuves du temps.

Ames pures, qui avez besoin de consolations, venez donc sur le Thabor! Jésus-Christ vous y révélera sa gloire. Il vous inondera de douces jouissances, et peut-être alors vous arrivera-t-il de vous écrier : « Il fait bon d'être ici, j'y bâtirai ma tente. *Bonum est hic esse!* »

3^o L'Eucharistie, mais c'est aussi le Cénacle!

Quelquefois, vous vous y êtes transportés par la pensée, vous avez envié le bonheur des Apôtres, le sommeil de saint Jean, ce sommeil enivrant où lui furent sans doute révélés les secrets du ciel et les mystères qu'il nous a transmis dans son Evangile. Mais, pourquoi envier? Jésus-Christ n'est-il pas là, qui vous offre le même bonheur? N'est-ce pas le même Dieu qui se donne à nous et ne pouvons-nous pas, comme saint Jean, nous reposer en lui? Dites-nous, vous qui avez communié, si le Tabernacle, ne vaut pas la Cène? M. F., si vous ne ressentez pas toutes les joies du Tabernacle, c'est que vous n'aimez pas, c'est que vous ne savez pas aimer! Vous êtes pleins des bagatelles du monde, de ces passions qui souillent le cœur et troublent l'âme.

On dit qu'il existe une montagne si élevée que

jamais les orages ne l'atteignent, aucun souffle des vents ne s'y fait sentir, et, si l'on y trace des caractères sur le sable, on les y retrouve encore longtemps après. Cette montagne, c'est Jésus-Christ, c'est la divine Eucharistie. Pour jouir du bonheur, il faut monter sur cette montagne sans orages, c'est là qu'il se trouve.

7° L'Eucharistie, c'est aussi le Calvaire.

Jésus-Christ y est immolé par une foule de mauvais chrétiens. Il y est vendu au démon de la volupté. Les profanations et les sacrilèges s'y multiplient. On se présente à l'Eucharistie, le poignard à la main. L'orgueil, le respect humain, la débauche, voilà avec quelles armes on donne la mort à Jésus-Christ.

8° L'Eucharistie enfin, c'est le tombeau.

Comme au sépulcre, Jésus y est en état de mort, comme enveloppé du suaire dans les voiles eucharistiques. On le prend et il le souffre : il se laisse transporter, toucher, manier sans résistance. Il n'a plus de volonté propre.

Avais-je donc pas raison de vous dire que l'Eucharistie est le résumé des merveilles de la vie cachée et de la vie publique de Jésus-Christ ? *Memoriam fecit mirabilium suorum.*

Voilà, M. F., ce que j'avais à vous dire sur l'Eucharistie (1).

(1) L'abbé Combalot a prêché un nombre infini de fois ce sermon sur l'Eucharistie. Selon les auditoires, il insistait plus ou moins sur tel point de son discours. C'est ainsi que,

Et maintenant, quelle conclusion allons-nous en tirer?

Cette conclusion, la voici : il faut communier.

Mais, pour communier, il faut se préparer par la confession, faire trêve avec les passions, rompre les liens qui vous attachent au monde et au péché.

Vous, hommes de cette ville, qui vous tenez éloignés de cette source vive, je suis venu pour vous presser. Or, je vous sollicite de toute l'énergie de mon zèle, et, jusqu'ici, hélas ! c'est en vain. Serez-vous donc toujours sourds à l'amour de Jésus-Christ qui vous parle par ma bouche ? Dans trois jours, mon ministère sera terminé parmi vous, et il me faudra comme l'apôtre, secouer la poussière de mes pieds contre cette ville indifférente. Et, je n'aurai rien fait pour Jésus-Christ, je n'aurai pas détruit cet esprit voltairien qui vous tue, je n'aurai pas vaincu dans vos cœurs les passions : l'égoïsme, l'indifférence... Vous êtes altérés, et vous courez à des citernes houeuses. L'amour ici n'est plus connu. Les cœurs sont, ou morts, ou

là où se trouvaient des protestants, il développait surtout les preuves de la présence réelle tirées de la Tradition, et devant des auditoires plus sceptiques les arguments philosophiques qui démontrent cette vérité fondamentale du catholicisme. Nous avons retenu, dans le texte qu'on vient de lire, la suite des analogies entre l'Eucharistie et la vie du Sauveur. Dans les *Plans développés*, on trouvera les autres points de vue que nous avons dû négliger ici, pour ne pas nuire à l'unité du sujet. Ceci explique les dimensions relativement restreintes du discours.

obsédés par la haine. Je ne sais quel cercle de feu les tient enchaînés dans le mal. O Jésus, ils ne comprennent plus le mystère de votre amour!... Écoutez la prière de votre pauvre prêtre, touchez ces cœurs ingrats, rendez-les sensibles à vos bontés, tournez-les vers vous!...

J'espère, M. F., que ces paroles ne seront pas perdues pour vous, j'espère qu'elles vous inspireront quelques regrets. Ranimez votre foi, car un peu de foi suffit pour ramener à Jésus. Que si vous ne reveniez pas à de meilleurs sentiments, ma parole tomberait comme un poids sur vos cœurs et les écraserait. Cherchez plutôt un abri dans le cœur de Jésus, dans son amour. Venez vivre de sa vie, cette vie que vous avez si peu connue et dont je viens de vous dévoiler les merveilles. Amen.

LE SENSUALISME

Corrupti sunt et abominabiles facti sunt : non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.

Ils se sont corrompus, ils sont devenus détestables : il n'en est plus qui fassent le bien, il n'en est plus un seul.

(PSAUME III, v. 2.)

Quel est donc le spectacle qui venait de s'offrir aux regards du Roi Prophète, quand il prononçait ces paroles, qui nous révèlent une dépravation telle que la langue humaine semble ne pouvoir lui offrir d'expressions assez énergiques pour en présenter le sombre et lugubre tableau. Était-ce le vieux paganisme, avec ses honteuses orgies et le scandale de ses déportements ? Était-ce la vue des dépravations de son peuple ? Veut-il pleurer les crimes de son temps ? Ou bien, perçant les voiles de l'avenir et descendant le cours du temps, se serait-il arrêté sur le dix-huitième et le dix-neuvième siècle ? N'a-t-il pas voulu désigner, par ces paroles inspirées, le siècle du scandale et de la matière, le siècle où nous vivons ?

Oh ! M. F., c'est bien le tableau de notre société, telle que la licence et les passions l'ont faite, que nous présentent ces énergiques paroles : *corrupti*

sunt..... Voyez donc la société telle que l'ont faite les doctrines du néant. Pareille à un malade usé de vices, voyez-le s'agiter douloureusement dans les trances d'une douloureuse agonie. Le corps social tout entier est rongé d'une plaie immense. L'impiété a infecté tous les cœurs, le poison de la volupté a pénétré toutes les moelles. Il n'y a plus rien de sain en elle, cette société est couverte d'une plaie si vaste et si profonde qu'elle désespère le zèle le plus ardent. Depuis les pieds jusqu'à la tête, selon la parole d'Isaïe, *a plantâ pedis usque ad verticem non est in eo sanitas*, et cette plaie est tellement enflée qu'elle ne souffre plus de ligatures, *vulnus et livor et plaga tumens*, plaie saignante, plaie livide, elle ne supporte plus même un bandage, *non est circumligata*, elle est devenue presque inguérissable, *nec curata medicamine*.

Contemplez en effet l'état des mœurs privées et publiques.

Il n'y a plus d'enfance aujourd'hui. Dès le berceau, l'enfant est initié à de honteux mystères. Par les images, par les paroles obscènes, par les chansons licencieuses, l'horrible science du mal s'infiltré dans son âme et la corrompt dans son germe.

La jeunesse de ce temps est déjà usée de passions, vieillie de vices, avant que ses forces physiques aient pu lui permettre de réduire en pratique ces honteuses leçons du mal, Vermoulue de licence, elle arrive à la caducité avant d'avoir atteint la moitié de sa carrière.

Le sanctuaire de la famille lui-même est ravagé par d'épouvantables désordres, qui eussent fait horreur au paganisme le plus éhonté.

Allez plus loin encore, fouillez sous ces cheveux blancs, vous y trouverez un feu secret, un foyer honteux d'ardeurs corrosives. Ces vieillards sont semblables à ces montagnes couvertes de neige, à ces monts stériles, dont les entrailles recèlent des volcans bouillonnants.

Je ne parle pas de ces vieillards précoces, de ces jeunes vieillards de vingt ans, qui promènent dans les cités les derniers restes d'une vie flétrie avant l'âge. Leurs yeux humides et mourants, semblables à des cratères éteints, ne reflètent plus ni le bonheur ni la paix, on n'y voit plus s'y peindre qu'une âme languissante et déjà morte !...

Ainsi, tous sont tombés dans l'abominable corruption. *Omnes abominabiles facti sunt*. Jamais il ne s'était rien vu de pareil. Ah ! qui donnera à mes yeux assez de larmes et à ma voix assez de cris pour pleurer un désordre tel que peut-être il n'y en eut jamais de semblable au monde.

Quelle est donc la cause de ce désordre, quel est le principe de cette plaie si profonde et si universelle ? C'est le Sensualisme, c'est-à-dire le triomphe des sens sur l'intelligence.

Il y a deux vies dans l'homme : la vie intellectuelle et la vie matérielle. Par l'une, il s'élève jusqu'à Dieu, et par l'autre il s'abaisse jusqu'au niveau de la brute. Eh bien ! c'est justement de cette vie animale que vivent les hommes de no-

tre siècle, ils n'ont plus d'instincts que ceux de la brute, *comparatus est jumentis insipientibus*.

Je voudrais aujourd'hui, M. C. F., vous pénétrer d'une juste horreur pour cette vie grossière des sens, vous arracher à son empire, vous rappeler à votre destinée première, en vous faisant toucher du doigt l'effrayante dégradation que subissent l'homme et la société sous l'empire fatal des passions de la chair.

Le sensualisme et les ravages qu'il opère dans le monde, voilà quel sera le sujet de cette conférence, que je partagerai en deux réflexions.

1^o Les ravages du Sensualisme dans la société tout entière.

2^o Les ravages du Sensualisme dans l'individu.

Vierge sainte, soutenez-moi, aidez-moi à flétrir le plus honteux des vices. Surtout, ne permettez pas que ma langue, teinte encore en ce moment du sang de Jésus-Christ, profère aucune parole qui puisse alarmer l'innocence la plus délicate. Du haut de votre trône virginal, placez des paroles de feu, des paroles chastes, sur mes lèvres qui purifient mon sujet, et soient assez puissantes pour arracher mes auditeurs aux cruelles influences du Sensualisme.

I^{re} PARTIE.

Je l'ai dit déjà. Il y a deux vies indissolublement liées dans l'être humain : la vie de l'intelli-

gence et la vie des organes, la vie matérielle et la vie de l'esprit. Elles se nouent pour ainsi dire dans l'organisation humaine. Lorsque la vie de la grâce, le vie de Dieu vient s'y joindre, elle féconde, elle illumine les deux autres, et elle fait de l'âme de l'homme comme un ciel anticipé. La vie intellectuelle, en s'engrenant dans les rouages de la vie de la grâce, élève peu à peu cette âme jusqu'à Dieu; et lui fait contempler ses splendeurs; elle la rapproche de Dieu à tel point qu'elle la fait participer au bonheur et à la gloire même de Dieu.

Dans les jours sitôt écoulés de l'innocence primitive, ces deux vies s'harmonisaient. Le corps, dans un état de glorification commencée, obéissait aux lois de l'intelligence. Mais, ô malheur! la faute originelle survient, et une incroyable révolution s'accomplit. Le plan admirable du Créateur est détruit par le péché d'Adam. L'ordre est renversé. L'essence même de ce péché a été le triomphe de la matière sur la vie intellectuelle, sur la vie de Dieu. Et aussitôt ce triomphe sur l'élément divin ouvre une ère de désolation.

Suivez avec moi les progrès de cette lave brûlante à travers les siècles. Suivons le Sensualisme à travers le monde, dans ce qu'il va causer à l'humanité de déchirements et de catastrophes!

Quelques siècles s'étaient à peine écoulés, que l'arbre mortel du mal, planté dans la boue sanglante du péché originel, avait déjà porté ses fruits. Vers la fin de la dixième génération depuis Adam, Dieu abaisse son regard sur la demeure de l'homme

déchu. Elle est inondée de crimes. « Oh ! s'écrie-t-il alors, je détruirai cet univers que j'ai créé ! » Il dit, et son bras frappe un coup retentissant. La foudre gronde pour la première fois sous la voûte du ciel ébranlée. Les cataractes célestes s'ouvrent, les fontaines des grands abîmes sont rompues, il en jaillit des océans de flots. Ils mugissent et s'élèvent bouillonnants. Les flancs, puis les cîmes des plus hautes montagnes disparaissent. Entendez ces effroyables craquements de la charpente terrestre ; ces bruits sourds qui se prolongent au loin parmi les vagues amoncelées. Voyez les débris de la race humaine, tantôt au fond de l'abîme, tantôt disséminés çà et là sur l'immense surface de l'immense abîme sur lequel flotte le cadavre de l'univers. Écoutez ces flots qui, en se choquant les uns contre les autres, semblent prolonger les échos de la colère céleste qui a frappé le monde. !

Ah ! sans doute, si le monde doit être repeuplé, la grande voix de ce cataclysme s'en ira retentir d'âge en âge avec son indélébile bruit de ruines, et à coup sûr il n'y aura plus de prévarications sur la terre. Le déluge apparaîtra désormais comme un phare d'épouvante posé à la porte des siècles pour jeter l'effroi jusqu'au plus profond des entrailles des générations nouvelles qui seraient tentées de se rendre coupables des mêmes crimes.

Erreur. La volupté s'est cachée dans l'arche comme un dangereux reptile. Elle n'en sortira que pour provoquer de nouveaux désastres. Malgré le

phare terrifiant du déluge, Sodome et Gomorrhe se laissent prendre dans ses nœuds perfides. Le Sensualisme a repris son empire. Le cri des iniquités de la terre monte de nouveau jusqu'au ciel. L'odeur infecte des abominations des villes coupables soulève encore la colère de Dieu. Il faut un nouveau châtiment. Cette fois, ce ne sera plus l'Océan qui sera le ministre des vengeances célestes, ce ne sera plus un déluge universel, c'est le tour d'un déluge d'un autre genre et partiel. Des torrents de flammes, des trombes dévorantes, le feu et le soufre, deviennent les instruments de la justice de Dieu, pour détruire ces cités infâmes de la Pentapole. Représentez-vous ces générations corrompues, fuyant effrayées devant les flammes, intelligentes de la mission qu'elles accomplissent, et auxquels les coupables essaient vainement d'échapper. En un clin d'œil, tout est détruit. Rien ne reste de ces cités populeuses. Les lieux où elles furent, des mers de bitume les couvrent et les couvriront comme pour les purifier éternellement. Un seul rayon de soleil ne doit plus tomber sur le théâtre de pareils excès. Depuis le grondement de la colère de Dieu, le désert qui l'entourne est muet de terreur. Chaque pierre, chaque grain de sable, a gardé l'empreinte de la malédiction et aujourd'hui encore, après quarante siècles, le voyageur, saisi de je ne sais quelle épouvante, reconnaît, sur ces infâmes rivages, les traces du feu céleste, tant la colère de Dieu marque profondément tout ce qu'elle atteint.

Étrange aveuglement ! Plus le bras vengeur s'allonge, plus aussi le mal se multiplie. A cette époque, le Sensualisme était déjà universel. Qu'est-ce, en effet, que le paganisme ? La personnification des appétits charnels, l'apothéose de la volupté, la religion de la débauche et de la matière, le Sensualisme réduit en système. Le vice alors semble descendre de l'Olympe et souder le ciel à la terre par une chaîne de corruption.

Sous la main dissolvante de la volupté déifiée par le paganisme, l'histoire, pendant vingt siècles, continue d'être un lamentable récit, un drame sanglant, lugubre, et la terre un vaste champ couvert de ruines. Voici les ruines de Troie, de Corinthe, d'Athènes ; voici les restes de Tyr, de Sidon, de Memphis. Elles portent toutes l'épithète écrite par leur auteur, toujours le même.

Comment ont disparu de la scène du monde toutes les grandes monarchies de l'antiquité ? Déroulons les annales des siècles. Nous les verrons qui s'écroulent toutes par la débauche et leurs bases minées par la luxure. C'est le Sensualisme qui les a lentement dissoutes, et c'est la volupté qui a creusé leur tombeau.

Elle s'est renouvelée bien des fois dans l'histoire antique, la catastrophe biblique de la tribu de Benjamin. La femme d'un lévite avait été outragée par un habitant de Gabaa, la cité sensuelle, un châtiment affreux fond sur la ville, et la tribu de Benjamin, pour avoir embrassé la cause des Gabaonites, périt presque tout entière, à l'exception de

quelques hommes qui échappent pour l'accomplissement des promesses.

Voyez Babylone sous le petit-fils de Nabuchodonosor, qui lui avait laissé tant de puissance. L'empire des Assyriens va finir dans un orage. La mollesse était montée sur le trône avec Balthazar, pour l'en précipiter. Ce roi, efféminé comme Sardanapale, veut ajouter à la débauche l'impiété. Après s'être souillé de luxure, il fait apporter les vases sacrés ravis au temple de Jérusalem, les coupes saintes de Jéhovah sont flétries par des lèvres prostituées. Soudain apparaît la main mystérieuse, qui trace l'arrêt fatal sur le mur :

— Pars, dit le Dieu des armées à Cyrus, pars! Marche avec tes Perses et tes Mèdes nourris dans la tempérance. Je briserai devant toi les portes d'airain.

Cyrus est parti, et voici que l'empire de Babylone tombe cette nuit-là même.

La justice, la sagesse, la tempérance, fondent et affermissent les nations, la luxure les renverse. C'est le résumé de l'histoire de l'empire des Perses. Sous le sceptre sans vigueur de Darius Codaman, toute l'Asie s'est endormie dans les étreintes d'un sommeil voluptueux :

— Pars, dit encore l'arbitre des nations, pars, fils de Philippe, la terre se taira en ta présence. *Siluit terra in conspectu ejus.* Et Alexandre est parti. Voyez, il s'élève de l'Occident comme par bonds, ses pieds ne touchent pas le sol; il arrive impétueux comme l'aigle. *Et efferatus est in*

eum. Il frappe deux grands coups à Issus et à Arbèles, et, devant les phalanges macédoniennes balayant comme de la poussière les innombrables soldats de Darius, l'empire des Perses s'évanouit.

Héros macédonien, pousse jusqu'à l'Indus avec ton invincible phalange ; va attaquer le Scythe nomade dans ses déserts, que pas un peuple, pas une tribu sauvage n'échappe à ta domination. Toi, aussi, tu seras vaincu, non par la force des armes, mais par le Sensualisme.

En effet, de retour dans la métropole de la volupté, trois jours vont suffire pour arracher au vainqueur d'Arbèles, qui oublie les mœurs sévères auxquelles il a dû ses triomphes, le plus grand des empires qu'aucun mortel puisse jamais posséder.

Ton tour ne viendra-t-il donc pas, superbe Babylone, repaire de toutes les infamies, de toutes les impudicités, écueil de toutes les gloires, de toutes les majestés !... Orgueilleuse reine des cités, toi aussi, tu seras détruite, et là où s'élève ton enceinte, l'arabe ne dressera point sa tente, le pasteur n'aura garde de faire reposer ses troupeaux. Babylone est tombée, le prophète l'a vu, et il chante sa ruine avec une sainte fierté. « Comment est-elle tombée, la grande prostituée, la cité superbe ? Elle avait corrompu les nations. Voilà pourquoi ses palais habités par la luxure sont devenus la retraite des bêtes fauves, les serpents livides sifflent, les hiboux hurlent là où retentissaient les chants obscènes, le bouc impur danse sur ses murs. »

Nous avons vu s'élever, grandir, puis disparaître trois grands empires. Un quatrième s'élèvera maintenant, grandira outre mesure, au point d'atteindre de ses longs bras les extrémités de l'univers. La grandeur romaine commence avec la tempérance, avec les mœurs austères qui ont fait longtemps sa gloire et sa force. Les légions romaines ont achevé de vaincre le monde. Mais, finalement, après avoir attaché toutes les nations à son char de triomphe, le géant est tombé, tombé d'une immense chute. Les vices des nations vaincues l'ont dévoré, et la volupté venge l'univers de son humiliante défaite.

Il n'y eut jamais, dans l'histoire, de plus grands châtiments que celui que Dieu infligea à la nation romaine dégénérée. Elle est tombée, parce qu'elle a foulé le sol brûlant de l'Asie, où, sur son cadavre, viendront s'abattre les vautours du Caucase. Écoutez, oreille contre terre, entendez-vous comme un bruit de chariots? Voyez-vous des nuées de hordes barbares vomies par les Steppes du Nord? C'est Attila, c'est Genséric, accourus pour dépecer le cadavre!... Ils se précipitent, ils le démembrent, ils le déchirent!

Mais, ô ciel, quel spectacle s'offre à mes yeux? Quel est ce grand coupable, que j'aperçois, gravissant les pentes de la montagne des douleurs?... Écoutez.

Avant l'accomplissement de la vengeance céleste sur Rome dégénérée, un être divin était descendu du ciel, pour rétablir les harmonies primitives,

pour rendre le sceptre au monde intellectuel.

Tandis que Tibère épouvante Caprée de ses hideuses concupiscences, un homme de douleur s'avance sur le chemin de Sion. Sa voix mourante adjure les passants :

— O vous tous qui poursuivez votre course, voyez s'il est tourment semblable au tourment que j'endure !

Cet homme, vous l'avez déjà nommé, c'est le fils de Marie, le juste, le saint chargé d'expié la grande iniquité.

Volupté, c'est toi qui, au Jardin de Gethsémanie, le couvres de sueur, abreuves son âme d'une mer de tribulations!... Accourez, sensualistes ; le voilà moqué, souffleté, battu de verges, chargé d'un manteau de pourpre, d'une couronne d'épines!... Le voilà tel que vous l'avez fait, le voilà dans la détresse et l'abandonnement, dans l'opprobre et dans la dérision, dans la vanité de ses grandeurs, dans le néant de ses pompes, dans l'agonie de sa puissance !

Cet homme juste, ce saint, ce Dieu, Jésus-Christ est venu expier, par d'indicibles souffrances, l'immense orgie de la race humaine. Voilà la cause de ses souffrances. C'est la volupté barbare qui le traîne devant Pilate, qui enfonce dans sa tête sacrée les épines de cette couronne dérisoire ; c'est elle qui lance sur son visage sacré le crachat de ce bourreau, c'est elle enfin qui le cloue à la croix, et qui l'élève sur le gibet du Calvaire.

Venez donc, chrétiens dégénérés, vous qui avez

oublié les promesses sacrées de votre baptême, venez contempler ce spectacle ! Vous qui n'avez plus d'yeux, plus d'oreilles que pour le vice, voyez, écoutez Jésus-Christ succombant sous le poids de vos crimes qu'il expie, puis expirant sur la croix pour vous sauver de la colère de son père !

Le voilà en pleine possession de son héritage. Je me trompe, il lui reste un dernier legs à recueillir, et, quand il est crucifié, la nouvelle vie du Calvaire rayonne de toutes parts sur le monde.

Vous vous êtes étonnés des souffrances de l'Homme-Dieu, vous vous en êtes scandalisés. Cependant, il fallait tout cela pour réhabiliter l'esprit vaincu par la chair, il fallait tout ce torrent de sang divin pour laver les souillures d'un monde pourri dans la corruption. Et, de nos jours, siècle de boue, une secte qui n'a duré que vingt-quatre heures, chassée par les sifflets du mépris, a entrepris de réhabiliter la chair, en galvanisant la fibre la plus sensible de l'homme par la volupté, par la promiscuité même. Grand Dieu ! ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a réhabilité la chair. Elle gémissait depuis quarante siècles sous l'empire du Sensualisme. Jésus-Christ vient avec sa croix, arrête ses conquêtes, proclame le triomphe de l'esprit sur la matière, et la virginité devient populaire.

C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ a ramené dans le monde le triomphe de l'esprit sur la matière. C'est à ce prix que la nature humaine a retrouvé cette énergie divine qu'elle avait perdue depuis dix-huit siècles.

Les vierges, les martyrs, les anges du désert, les chérubins de la solitude se retrempe à ses flots divins, les propagent par l'immolation de la nature à la grâce. Voilà le christianisme. Mais, la chair se révolte. La chasteté produisait en tous lieux des fruits de vertu, lorsque, rencontrant l'hérésie, force lui fut de se prendre corps à corps avec elle. L'hérésie n'est autre chose que le triomphe momentané de la chair sur l'esprit. Tous les sectaires se sont révoltés contre le Catholicisme en faveur des passions.

Si la sainteté de notre tâche ne nous imposait de hautes réserves, nous peindrions les excès, les honteuses débauches des Valentiniens, des Carpocratiens, des Gnostiques, des Priscilliens et de tant d'autres sectes dont la longue chaîne commence aux temps mêmes de Jésus-Christ pour se continuer jusqu'à nos jours.

C'est en suivant le grand principe du libertinage, la glorification de la matière et la déification de l'humanité, que s'est établi le mahométisme, sabré à la main, car, qu'est-ce autre chose que le mahométisme, que le sabre, cette volupté de l'orgueil ? N'est-ce pas la boue de ce sérail avec ses infamies qui ont enflammé les soldats du faux prophète de l'Arabie ! Or, qu'est devenu l'islamisme, avec sa puissance colossale ? Regardez-le, ce n'est plus qu'un cadavre qui tombe pièces par pièces : la luxure l'a tuée.

Regardez maintenant les hérétiques des temps modernes, le Sensualisme est l'unique base de leur

morale, car, qu'est-ce encore que le protestantisme, sinon la polygamie introduite dans les mœurs des peuples chrétiens par le divorce ? Ses chefs, ses apôtres, ont déclamé contre la virginité, ils ont foulé aux pieds les vœux solennels du célibat. Calvin, avec son principe de l'inamissibilité de la justice, ouvre la porte à tous les désordres et met les passions au large en étouffant les remords. Les sectaires, casuistes corrompus, quand la volupté parle, permettent tous les crimes. C'est ce que fout les fondateurs de prétendues religions nouvelles, quand ils érigent en religion les appétits les plus honteux de l'homme dégénéré ! Le catholicisme, seul, ne fait pas de concessions. Sa morale, comme ses dogmes, ne souffre aucune altération. Jamais il ne mollit, jamais il n'adoucit ses lois sévères qui gênent la nature. Cependant, il est là, toujours debout, avec sa croix : elle est rude, il y a des clous, des épines, n'importe ! Les hommes de cœur, les âmes nobles et généreuses se soumettent à son empire.

Oh ! ne me parlez plus de vos rêves d'un jour. Il y a de la boue et du sang dans vos pensées. Ne dites plus que le catholicisme est étroit, affaibli, qu'il se meurt, car il est debout, tout droit, et il soulève encore les multitudes, tandis que la philosophie du XVIII^e siècle, fondée sur le Sensualisme, s'en va. Entendez donc les râlements de son agonie. Ah ! elle ne pouvait se promettre une plus longue durée. Ouvrez ses livres, ils ne donnent que des leçons de libertinage. Ses chefs, ses patriarches les

plus fameux furent les plus vils des hommes. Cette philosophie, non contente de chanter dans ses romans la licence et la volupté, a cherché à matérialiser la pensée même. Elle a voulu que la vision cette belle faculté de l'homme, ne fût que le résultat de l'organisation matérielle. Locke et Condillac n'ont pas reculé devant ce monstrueux système. Le Sensualisme de là s'est glissé jusque dans la littérature, la poésie est devenue sensuelle, et les arts n'ont plus travaillé que pour la volupté. Quels ravages encore récents ! C'est lui, c'est le Sensualisme, qui a amené les orgies de la Régence, les infamies de la Convention, les débauches du Directoire, le dernier souper des Girondins et les hécatombes de l'Empire.

Hélas ! notre siècle a hérité des haillons et des plaies du XVIII^e. La loi d'un abject égoïsme, la morale de l'intérêt, voilà aujourd'hui la reine du monde. Avec de l'or, on traite dans les gouvernements, on fait des révolutions. Pour de l'or, on vend la fortune publique, les destinées d'un peuple, parce que, avec de l'or, on achète la volupté. Le Sensualisme, il est partout, dans les institutions, dans l'enseignement, dans la politique, mais il domine surtout dans la littérature. Les écrivains modernes chantent l'amour des sens comme l'ont fait Anacréon, Lucrèce, Ovide et Catulle. Leurs muses, tombées des hauteurs resplendissantes de l'inspiration dans la fange des égouts, est marquée du caractère de la bête.

L'idolâtrie de l'or et de la chair, tel est donc le

dernier mot des sociétés modernes. Et vous ne voulez point voir à l'horizon ces noires vapeurs qui recèlent la tempête, et vous êtes sourds à ces sinistres craquements, qui mugissent sous les trônes ébranlés. Quand le sol tremble, c'est qu'il est en travail de quelque événement sinistre.

Mes Frères, je vous le dis avec une foi profonde, il faut que la terre soit encore une fois châtiée, il faut qu'elle soit purifiée par un nouveau déluge, ou que le Sensualisme recule, et que l'esprit reprenne son empire sur la matière.

II^e PARTIE

Vous avez vu les ravages du Sensualisme dans la société, voyons maintenant ses résultats sur l'individu.

De tous les désordres qui atteignent la double substance de l'homme, il n'en est pas qui le ravagent autant que le Sensualisme, ou la prédomination de la chair sur l'esprit: Quand je considère ses progrès, je crois voir l'accomplissement de cette vision du disciple bien-aimé : « Je vis sortir du puits de l'abîme un monstre, et tous ceux qui l'adoraient avaient le caractère de bête. *Habebant caracterem bestiarum.* » Oui, il a véritablement le caractère de la bête, le chrétien qui a perdu la grâce du baptême, et qui s'est replongé sous les lois de la matière qui le marque d'un cachet d'ignominie,

l'animalise et l'abrutit dans les deux substances qui le composent.

Lorsque le Sensualisme imprime sa flétrissante empreinte sur notre être, il a bientôt achevé l'œuvre de notre dégradation, et aucune de ces belles qualités spirituelles dont nous nous enorgueillissons n'y survit.

L'homme est une intelligence incarnée, une pensée de Dieu qui, sous une enveloppe mortelle, voyage dans le chemin du temps. Matière et esprit, ces deux substances, unies en lui, bien que distinctes, ne forment qu'un seul et même être. Le Sensualisme, lorsqu'il s'empare de l'homme, les détruit toutes deux.

I. — Contemplez d'abord avec moi les ravages du Sensualisme sur l'âme humaine. Voyez combien ils sont effrayants.

C'est particulièrement à la jeunesse que je m'adresse, à cette portion intéressante et chère de mon auditoire, sur qui repose l'avenir de ma patrie. Jeunes gens, venez voir la bête cruelle qui vous dévore.

Tous d'ailleurs, jeunes hommes, hommes mariés, hommes de toutes les conditions qui m'écoutez, vous voulez la vie heureuse, vous voulez jouir de la paix intérieure, du calme de l'âme, sentir toutes vos qualités agissantes et vivantes en vous-mêmes, eh bien ! je vous le dis sur ma foi, il n'y a pour cela qu'un moyen, un seul, vivre de la vie de Jésus-Christ, de la vie de la grâce.

Voyez, en effet, quel devient le sort de nos facul-

tés les plus brillantes, lorsqu'elle tombent en proie au Sensualisme.

1^o — Notre imagination, comme une fée céleste, donne un corps aux choses invisibles, embellit tout de ces teintes magiques ; le tabernacle des divines splendeurs est sa patrie ; aussi, elle y monte sur des ailes rapides, y contemple les chœurs angéliques, séraphins penchés sur leur harpe d'or dans un sommeil d'extase, y puise ces types de grâce, ces figures idéales, dont elle forme les tableaux les plus enchanteurs. Reprend-elle son vol vers la terre, c'est pour s'en aller rêveuse aux lieux si pleins de poésie que touchèrent les pieds du Christ, à Bethléem, à Nazareth, au Thabor, au Cénacle, sur le Calvaire. C'est par l'imagination que le prédicateur de vérité soulève les multitudes et les met en marche vers le ciel. C'est par elle que le disciple de Jésus-Christ se détache de la terre et vit déjà d'une vie toute céleste. Qui dira toute sa puissance !...

Mais, chez le voluptueux, cette faculté se dégrade, s'animalise. Dès qu'il cède à l'attrait du vice, il ne se représente plus que des tableaux lascifs, des fantômes impurs, des images obscènes, qui passent ou repassent sans cesse dans son imagination et lui jettent l'infamie. Dès lors, le caractère de la bête est empreint sur son front. Voyez donc ces malheureux jeunes gens que le vice a abrutis, qu'ont-ils fait de leur imagination ?... Ils lui ont donné une mission dégradante, celle de perpétuer dans leur esprit ces tristes voluptés dont

la pensée l'absorbe désormais exclusivement.

2° Et cette autre faculté de l'homme, qui est comme une ombre de Dieu, la mémoire, que devient ce don magnifique avec le Sensualisme ?

La mémoire est comme un recueil vivant de tous les faits accomplis, un miroir où se reflètent en entier le monde historique et le monde surnaturel, un foyer où revivent toutes les émotions vertueuses, tous les sentiments nobles et généreux. Réservoir admirable, l'âme chrétienne y trouve avec délices ce que Dieu a fait pour elle, ce qu'il fait chaque jour, ce qu'il fera dans la vie future. Dieu lui-même semble s'y réfléchir avec toutes ses perfections comme sur un lac qu'aucune brise n'agite.

L'homme sensuel, lui, n'a plus de mémoire. C'est un fait : il ne vit plus que dans le présent, il n'a plus de mémoire que pour les choses matérielles. Ses souvenirs dépravés ne lui rappellent plus que les lieux, les personnes, les temps, qui fournissent un aliment à sa brûlante passion. Est-il écrivain ? N'attendez pas de lui une œuvre grave et sérieuse ; il n'a plus d'attraits pour les hautes pensées ; il ne s'occupe que de positif ; il ne rêve que la matière, les chiffres, les calculs. Le lourd rouleau des appétits et des intérêts de la matière a tout effacé dans sa mémoire. Ils y ont tout envahi, la place et jusqu'au nom des choses spirituelles. C'est ainsi que, par un déplorable renversement d'idées, on a pu voir des hommes, préposés à l'éducation des générations, appeler

« hautes sciences » des sciences qui ne s'occuperaient que des intérêts matériels de l'homme. De là cette ardeur de notre siècle pour les sciences dites exactes, décorées du nom de « hautes sciences », comme si la poussière et la boue étaient aussi hautes que l'esprit. De là ce déluge de romans qui chantent la volupté, car, encore une fois, tous ces hommes que le Sensualisme dévore ne composent que des romans. Ils ne peuvent plus supporter les conceptions fortes et solides, leur mémoire est obscurcie d'un nuage, elle a reçu le caractère de la bête.

3° Et l'entendement humain, que devient-il avec le Sensualisme ?

Si nous sommes quelque chose, c'est par l'entendement. Celui du petit enfant qui vient de naître a déjà les bras plus longs que l'univers. L'infini, voilà ses bornes naturelles. C'est la faculté la plus divine dans l'homme, celle qui le rapproche le plus près de Dieu. L'entendement du dernier des hommes est plus haut que le ciel et plus profond que l'abîme, tant Dieu y a imprimé fortement son image.

Mais, quand la volupté règne, la vérité s'éclipse. Saint Paul l'a dit : *Tenebris obscuratum habentes intellectum*. Voyez, de noires fumées montent dans les hautes régions, il y a éclipse. Comme, lorsque la nuit matérielle tombe sur la terre, les bêtes fauves sortent de leurs repaires, les noires vapeurs s'exhalent au-dessus des marais fangeux et les reptiles qu'ils nourrissent sortent par les chemins. Ainsi quand la nuit spirituelle se fait dans notre

entendement, les passions, ces bêtes cruelles, ces reptiles sortis des marais du vice, s'abattent sur lui, le souillent et le dévorent. Les passions sont entrées tumultueuses dans la cité de l'esprit, la détruisent de fond en comble, si bien qu'on ne voit plus sur leur passage que désert, solitude, on n'entend plus que le silence monotone des tombeaux. *Et facta est nox, et bestiae transierunt per illum !...*

Jeunes gens qui m'écoutez, voyez donc comme l'activité de l'intelligence s'émousse au contact du Sensualisme. L'âme pure semble pénétrer dans les secrets de Dieu, le contemple déjà face à face. Jésus-Christ l'a dit : Bien heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. *Beati mundo corde, quoniam Deum videbunt !* L'homme chaste, celui dont l'œil de l'âme est pur, voit Dieu, il découvre les mystères les plus élevés, on dirait que la religion n'a plus de mystères pour lui. C'est ainsi que les saints docteurs nous ont révélé sur la Trinité des choses qui étonnent notre siècle. Saint Bernard, au pied des chênes de Clairvaux, s'élançait à une hauteur à laquelle le sublime Bossuet, avec tout son génie, n'a pas atteint. Le voluptueux, au contraire, devient myope : il n'a plus d'énergie intellectuelle, son intelligence est matérialisée. De là l'erreur, le doute, les sophismes qui le tyrannisent. Pourquoi cette éclipse morale ? C'est, répond saint Paul, parce que l'homme animal ne comprend pas les choses de Dieu, il ne conçoit plus même les premiers éléments des vérités di-

vines. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt Dei.* Parlez à un libertin des délices que goûtent les âmes pures, il ne vous entend pas, il sourit, vous lui faites pitié. Savez-vous pourquoi tant d'hommes aujourd'hui ne comprennent plus le catholicisme ? C'est qu'ils sont libertins, c'est que leur esprit rétréci par la volupté ne peut plus saisir les choses de Dieu. De là tous ces vieux systèmes que saint Paul a foudroyés avec indignation : *Videte ne quis vis decipiat per philosophiam et arrem fallaciam.*

Chez l'homme sensuel, le jugement lui-même se dégrade. Chez le chrétien, il s'élève, il se purifie. Les rapports du monde du temps avec le monde de l'éternité sont choses pour ainsi dire familières à la raison et au jugement du chrétien. Le monde des réalités matérielles est le seul que puissent comprendre la raison obscurcie, le jugement enténébré de l'homme sensuel.

Le génie lui-même n'échappera pas à ce cataclysme moral, dans lequel le Sensualisme plonge l'homme qui s'y laisse entraîner. Qu'est-ce que le génie ? C'est une étincelle divine tombée dans une âme divine. Quand il trouve cette âme préparée par la grâce de Jésus-Christ, il monte avec elle dans le ciel, il jette sur l'humanité tout entière une de ces vives lumières qui en un moment lui font accomplir l'heure à laquelle des siècles n'ont pu suffire, et le monde à sa suite marche dans les voies de sa perfection véritable. Certes, le génie ne manque pas à ce siècle, vous le savez, il semble

que Dieu en soit prodigue autour de vous, on dirait que la Providencé veut la semer, la répandre partout, l'étincelle sacrée du génie. Ah ! s'ils fussent restés fidèles à leur divine mission, quelles magnifiques destinées les hommes de génie de notre temps n'eussent point reçues en partage ! Quels progrès avec eux l'humanité n'eut-elle pas accomplis ! Mais le Sensualisme les a envahis, dominés, et aussitôt ils ont été arrêtés dans leur vol, paralysés, détruits.

Que d'étoiles en ce siècle n'avons-nous pas vu tomber du ciel de la poésie, de l'éloquence, de la littérature ! Que de poètes, jadis sublimes, devenus les chantres des sensations ! Les aigles ont été changés en chauves-souris, en taupes, ils sont tombés dans la matière, et ils s'y sont enfoncés de tout le poids de leur chûte. Ils avaient voulu la gloire, ils devaient la conquérir, et, dans cinquante ans, on ne lira plus leurs œuvres, on ne connaîtra même plus leur nom, ils n'iront pas à la postérité, météores funestes qui n'ont éclairé un moment que les abîmes qu'ils ont creusés !...

Le Sensualisme est le tombeau du génie. Voltaire, qui s'y connaissait, a prononcé, avec une vérité saisissante, sa condamnation :

Un esprit corrompu ne fut jamais sublime :

Le Sensualisme tue le génie, il lui met de la boue sur les ailes, il le souille, il l'entraîne au plus profond de la matière. Pour s'élever aux grandes beautés, pour les comprendre, il faut être chaste et pur.

4^o Serait-il au moins une faculté que le Sensualisme ne puisse atteindre ? La liberté de l'homme, cette faculté si grande et si belle, le plus glorieux privilège des êtres intelligents et qui distingue l'homme de toutes les autres créatures, la liberté, sera-t-elle au moins respectée par la volupté ? Non, la Liberté également succombera ; le Sensualisme devient aussi son tombeau.

Dieu a laissé l'homme dans la main de son conseil, et l'homme est grand, alors que le libre arbitre se dilate sous l'action de la grâce. Il y a là une force immense.

Voyez cette jeune vierge de quinze ans, qu'un féroce proconsul interroge. Elle reste libre au milieu des tortures. Contemplez-la, cette vierge candide et pure, au milieu du cirque de Rome. Ses faibles bras sont chargés de chaînes. Les rugissements des lions et des panthères, les clameurs ameutées d'une vile populace, d'une soldatesque ivre de sang, frappent en vain ses oreilles. Elle est plus forte que ses bourreaux, plus forte que la mort. Elle n'a pas peur, elle ne chancelle pas, elle est libre. Elle ne s'émeut qu'en pensant qu'au ciel, ouvert devant elle.

Voilà ce que peut le libre-arbitre des chrétiens. Ah ! M. F., la Liberté est à l'amphithéâtre et non point dans les jardins d'Epicure. C'est à l'abri de la croix, sous l'étendard de Jésus-Christ, que l'homme est libre.

Vous êtes libres, dites-vous, pauvres voluptueux ! Quoi ! vivre sous la loi des appétits, sous l'enclume

d'un fatalisme organique, cela s'appelle être libre !.. Ah ! vraiment, vous êtes libres; oui, comme on l'est au bague, avec cette différence toutefois que là, parmi ces pieds, parmi ces mains chargés de boulets et de fers, il peut y avoir quelque Spartacus, et que vous, vous êtes des lâches, incapables de la moindre action généreuse !...

Vous le voyez, M. F., l'imagination, la mémoire, l'entendement, la liberté, tout, dans l'homme livré à la corruption de son cœur, tout prend le caractère de la bête. *Habebant characterem bestiarum.*

5°. — Ai-je nommé toutes les facultés de notre être ? Ah ! je taisais l'amour, cette faculté si puissante, si grande en l'homme, quand elle a Dieu pour objet. L'amour, cette loi du cœur, immense comme le monde, qui ne connaît pas d'obstacles, savez-vous quelle est sa force et son intensité dans le cœur d'un chrétien ? Le chrétien peut aimer Dieu jusqu'à l'extase, et le prochain jusqu'au sacrifice.

Ecoutez Augustin. Lui aussi avait traîné longtemps la chaîne du Sensualisme. Mais, quand le fils de Monique a brisé un joug honteux, il s'élançe d'un élan rapide vers le divin objet de ses ardeurs et s'écrie dans un vif transport : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, trop tard je vous ai connue, trop tard je vous ai aimée ! » Et ce cœur élargi sans mesure, inondé d'un amour immense, profond comme l'Océan, en vient un jour à s'écrier : « Seigneur, il me vient une pensée folle, chimérique, pardonnez-moi l'extravagance de mon souhait. Je voudrais que, pour un instant, vous fus-

siez Augustin et que je fusse Dieu ; je redeviendrais Augustin pour vous faire Dieu ! » O sublimité du véritable amour ! Et Dieu lui répondit : « Mon fils, je ne puis cesser d'être Dieu, puisque je le suis par nécessité de mon être ; mais, je t'égalerais à la divinité pour l'excès de ton amour ! »

Entendez sainte Thérèse, quand elle s'écrie, plongée dans l'extase de l'amour divin : « Seigneur, ou mourir, ou souffrir ! »

Et cette autre sainte, Madeleine de Pazzi, parvenue à un degré plus pur encore de l'amour de Jésus-Christ, entendez-la s'écrier : « Seigneur, toujours souffrir, jamais mourir ! »

C'est ainsi que le chrétien aime son Dieu. L'amour du prochain a aussi son héroïsme.

Qui a jamais aimé ses frères, comme Vincent de Paul, lui qui a trouvé grâce devant la philosophie ? Pendant soixante ans, il n'a jamais cessé de faire le bien. Lorsqu'il courait à l'affût de toutes les misères humaines, qu'il couvrait et soulageait le malheur partout où il le trouvait, qui donc l'inspirait et le soutenait ? Était-ce la philanthropie ? Non, ce mot n'est que l'hérésie de la charité. C'était son amour pour Dieu et pour ses frères.

Voyez donc autour de vous ces jeunes vierges, entrer dans les hôpitaux, servir les pauvres, les malades, panser sans dégoût les plus affreuses plaies. Elles ont renoncé à leur famille, aux joies les plus innocentes de la jeunesse, à leur patrie peut-être. Et tout cela pour suivre Jésus-Christ, pour l'imiter dans ses sacrifices, pour aimer comme lui l'humanité.

Voyez au contraire le cœur de l'homme sensuel. La matière y a tué l'amour. Cet amour, qui ne s'adresse plus qu'à des appétits, n'a d'autre sens, d'autre mobile que l'égoïsme. Tout pour lui, voilà son programme. Le monde entier semble n'avoir été créé que pour satisfaire sa cruelle passion. Saint Paul a dit un mot qui peint ce prétendu amour avec une énergie effrayante : « Ils n'ont plus, dit-il, d'autre Dieu que leur ventre. *Quorum Deus venter est !* » Ils sont prêts à épuiser toutes les voluptés de la terre pour satisfaire cette basse et dégradante divinité.

L'amour de l'homme sensuel n'est qu'une forme de son égoïsme impitoyable. Oui, pauvres femmes, il vous trompe, le libertin, lorsqu'il vous dit : Je vous aime ! Pour vous faire trahir vos devoirs, il vous jure qu'il n'aime que vous seule. Mensonge ! c'est lui-même, lui seul, qu'il aime, c'est la satisfaction seule de sa passion qu'il poursuit. Il n'aura pitié ni de vous, ni de votre honneur, ni des enfants dont il va perdre la mère. Il ne voit que lui, et, après qu'il vous a vaincues, il vous méprise, il vous tutoie, et il passe à d'autres objets, c'est-à-dire à d'autres victimes de son infernal égoïsme.

Voilà ce que le Sensualisme a fait du cœur de l'homme.

II. — Le corps non plus n'échappera pas à cet affreux cataclysme. La volupté exerce sur lui de terribles vengeances.

Insensé, le voluptueux se hâte dans sa fleur de tout flétrir par ses convoitises dévorantes. Le

moment arrive vite où qu'il voit tomber un à un les ressorts d'un corps délabré.

Allez vous promener sur les boulevards de la moderne Babylone, votre œil y rencontrera des vieillards de vingt ans, sortis des clapiers de la débauche. Ils accourent là de tous les points de la France, de l'Europe et du monde, pour se plonger dans des voluptés raffinées, pour dessécher leur âme et même leur corps. Voyez-les, après deux ou trois ans de cette vie. Grand Dieu ! En quel état ils sont réduits ! Le doux sourire n'est plus sur leurs lèvres, les délicieuses larmes d'attendrissement ne coulent plus de leurs paupières. Un front chauve, des joues hâves, enfoncées, des yeux semblables à des lampes funéraires suspendues près d'un cercueil, voilà ces jeunes vieillards !... Que peuvent-ils désormais, que peuvent-ils, exprimés à sec jusqu'à la moelle, sinon languir encore un peu de temps, puis renfermer dans une bière quelques lambeaux d'organes usés. En les voyant, on croit entendre les pas du fossoyeur, qui s'empresse pour enlever le cadavre.

Ainsi, se succèdent des générations stériles et flasques. Ainsi pullulent, dans nos cités, ces animations rabougries, dignes seulement de la servitude. Ainsi les constitutions épuisées par la débauche ne permettent plus aux générations énerchées d'atteindre la taille exigée pour servir dans l'armée...

Grand Dieu, que deviendra donc l'Europe, que deviendra la France, si Jésus-Christ ne la ressus-

cite par sa grâce, s'il ne la régénère et s'il ne l'arrache à tous ses excès ?

Pour cela, l'homme est trop faible. Vous êtes trop débiles par vous-mêmes, jeunes gens sur qui reposent l'avenir et les espérances de la société, jeunes gens que j'aime de toute l'ardeur de mon âme. Il vous faut la croix, le sang de Jésus-Christ, l'Eucharistie. Voilà les grands remèdes à cette terrible passion. Venez donc, jeunes gens, venez à cette piscine salutaire ; quand une goutte de sang de Jésus-Christ a coulé sur notre âme, qui, laissée à elle-même, n'est pétrie que de boue, ce sang lui donne aussitôt l'éclat et la fermeté du diamant. Venez donc vous réfugier de bonne heure dans les plaies de Jésus, car, hélas ! on ne se convertit guère, quand les vices ont pris racine dans le cœur, et les péchés de l'homme dans sa jeunesse le suivront jusqu'au tombeau. Par contre, combien est forte la puissance de la vertu dans le cœur qui la nourrit dès les premiers instants de sa vie. Le libertin, après avoir fatigué le ciel par ses crimes, s'en va, chargé des malédictions des hommes et des vengeance du ciel. « Les os de l'impie, dit l'Écriture, sont oubliés sous la tombe. Mais, pendant que le voluptueux s'en va, miné par le vice, au tombeau, combien l'âme chaste est belle et glorieuse ! Elle remporte le plus grand de tous les triomphes sur le plus grand de tous les ennemis et mérite la couronne du ciel !...

LE SCANDALE

Custodi me, Domine, à laqueo quem statuerunt mihi et a scandalis operantium iniquitatem.

Préservez-moi, Seigneur, des pièges qu'ils m'ont dressés et des scandales de ceux qui opèrent l'iniquité.

(PSAUME CXL, v. 9.)

Telle est la prière que le Roi prophète adressait au Seigneur. Prière étonnante dans la bouche de ce saint roi. Après sa pénitence et par sa pénitence même, David était parvenu à une sorte d'immuabilité dans la vertu. Il avait pu même s'écrier comme l'Apôtre : Qui me séparera de l'amour de mon Dieu ? *Non movebor in æternum... Mihi adhærer Deo bonum est... Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion non commovebuntur in æternum...*

Et toutefois, il laisse échapper un cri de détresse. Il tremble. Il demande à Dieu de lui faire une cité de refuge, de lui préparer un abri contre ses ennemis : *Custodi me, Domine... Laqueum paraverunt pedibus meis... Foderunt foveam animæ meæ...*

Mais, quel est donc l'ennemi dont il craint l'ho-

micide puissance?... Le scandale!... *A scandalis operantium iniquitatem.* Le scandale! Cette arme terrible du génie du mal, cette arme meurtrière des puissances des ténèbres. Le scandale! Ce fléau du monde, ce chancre de l'iniquité... Il sait que les vertus les plus mâles peuvent être ébranlées, renversées par le scandale, et c'est pourquoi il s'écrie : *Custodi me Domine...*

Or, si ce saint roi éprouvait de si cruelles angoisses, s'il tremblait ainsi pour son âme, pour son salut... quelles ne doivent pas être nos terreurs? Je vous le demande, M. C. F., où chercherons-nous un asile... un abri? Où prendrons-nous des motifs de sécurité?... Où sommes-nous? Dans quel siècle vivons-nous? Dites-moi si le scandale ne dévore pas ce monde? Notre siècle n'est-il pas le siècle du scandale? Le scandale n'est-il pas devenu parmi nous un élément social, un moyen de gouvernement, une science, un système, un art, une étude, une profession? N'existe-t-il pas une race d'hommes au sein des sociétés modernes, pour lesquels le scandale est un moyen d'ambition, de fortune, d'élévation, à qui on peut appliquer ces sombres paroles : *Peccatum suum sicut Sodoma prædicaverunt... Lætantur cum malè fecerint... Verba iniquorum prævaluerunt super nos.*

Jésus-Christ, le plus doux des hommes, lui qui recevait avec tant de bonté les pécheurs, s'écriait : *Væ mundo à scandalis!* Parole formidable, anathème de colère et de justice!... *Væ mundo à scandalis! Væ illi per quem scandalum venit!*

L'entendez-vous, ce mot réprobateur, cette sentence de ruine ?

Ce mal ravage la terre, l'Europe, la France, Paris... Paris surtout ! *Mundus totus in maligno positus est*. Nous avons signalé deux grandes causes de l'incrédulité, de l'indifférence de ce temps. En voici une troisième, non moins réelle, mais plus active, plus envahissante, plus irrésistible dans nos effets. Le scandale ! C'est par lui que la société tout entière se déprave ; Sondons cette plaie dévorante. Pallier, atténuer, n'est pas guérir. Prêtres de Jésus-Christ, nous sommes les défenseurs de la vérité, de la vertu ; les ennemis de l'erreur, du crime, du scandale par conséquent qui en est le véhicule terrible. Disons donc 1° La multiplicité effrayante, l'inondation du scandale au temps où nous vivons ; 2° Le désordre profond et la criminelle énormité du scandale.

Reine de toute vertu, ô Marie, le scandale, ravage toute la terre. Comme un sanglier dévastateur, il porte la désolation, la ruine dans le champ que votre Fils a arrosé de son sang, *da mihi virtutem contra hostes tuos*.

I^{re} PARTIE

Essayons de nous faire une idée nette et précise du Scandale.

Pour y parvenir, rappelons-nous quel est le but final de la Société. La Société n'a point, ne peut

point avoir d'autre but que sa permanente et progressive dilatation dans *la vérité*, dans *la charité*, dans *la vertu*. Mais, le mal a pénétré dans les entrailles de la Société. Depuis la chute du premier homme, l'erreur lutte contre la vérité, l'égoïsme contre l'amour, le crime contre la vertu. Cet antagonisme profond, inévitable, éternel, nous donne le secret de toutes les révolutions de l'homme, de la famille, des nations et du genre humain... Mais, le crime et l'erreur ne se propagent que par le Scandale, et c'est le sens de cette parole de Jésus-Christ : « Il est nécessaire que le Scandale arrive ! » C'est-à-dire, qu'à raison du désordre moral introduit au cœur de la société, il est impossible que le Scandale, qui en est le véhicule, le levier, le moteur terrible, n'ait pas lieu. *Necesse est ut eveniant scandala... Væ autem illi per quem scandalum venit !...*

Qu'est-ce donc que le Scandale ?... Le Scandale n'est pas une simple pensée, un désir, un sentiment dépravé, désordonné. On peut être corrompu dans la profondeur de son âme, sans avoir tué la vérité, l'amour, la vertu dans une autre âme, sans que le Scandale ait eu lieu.

Le Scandale est donc, dit saint Thomas d'Aquin, une parole ou une action contraire à l'ordre, à la vérité, à la charité, à la vertu ; parole, action, qui peuvent ruiner la vérité, l'amour, la vertu dans nos frères, qui troublent la société, arrêtent son développement, s'opposent violemment à l'accomplissement des destinées de l'homme et de l'humanité.

Dictum vel factum nimis rectum, occasionem præbens ruinæ.

Le Scandale est un obstacle, une pierre d'achoppement posée devant les intelligences pour les détourner de leur foi. Il y a donc un Scandale *actif* ou donné, un Scandale *passif* ou reçu. Celui qui commet l'iniquité sous les yeux de ses frères donne le Scandale, voilà le Scandale actif ou donné. Quand, à l'occasion de cette action mauvaise, un de vos frères est entraîné au mal, au désordre, le Scandale est reçu, il est passif.

Cela posé, je vous demande si nous ne vivons pas au milieu du Scandale. Dites-moi s'il existe un lieu dans l'univers plus fécond en Scandales que cette grande cité, que l'on appelle la reine des arts et des sciences. Cette grande corruptrice de la morale, Paris, est, depuis plus d'un siècle, le Scandale du monde, le filet des peuples, la fosse profonde, la corruptrice des peuples. L'erreur et le mal descendent, par cette grande cité, sur les nations de la terre. L'influence de ses mœurs, de sa langue, de son luxe, de sa cupidité, est immense sur le reste du monde. Paris est le cœur de l'Europe, son centre d'activité. C'est aussi un immense cratère qui a vomi sur notre patrie et sur le monde des laves brûlantes d'iniquité et de Scandale. Depuis cinquante ans, elles débordent partout, les digues sont impuissantes.

Bornons-nous toutefois à signaler rapidement quelques-uns de ces Scandales les plus publics, les plus funestes, les plus démoralisateurs, les plus

subversifs des fins providentielles de la société, ceux qui forment en quelque sorte le caractère dominant de l'époque et qui tendent à détruire parmi nous tous genres de bien.

1° — *Scandale d'indifférence religieuse.* — Nous avons déjà sondé cette plaie brûlante de l'époque actuelle. Mais, pour remonter à ses causes, constatons du moins un fait. L'indifférence est le signe caractéristique du temps présent. Ne sortez pas du cercle tracé autour de vous, arrêtez vos regards sur l'immense majorité des habitants de cette grande cité. Partout la foi éteinte, l'athéisme et l'indifférence. Spectacle inconnu aux âges précédents, aux nations païennes, aux hordes sauvages, nos sauvages policés sont indifférents à tout, sauf aux *plaisirs* et aux *affaires*. Bossuet l'avait prédit, il y a deux siècles : « Je vois venir des temps où les hommes seront indifférents pour tout, excepté pour leurs plaisirs ou pour leurs affaires. » On ne vit aujourd'hui que de plaisirs, et on ne fait ses affaires que pour les plaisirs. Ce désordre immense constitue un Scandale terrible.

Partie des hauteurs sociales, l'indifférence atteint les masses, qui vivent sans croyance, sans foi, sans lois, sans mœurs. L'indifférence est dans les lois, dans les constitutions fondamentales des états qui ont dit à Dieu. « Nous nous passerons de toi ! » Elle est dans l'éducation. En France, l'éducation est indifférente à l'erreur comme à la vérité : il n'est pas rare de voir dans le même collège un rabbin, un ministre protestant, un prêtre catho-

que occuper tour à tour la même chaire. Elle est dans la famille, dans l'administration, dans les classes intermédiaires, comme dans les sommités sociales. Partout et toujours, même chez les païens, même chez les barbares, on a mis sous la protection de la divinité les grandes époques de la vie de l'homme, la naissance, le mariage, la mort. Parmi nous, presque plus rien de tout cela. Les périodes les plus importantes de la vie passent inaperçues. Un enfant vient de naître, on l'inscrit sur un registre, comme à la porte de nos villes on enregistre les animaux soumis à l'octroi, voilà tout. Le temps de s'établir est venu, même indifférence : l'on voit un adjoint de village unir ce qui ne peut être séparé et présider sans autres formalités à l'acte le plus important de la vie. Quand la dernière scène des drames de la vie se déroule, un officier civil est envoyé pour inspecter le cadavre, les fossoyeurs font le reste.

Voilà l'histoire contemporaine, je n'exagère rien. Partout une atmosphère glaciale, des eaux pétrifiantes, des statues mortes, des bornes immobiles indiquant aux faibles, aux multitudes qui vivent d'exemple, la route de l'impiété, du néant.

Que d'âmes périssent par les Scandales ! Ah ! oui, malheur à ce monde à cause de ses Scandales, *Væ mundo à scandalis !*

2. *Scandale du respect humain.* — L'indifférence tue la foi, elle affaiblit, énerve les caractères. Il faut de la force pour être vertueux, il faut croire pour être forts. *Hæc est victoria que vincit*

mundum fides nostra... Sancti per fidem vicerunt regna... La vérité toutefois ne perd pas ses droits. En face de l'indifférence athée, une portion croyante se développe dans la vérité, la charité, la vertu. La divine Providence ménage des événements gros de foi. La vérité catholique se fait jour. Les combats l'affermissent, Un divin flambeau répand de plus vives clartés à mesure qu'on l'agite davantage. Le remords réparaît, reprend dans l'âme son empire. On voudrait croire. On dit : Que je serais heureux de croire ! On croit déjà, on est convaincu au fond de l'âme. Mais, le respect humain arrête, on s'en fait l'esclave.

Pour être vertueux, il faut de l'énergie, du courage ; pour être sensuel, voluptueux, il suffit d'être lâche. Qu'est-ce autre chose, le respect humain, sinon le désespoir de la lâcheté : la servitude de la lâcheté, ce vice des âmes faibles et timides ; l'anéantissement du moi, de la personnalité ? *Vœ timidis !* Sorte de panthéisme individuel, le respect humain fait de l'homme une machine. Tyran des lâches, il fait un signe, on cède : il dit oui, on répond oui ; non, c'est non. Comme des signaux aveugles et muets, on reçoit le mot d'ordre de l'impiété, et on le transmet. On n'est plus qu'un automate. Combien, dans cette ville, de jeunes gens qui sont persuadés de la vérité de la doctrine catholique, et qui croiraient, s'il ne fallait publiquement mettre sa conscience en harmonie avec la foi ! Combien d'hommes qui ont la foi et qui rougisseraient de la confesser publiquement ! On désavoue

sa religion, parce qu'on a perdu sa liberté. O respect humain, ô épouvantail, ô fantôme, que d'âmes tu entraînes à la perte! *Væ mundo à scandalis!*

3^o *Scandale d'ambition.* — Quand l'homme s'est dévoyé de sa fin, qu'il s'est fait dieu, il cherche une ombre de l'infini dans le néant, et, avec d'autant plus de fureur, que, dans sa dégradation, gardant un besoin immense de vie, il la cherche. De là, ces scandales d'une ambition dévorante, insatiable, profonde, universelle. La société alors devient une grande arène, où toutes les ambitions viennent se mesurer, se prendre corps à corps. C'est un duel terrible. Les révolutions ne sont pas autre chose. Alors, tout se déplace. C'est la lutte, la guerre des intérêts et de l'égoïsme, une espèce de Bourse morale, flux et reflux, hausse et baisse... où les consciences rongées d'ambition viennent se vendre, se faire coter.

J'ai connu un homme qui a beaucoup fait parler de lui dans ce siècle, Talleyrand. Il disait : « Il y a deux choses à gagner dans les révolutions, de l'argent et des plaisirs. » Les révolutions dès lors ne sont plus que les fluctuations de l'ambition qui convoite, de l'orgueil qui veut se classer. On a vu les favoris de la fortune parvenir en peu d'années des derniers rangs au faite des honneurs, des emplois. Chacun se dit : Pourquoi pas moi ? Pas un écrivain, pas un avocat du village, pas un pion de collège, pas un journaliste, qui ne se croie appelé à gouverner le monde.

Cette épidémie de l'ambition ronge les âmes

aujourd'hui plus que jamais. Ce Scandale s'étend partout comme un chancre dévastateur.

3° *Scandale de cupidité.* — On cherche l'infini de la matière, seule réalité reconnue, seul Dieu qu'on adore, seule religion des âmes égoïses. On presse, on tord les êtres matériels, comme un linge au lavoir, pour en tirer quelques gouttes d'or. On fouille dans les entrailles de la terre. On demande à la nature matérielle ses derniers secrets. La fièvre de cupidité ronge les individus, les familles, les associations de commerce. Il faut de l'or à tout prix, par tous les moyens, dans les délais les plus courts possibles. La soif sacrilège de l'or brûle, dévore, consume les hommes de ce temps. C'est la fièvre des peuples incroyants, parce qu'il faut bien chercher quelque part une ombre du bien véritable.

Contemplez les gouvernements de l'Europe. Voilà leur unique loi, leur principe fondamental. Les rois sont riches comme des banquiers et les banquiers sont princes comme les rois. Ils sont hommes d'état, arbitres des nations. A l'heure qu'il est, un banquier juif est le maître des destinées de l'Europe. Son comptoir est la pierre angulaire des gouvernements. Ses millions pèsent plus que l'épée des conquérants dans la balance des intérêts européens. Les rois ont mis chez lui leur couronne en gage.

La banque et ses fluctuations, voilà le baromètre des états modernes. Depuis qu'elles ont renoncé à Jésus-Christ, les sociétés contemporaines sont

vendues à un juif, elles n'ont pour base que des piles d'or placées sur la table de l'intérêt, remuez cette table, tout croulera.

En l'absence des lois morales, les gouvernements oscillent, chancellent. Le moindre choc peut les renverser. Ils ont abjuré la foi, chassé la religion de leurs constitutions fondamentales, de leur législation, de leurs mœurs. Ayant renié Jésus-Christ, quelques banquiers deviennent la providence de ce monde d'illusions. Les états vivront ou mourront à leur gré. Les banques seront le seul piédestal des trônes, leurs comptoirs deviendront les monts-de-piété des rois de l'Europe, qui mettront en gage leur sceptre chez des banquiers juifs. Au moyen âge, dans ce moyen âge que vous ne comprenez pas, on lisait sur l'exergue des pièces de monnaie : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*; maintenant on y peut graver l'effigie d'un juif!... O mon siècle, ne sois pas si fier ! appelleras-tu cela du progrès ? moi, je l'appelle le scandale.

4° *Scandales d'agiotage*. — Le jeu de la Bourse est la forme la plus monstrueuse, la plus colossale de la cupidité. Par ses fluctuations, par la nature même de ses opérations, elle constitue le gouffre des fortunes privées et publiques. C'est le cataclysme imprévu qu'elle prépare. Il n'y a plus de fondement aux fortunes privées.

Le commerce, cette source féconde de la richesse, n'est plus lui-même qu'un jeu de bourse. Les lois sacrées de la justice, la bonne foi dans les transac-

tions, la conscience, autant de mots vides de sens, autant de vieilleries. La banqueroute commerciale est devenue un calcul, un système, une branche d'industrie. Un antagonisme profond règne dans les régions commerciales, chacun est en guerre contre tous, et tous sont armés contre chacun. Parcourez les villes industrielles, descendez jusqu'au marché du village. Partout vous verrez des intérêts cupides armés les uns contre les autres ; la lèpre du monopole, partout régnante, partout maîtresse, partout exploitée.

Dans toutes les classes, les effets de ce scandale s'étalent terribles. Il excite les besoins. Le secret de la fortune dépend aujourd'hui d'une nouvelle. De là, ces fortunes qui s'élèvent et qui tombent..

Sous l'empire de cette excitation, sont nés les jeux de tripot, phénomène monstrueux, désordre épouvantable. Voyez ces hommes assis autour d'une banque de jeu. A leur attitude, à leurs regards rouges de flammes, on sent le duel formidable engagé. Mais, voici le dernier enjeu, la dernière mise !... C'en est fait d'une fortune, voilà une famille ruinée, un front voué à l'infamie. Parfois, un poignard ensanglanté, la détonation d'un pistolet dit assez qu'un joueur vient de terminer l'histoire de sa vie déshonorée. Que de jeunes gens, que de prodiges sont allés ensevelir leur honte dans les prisons, après avoir perdu au jeu toute une fortune !

5° *Scandale d'usure.* — L'argent n'est plus un signe de valeur, c'est une marchandise, une

chose qui s'exploite à l'aide de l'iniquité, de la ruse de l'usure insatiable. Les banquiers-rois et les banquiers de village ont trouvé le secret de féconder, dans l'injustice, ce métal stérile par lui-même.

C'est le ver solitaire né d'une insatiable cupidité. Grâce à lui, s'élèvent ces fortunes amassées par l'usure, étagées sur la misère publique, cimentées avec les larmes de la veuve et de l'orphelin. Les coffres-forts des agioteurs ne sont remplis que des sueurs des laboureurs, des larmes de l'indigent ; ils ne recèlent que les gémissements de l'orphelin, que les malédictions de ceux que ruinent ces banquiers, race d'hommes aux entrailles de fer. Quel scandale ! Les lois sont impuissantes pour les atteindre. Quelle plaie ! Qui la cicatrisera ?

6° *Scandale du luxe.* — On cherche la félicité, une félicité sans bornes, dans la matière. On la transfigure, à l'aide des arts. On lui demande tout. On en varie les formes à l'infini. On lui fait subir d'incessantes métamorphoses. A des mœurs idolâtres, il faut un luxe asiatique, et on outragera sans mesure, sans fin, les glorieuses expiations d'un Dieu couronné d'épines, mourant sur un gibet. *omnis creatura ingemiscit.*

Luxe des habitations. — On en fera des lieux enchantés. On embellira ces maisons de boue, elles resplendiront d'or, de peintures, de richesses, en face des douleurs et des misères publiques. On reviendra à des usages païens, comme on est revenu à des mœurs idolâtres. En Angleterre,

dans cette Angleterre que nous copions servilement jusque dans ses travers, on a vu des lords bâtir des palais magnifiques, pour y loger... des chevaux de race ! Écuries de marbre, crèche d'ivoire, râtelier d'acajou, litière servie par un laquais chamarré d'or, il ne manque plus qu'une loi du Parlement Britannique pour élever ces étalons, à la dignité de la Pairie, comme Caligula éleva le sien au Consulat. Je vous le dis, nous retournons au paganisme, à l'idolâtrie de la matière.

Luxe des équipages. — Les grands seigneurs de la fiscalité, les barons de la finance, les heureux enfants de la fortune, les Benjamins de la Bourse se sont hissés sur des chars, plus éblouissants que ne l'étaient ceux des consuls romains au jour du triomphe. Naguère courtisans des multitudes, ils ne parlaient qu'égalité, maintenant, du haut de leur char superbe, ils l'éclaboussent et la toisent de haut.

Luxe des fêtes, des bals, des spectacles. — Il y aura des orgies pour tous les degrés de l'échelle sociale pour toutes les classes. Les recettes effrayantes de l'Opéra ne suffiront pas aux grandes marées d'un luxe inconnu au Paganisme qu'à l'aide de larges subventions offertes par le budget de l'État... Le directeur de l'Opéra, cette patrie du luxe, recevra neufcent mille francs, chaque année, sur l'argent des contribuables, pour fournir aux décorations resplendissantes de la salle du temple de la volupté. Le départ d'une actrice, d'une chanteuse de l'opéra, deviendra une calamité publique. Des

gouvernements mettront des sommes immenses aux pieds d'une danseuse. On a vu, il n'y a pas quinze jours, un ambassadeur faire de la diplomatie aux pieds d'une de ces femmes, y déposer trois cent mille francs pour posséder pendant six mois cette célébrité du jour, pour apprendre un pas nouveau, un menuet !... Quelle pitié ! Suez, pères de familles ; laboureurs, tracez de pénibles sillons : consommez-vous de veilles, pauvres ouvriers... Une danseuse va gagner, en sautant quelques minutes sur les planches d'un opéra, ce que vous ne pourrez jamais réaliser en une vie entière de labeurs.

Luxe des parures. — Le luxe des femmes de ce temps rappelle la peinture du prophète Isaïe : *Filiæ eorum compositæ, circum ornatae ut similitudo templi.* Je connais telle modiste en vogue qui gagne cent mille livres par an. Telle femme du monde place sur sa tête, trône de luxure, des bijoux de trois cent mille francs. Que de familles pauvres, qui vivraient rien qu'avec le prix du diadème de telle courtisane !... Mais, dit-on, le luxe est une source de travail et de prospérité. L'histoire inexorable répond que le luxe a tué tous les empires, le luxe, excitateur du vice, véhicule de la volupté, signe infaillible des nations mourantes.

Luxe des jeunes gens. — Voyez donc ces jeunes seigneurs, dorés, à quoi se passe leur vie, comment leurs journées sont-elles remplies ? Les voilà devant leur table de toilette, occupés à se parfumer de fines essences, à se vêtir de riches étoffes et de

parures efféminées. O France, sois fière ! Vienne le jour des combats, retentisse au loin la belliqueuse fanfare, va, ces molles animations, tu les verras sans doute transformées en guerriers ; va, ces mains soyeuses soulèveront tes foudres de bronze, tu auras des héros en corsets, — car ces jeunes efféminés en portent...

Arrêtons-nous, mes frères, arrêtons-nous. Que voulez-vous, dites-le moi, que voulez-vous que devienne la France sous l'action de pareils scandales ? Et encore, je n'ai pas tout dit. Que n'aurais-je pas à ajouter sur les Scandales privés, les Scandales de familles !... Ne sommes-nous pas arrivés à l'accomplissement de ces paroles de saint Jude : « Il viendra un temps où les hommes se dépraveront et marcheront selon les désirs de leurs cœurs dans la voie large de l'impiété. *In novissimo tempore venient illusores, secundum desideria sua ambulantes in impietatibus.* Et après avoir suivi tous leurs penchants coupables, ils ne peuvent plus supporter l'autorité ; ils blasphèment. *Similiter hi carnem suam maculant, auctoritatem spernunt, majestatem blasphemant.*

Mais, arrêtons-nous, et considérons du moins l'énormité de ce désordre.

II^e PARTIE

Jamais peut-être, M. C. F., vous n'avez réfléchi, dans la lumière de la foi, à la haute mission du

prêtre et du chrétien. Saint Paul a dit du prêtre : *Dei adiutores sumus*, les aides de Dieu ! quelle mission ! Je suis heureux, je suis fier, je bénis Dieu de ce qu'il m'a appelé à devenir son auxiliaire dans la construction de la Jérusalem Céleste. Mais saint Pierre a dit aussi des simples fidèles : *Gens sancta... Regale sacerdotium...* Nation sanctifiée, royal sacerdoce ! Tous donc, nous devons aider Dieu dans son œuvre, qui n'est autre que la rédemption de l'humanité. Et voyez ce que peut la grâce divine, à l'aide de ses plus faibles instruments. Contemplez cette femme, cette humble religieuse, ignorée de la terre, ensevelie dans un monastère. Cette vierge du Carmel, que fait-elle ? Elle aide Dieu dans l'œuvre immense du salut du monde. Elle s'engrène, si j'ose ainsi dire, dans les rouages divins de sa Providence, elle concourt à ce travail divin ; elle perpétue, elle dilate, elle agrandit la médiation du Sauveur. Ses oraisons, ses jeûnes, ses macérations, rayonnent sur le monde surnaturel. Ah ! si nous pouvions comprendre le prix de ses sacrifices, le poids de ses vertus, la part qu'elle a dans la conversion, la civilisation des âmes ! Sainte Thérèse fut aussi puissante que les apôtres.

Tous donc nous pouvons, nous devons être les aides de Dieu. Tous, nous sommes la nation sainte, le sacerdoce royal, qui sanctifie les âmes et civilise le monde.

1°. — Or, le scandaleux devient l'auxiliaire de Satan, le missionnaire de l'enfer. Il fait l'œuvre

de son chef ; il affermit, il agrandit son empire ; il perpétue son règne : il travaille pour lui gagner des âmes. *Unus ex vobis diabolus est... Vos ex patre diabolo estis.*

Que font ces hommes d'état, qui se sont donné la mission d'abolir le catholicisme, d'écraser les nations, de les plonger dans le sensualisme?...

Quelle mission se donnent ces écrivains, ces journalistes, ces peintres, ces statuaires, ces professeurs d'impiété ? Quel est leur maître ? A la solde de qui se sont-ils mis ?... Pour qui travaillent ces femmes, dégoûtantes de luxure, mises comme des déesses ?... Il en est dans cet auditoire. Je le leur demande : De qui faites-vous l'œuvre ? — Du diable votre père. *Vos ex patre diabolo estis !*

2° *Le scandaleux est un assassin.* — Le meurtrier inspire de l'horreur. Si vous saviez qu'à côté de vous, dans cette assemblée, un homme a une tache de sang sur ses mains, le sang de votre frère assassiné la semaine dernière dans l'ombre à deux pas d'ici, vous reculerez, vous vous enfuieriez de lui. Lorsque Caïn eut commis son crime, le sang d'Abel cria, partant de la terre, contre lui. Eh bien ! ce crime se renouvelle tous les jours. Voyez ce maître, ce père scandaleux, cet ami cruel, ce corrupteur de la vertu qui tend des pièges à l'innocence, qui l'entraîne par promesses, par prières, par menaces, par tyrannie ! Il a consommé son attentat ; il a tué, assassiné une âme. Le sang de Jésus-Christ crie vengeance contre le meurtrier, il crie plus fort que celui d'Abel.

Vous rappelez-vous ce drame si touchant de l'innocent Joseph. Le vieux Jacob avait douze enfants. Il aimait Joseph d'une affection particulière; Joseph en était digne. Ses frères en conçurent une secrète jalousie. Or, ce fils chéri était demeuré près de son vieux père, tandis que ses frères paissaient les troupeaux dans les plaines de Sichem. Un jour donc, le bon vieillard dit à Joseph : « Mon fils, allez vers vos frères et m'en rapportez des nouvelles. » Il est parti, il est en marche; il avait déjà quitté la vallée d'Hébron, il cheminait vers Sichem. Il rencontre un homme qui lui demande où il va : « Je cherche mes frères, dit-il, savez-vous où ils paissent les troupeaux de mon père? Indiquez-le moi. » Il apprend la contrée où ils étaient, il s'y dirige, il croit se jeter dans leurs bras, il croit retrouver des frères : il est si timide, si innocent, qu'il ne peut soupçonner aucun mauvais dessein de leur part. Mais, écoutez ce qu'ils se disent entre eux : « Voici notre songeur qui vient, mettons-le à mort. *Ecce somniator venit, occidamus eum.* » Ils allaient tremper leurs mains dans le sang innocent, si Ruben ne l'eût pas arraché de leurs mains. Ils le jettent dans une citerne voisine, ils le vendent ensuite à des marchands ismaélites... Jacob cependant comptait les jours, en attendant son fils chéri! Pour tromper l'amour paternel, ces fils coupables envoient au vieillard la tunique de leur frère, après l'avoir trempée dans le sang d'un chevreau. Comment vous peindre la douleur de ce bon père, à la vue

de ces lambeaux sanglants ! « Oui, s'écriait-il, oui, c'est bien là la tunique de mon fils, une bête cruelle a dévoré Joseph. *Bestia devoravit Joseph!*... »

Voilà, mot à mot, dans l'histoire de Joseph, l'histoire de l'homme de scandale, voilà le drame navrant qui se reproduit chaque jour sous nos yeux dans bien des familles.

Un père et une mère n'ont qu'un fils chéri. Environné des soins de son père, de la tendresse de sa mère, il a grandi dans l'innocence, dans la vertu et la piété, mais il faut l'envoyer au collège. « Allez, mon fils, lui dit son père, allez acquérir la science qui doit vous rendre utile à la société ; mais conservez soigneusement les principes de sagesse que nous vous avons donnés, et revenez pour faire la gloire de notre famille et la consolation de notre vieillesse. » Son fils s'en va, il le quitte, et de grosses larmes mouillent ses paupières ; il est parti, il arrive, des méchants l'ont vu venir de loin, ils ont vu son innocence. « Voici notre songeur, ont-ils dit, démolissons sa vertu. *Ecce somniator...* » Ce fils caudide et pur croit trouver des frères, des amis, il ne rencontre que des assassins. Un an s'est écoulé, et son innocence a fait un triste naufrage. Il a perdu ses mœurs. Cependant la mère, comme Rachel, a compté les jours, elle se réjouit de pouvoir bientôt serrer dans ses bras ce fils si longtemps attendu. Enfin, le jour tant désiré arrive, le voilà, elle l'aperçoit, elle court embrasser son fils... Hélas ! ce n'est plus lui, c'est sa tunique sanglante. Pleurez, parents

infortunés, une bête cruelle a dévoré votre fils.
Bestia devoravit Joseph.

Pleure maintenant, vieux Jacob, pleure, infortunée Rachel! Jadis, en tes rêves de bonheur, tu disais : Il sera l'ange consolateur dans la saison avancée de la vie, il abaissera ma paupière, il recueillera mon dernier soupir, et, quand je dormirai mon sommeil sous la pierre du repos, il viendra y rafraîchir ma cendre de ses prières et de ses pieux gémissements. Vous le disiez, mais, depuis, le monstre du vice et de la corruption a détruit vos espérances. *Bestia pessima devoravit Joseph.* Qui consolera cette douleur?... Ah! M. F., combien parmi vous peut-être qui ont perdu dans les collèges tous les bons sentiments qu'ils avaient reçus sur les genoux de leur mère! Combien sur qui cette mère inconsolable a pleuré comme Jacob sur Joseph!...

3° Le scandaleux est un démon, un assassin, il est encore *un empoisonneur*.

Que font ces écrivains impies et licencieux; ces écrivains faméliques, qui spéculent sur l'immoralité des masses; ces chefs de sectes, ces faiseurs de systèmes impies, dont le but est de corrompre, d'empoisonner les âmes! Quel état! Quel métier! Quelle destinée! Comment se faire l'idée du châtiment qui les attend!

Voyez donc Voltaire, cet apôtre de l'égoïsme, ce cynique du xviii^e siècle, l'ennemi personnel de Jésus-Christ, lui qui disait un jour, juste ciel!
« Croyez-vous que Jésus-Christ ait eu plus d'es-

prit que moi? » Il a empoisonné la France depuis cinquante ans. Le venin de ses livres circule dans l'Europe, dans le monde entier. Combien d'âmes il a corrompues! Il est mort, mais le poison survit et propage ses erreurs. C'est comme un péché originel légué aux générations futures, ce sont des flots impétueux qui vont porter à tous les âges leur écume dégoûtante. Que d'âmes perverties par ces empoisonneurs publics crieront vengeance un jour!...

Ah! M. C. F., pleurons les Scandales dont notre conscience nous accuse. Relevons-nous à la hauteur de notre vocation sainte. Réparons les maux que nous avons faits. Guérissons les plaies que nos Scandales ont causés.

Femmes chrétiennes, vous êtes l'espérance de la France. Avec votre aide nous tuons le Scandale. C'est vous qui formez l'homme, lorsqu'à l'âge où les impressions sont si durables, vous avez la plus large part à l'éducation de vos enfants. Vous les prenez dans vos bras, vous les mettez sur votre cœur : inspirez-leur donc l'amour de la piété et de la vertu. Jamais l'on n'oublie les leçons de piété qu'on a apprises sur le sein de sa mère. Pour moi, je me souviens encore des préceptes de ma mère : c'est elle qui m'a fait sucer avec le lait cette foi que je sens brûler au-dedans de moi et que je voudrais vous communiquer.

Aujourd'hui, on veut proscrire les sauveurs de l'enfance, les frères des écoles chrétiennes. Ce ne sont pas vos richesses qu'il vous demandent,

mais un misérable morceau de pain pour sustenter leur vie de sacrifice, et en retour ils donnent à vos enfants ce qu'ils ne recevraient pas ailleurs, l'énergie de la piété, de la vertu et des bonnes mœurs.

Vous les avez secourus dans cette ville, vous avez fait la plus belle œuvre de charité. Continuez-la, dames chrétiennes ! Il vous appartient de régénérer la jeunesse française !...

LA PRIÈRE

Quando orabas cum lacrymis et sepeliebas mortuos, ego obtuli orationem tuam Domino.

Quand vous mêliez vos larmes à vos prières et que vous ensevelissiez les morts, j'ai offert votre prière au Seigneur.

(*Tobie. Chap. XII, v. 12.*)

Ces paroles nous rappellent l'un des traits les plus attendrissants de nos livres saints. L'Ange Raphaël venait de ramener à son vieux père le jeune Tobie, son fils, de retour d'un long voyage. Le vieux Tobie tenait son fils étroitement embrassé sur son cœur. Les yeux du saint vieillard venaient de se rouvrir à la lumière. Apercevant l'Ange du Seigneur, il se jetait à ses pieds et ce messager céleste, ce compagnon généreux de son heureux fils, lui révélait la cause des soins si touchants de la divine Providence : « Quand vous répandiez vos vœux avec vos larmes... J'ai offert votre prière au Seigneur. *Quando orabas cum lacrymis... ego obtuli orationem tuam Domino.* Quand vous quittiez votre frugal repas pour aller ensevelir les morts, debout devant le Seigneur, je lui offrais vos prières. »

Ces paroles nous révèlent l'une des grandes lois du monde moral, c'est que la Prière unit le ciel à la terre. Elle est le lien mystérieux du monde présent et du monde invisible, le canal divin par lequel la vie de la grâce descend sur les âmes. Les anges sont sans cesse occupés à offrir à Dieu les Prières de l'Église militante. Ils montent et descendent continuellement pour remplir ce ministère.

La Prière est donc le dogme le plus consolant, la loi la plus fondamentale du monde des esprits. Et, c'est l'oubli de ce devoir, l'infraction à cette grande loi de vie et de salut, qui est la cause la plus profonde, la plus universelle des misères morales, des calamités privées et publiques. C'est en particulier la plaie de notre siècle. Les hommes de ce temps ne prient plus ou prient mal. Ils ont perdu l'idiôme sacré de la Prière, plus de commerce avec le ciel, avec les anges, avec Dieu, c'est l'agonie des nations. Jamais la vie surnaturelle n'a été plus affaiblie. Les pulsations de la foi, de l'espérance, de la charité, dont la prière est le divin foyer, sont éteintes. Les enfants de ce siècle n'ont d'autre mouvement que celui des intérêts matériels. Leur vie, c'est la fièvre des passions ; c'est le galvanisme de la cupidité, de l'ambition, de la volupté... Hélas ! M. C. F., ce n'est plus là la vie, pas plus que le sourd mouvement des vers dans un tombeau n'est la vie. Aussi, ce qu'on s'obstine à nommer la vie devient-il un enfer : rien ne pèse comme la monotonie du mal, on s'en lasse. Un immense en-

nui, un marasme profond succèdent aux convulsions fiévreuses. Le remède à ces maux sans nom, le dernier espoir de salut, l'élément primitif de la vie de la grâce, c'est la Prière !

Ah ! si je pouvais en ressusciter le sentiment dans vos âmes ! O Vierge sainte, dont la vie n'a été qu'une longue extase, apprenez-nous à prier, mettez sur nos lèvres quelques-unes de ces paroles que vous savez être favorablement écoutées par votre divin Fils. *Ave Maria.*

I^{re} PARTIE

Qu'est-ce que la Prière ? Donnons-en une notion claire, nette, distincte, conforme à la notion catholique.

La Prière, c'est l'acte par lequel l'âme, sous l'empire de la grâce, s'élève et s'unit à Dieu, pour vivre de foi, d'espérance et d'amour.

Dieu, dans l'unité de son essence infinie, éternelle, souverainement simple, réalise trois personnes divines distinctes, puissance infinie, intelligence infinie, amour infini. — L'homme fait à l'image de Dieu, réalise, lui aussi, dans l'unité de son Moi, trois propriétés distinctes mais non personnelles, car ces propriétés ne sont que son âme envisagée sous divers aspects. L'homme est intelligence, amour, liberté. Mais l'homme est limité, fini, borné. Depuis le péché, son intelligence obscurcie a faim et soif de la vérité. Son cœur a

besoin d'amour. Sa liberté, affaiblie, presque ruinée, a besoin de force. Or, pour se dilater dans la lumière, dans l'amour, dans la force, il lui faut l'indispensable secours de la Prière. La Prière est donc la loi première, l'indispensable condition de sa vie, comme homme, et surtout comme chrétien.

Dieu seul ne prie pas. Que demanderait-il? Il a tout de son propre fonds. Mais, tous les êtres intelligents créés sont placés sous la dépendance de cette loi de la Prière. Tous, depuis l'enfant jusqu'au séraphin, y sont soumis. Tous les êtres vivants quelsqu'ils soient la pratiquent, chacun à leur manière, aux pieds de Celui qui donne aux bêtes de somme leur nourriture et aux petits des corbeaux leur pâture. Commencée avec le temps, la Prière, humble aveu d'une pauvreté qui aspire, humble désir d'une continuelle assistance, se dilate, à mesure que les bornes de la création reculent. Des ailes enflammées l'emportent au ciel des divers points du temps et de l'espace, et l'univers n'est qu'un temple magnifique où retentissent à jamais les louanges de l'Éternel.

Son nom adorable, l'insecte le bourdonne sous le feuillage; la brise matinale, la source limpide le murmurent tous bas; l'oiseau lui dit un refrain au premier lever de l'aurore.

Ils ont aussi une voix, pour le bénir, le lys vêtu d'une parure éblouissante et la mite recouverte d'un vêtement de soie.

Le fracas des tempêtes, le mugissement des flots,

l'éclat du tonnerre, ne sont eux-mêmes qu'un sauvage mais sublime cantique.

Seul, l'athée, l'indifférent ne prie plus. La Prière est une loi vitale, toute la création s'incline sous cette loi fondamentale, et le plus parfait des esprits créés, celui qui brille au sommet de la céleste hiérarchie, jusqu'au dernier des esprits, relégué au fond des larmes comme dans les catacombes de la création, doit prier, s'il ne veut être précipité par l'orgueil comme Satan. Mais, le déiste, lui, ne prie plus, il relègue son Dieu bien loin par delà tous les mondes, et, pour ne pas le fatiguer, il le représente plongé dans un repos ignoble, et dit qu'il ne s'occupe pas de nous. Pour lui, la Prière est un vain son, puisqu'elle ne peut arriver jusqu'à l'oreille de Dieu. Et vous aussi peut-être, M. F., vous ne priez plus!... Vous êtes d'ailleurs si riches, si forts, si éclairés!

Et pourtant, la Prière est le cri de toutes les intelligences. Les élus prient dans les splendeurs de la gloire, les anges aussi. Ce n'est pas qu'ils manquent de rien, oh! non, le bonheur dont ils jouissent dépasse toute idée, mais, comment contempler un instant la divine beauté, sans se perdre en hymnes d'adoration! Leur Prière à eux est une extase toujours grandissante. A mesure qu'ils « s'enivrent au torrent de voluptés », ils sentent grandir l'ardeur expressive de leurs désirs: on dirait de ces mers immenses, qui vont toujours élargissant leurs rives...

Le chef de la race humaine, Adam, lui aussi,

dans l'état d'innocence, priait avant de faillir. Son âme, foyer du monde moral, se portait vers l'être des êtres de toute l'énergie de ses puissances affectives. La vie du premier homme avant sa chute était une vie de Prière, de contemplation, de ravissement. Il voyait Dieu par intuition. Son intelligence, que les vapeurs des passions n'avaient pas encore obscurcie, le découvrait dans toutes les créatures. Chaque objet lui rappelait le Créateur, et la création matérielle tout entière s'associait à son action de grâces.

Nécessaire à l'homme innocent, la Prière le devint bien davantage à l'homme tombé, Sans elle, essayons donc de sortir des misères de notre nature déchue! sans elle essayons de regagner les hauteurs de lumière où nous étions assis!... Victimes expiatoires, pauvres êtres tombés, il faut que notre Prière devienne large comme l'indigence qui nous consume, gémissante comme la douleur! Notre formule, la voici: « Seigneur, j'ai crié vers vous du fond de l'abîme. *De profundis clamavi ad te, Domine!*... »

En effet, pour aller de la déchéance à la régénération, il nous faut nécessairement passer par trois états :

- 1°. — Nous arracher à l'empire au mal.
- 2°. — Pratiquer la vertu.
- 3°. — Imiter Jésus-Christ.

Briser le joug des passions, établir en nous les doux signes de la vertu, imiter Jésus-Christ, trois choses indispensables pour arriver à l'immortalité.

Or, comment rompre ces lourdes chaînes dont le poids accable notre liberté? Notre orgueil, plaie immense, qui la guérira? Quand, sur l'océan de notre cœur, s'élèvent des vagues mugissantes; quand, après une lutte opiniâtre contre ces vagues, notre chétive nacelle, jetée d'écueil en écueil, est sur le point de sombrer, qui fera le calme dans ce déchainement des flots? Qui dira à la tempête de se taire? La Prière, cri de détresse poussé vers le ciel: Seigneur, sauvez-nous, nous périssons! *Domine, salva nos, perimus!* Par la Prière, on met son néant, ses misères morales, ses plaies, en face des grandeurs infinies et des abaissements du Verbe fait chair!

Est-ce la fièvre de la cupidité, l'égoïsme dévorant, qui nous domine? La Prière arrache l'âme aux choses du temps, elle va chercher son point d'appui, son arme de salut, dans l'éternité. Elle fait comprendre le néant de tout ce qui passe. C'est une idolâtrie, une sorte de paganisme que de placer tout son bonheur dans un vil métal, servitude d'idoles, *idolorum serritus*, comme dit saint Paul. La Prière, l'humble Prière nous élève au-dessus des biens passagers et nous jette dans la possession anticipée des biens éternels.

La volupté, cette plaie large et profonde de l'humanité, ce torrent dévastateur, qui entraîne quelquefois les âmes les plus vertueuses, vous asservit-elle? Il n'y a pas d'autre moyen de sortir de la fange impure de ce vice que le secours de Dieu? « J'ai vu, dit le plus grand et le plus sage des rois

tant qu'il sut préserver son cœur des atteintes mortelles du sensualisme, j'ai vu que je ne pouvais être chaste, si le Seigneur ne m'accordait cette grâce. » Que dire donc, quand la passion s'allume brûlante dans notre cœur ? Que faire ?... Implorer du fond de son abjection le Dieu de force. *Deus in adiutorium meum intende*. O Dieu ! venez à mon aide !... Le torrent impétueux descend des hautes montagnes, il ravage tout sur son parcours, ô Dieu, voyez, je crie vers vous des profondeurs qu'il va submerger. *De profundis clamavi ad te* ! Opposez la digue, élevez la barrière. Vous seul le pouvez !... M. F., le sensualisme dévore la terre, parce que les hommes ne prient plus !...

Mais, il ne suffit pas à l'homme de s'abstenir du mal, il doit encore faire le bien. Voilà pourquoi il faut qu'il pratique la vertu. Tout arbre, dit Jésus-Christ, qui ne portera pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Donc, l'arbre inutile sera traité comme l'arbre mauvais. Il faut donc que nous portions des fruits de vertus, si nous voulons échapper à l'anathème.

Or, qu'est-ce que la vertu ? C'est la manifestation de la sainteté de Dieu qui passe en nous. Mais, pour que cette manifestation se réalise, il faut que nous nous élevions au Dieu des vertus. Plante céleste, la vertu ne germe point naturellement en nous, où croissent les ronces et les épines. Ce don inestimable descend d'en haut sous la forme d'une miséricorde, mais, elle ne descend que sur les ailes de la Prière.

Ne priez pas, impossible la foi, ce miroir où resplendissent les réalités divines.

Ne priez pas, impossible l'espérance, cette ancre, cette étoile de salut dans la mer orageuse de ce monde, ce soupir incessant de l'exil vers la patrie.

Ne priez pas, impossible la charité qui les termine l'une et l'autre.

Il en est ainsi des autres vertus, de la tempérance, de la force, de la grandeur, de la justice. La Prière étant le canal par où elles descendent à nous, il nous faut les demander par elle au Dieu des Vertus.

Si donc l'arbre de votre vie est dépouillé, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes, c'est que vous ne priez plus !

En troisième lieu, nous sommes tenus d'imiter Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, médiateur entre Dieu et les hommes. Nous devons nous transformer en lui. Jésus-Christ, dit saint Paul, est notre vie, *Christus vita vestra*. Parlant de lui-même, il l'a dit : Je suis votre vie, *ego sum vita*. Et l'apôtre continue, en nous enseignant que les élus sont prédestinés à devenir conformes à l'image du Fils de Dieu. *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui*. Jésus-Christ est le divin exemplaire du chrétien, le moule divin des âmes, leur type, la forme sur laquelle elles doivent se mouler. Or, comment reproduire ce divin modèle ? Comment nous conformer, nous informer, nous assimiler à lui et en lui ? Par l'union avec Jésus-Christ, avec son esprit,

avec ses exemples, avec ses vertus, avec sa vie. Or, pour arriver là, il faut méditer, puis, nous élever, nous rapprocher de ce divin modèle.

La Prière, est donc la loi première, la loi créatrice du monde surnaturel, l'élément de l'univers moral, le pain des âmes.

De là vient que l'âme met dans l'âme une puissance, une énergie divine. Elle met la Providence aux mains de l'homme, elle est la toute-puissance donnée à des êtres finis. Rien ne lui résiste, elle triomphe même de la toute-puissance, de la force invincible de Celui qui Est.

Voyez la prière dans les siècles figuratifs.

Le cri de Sodome est monté jusqu'au ciel. « Je descendrai, dit l'Éternel, et je verrai si la mesure déborde. » Mais voilà que tout à coup le père des croyants, apprenant que Dieu irrité des crimes de Sodome et de Gomorrhe va détruire ces villes infâmes, se sent saisi d'une sainte frayeur, son zèle s'enflamme, il tombe à genoux, la face contre terre. « Quoi, dit il, vous pourriez envelopper l'innocent et le coupable dans le même châtiement!... Non, souverain arbitre du monde, non, cela n'est pas de vous, cela n'est pas de votre clémence et encore moins de votre justice!... Dites, s'il y avait cinquante justes dans l'infâme cité, que ferait votre bras? — Il s'arrêterait. — Et s'il y en avait quarante? — Il s'arrêterait. — Bien que cendre et poussière, je continuerai de vous interroger. Si vous n'en trouviez que vingt? — Il s'arrêterait. — Oh! de grâce, ne vous indignez pas,

et, s'il n'en restait que dix ? — Il s'arrêterait encore !...

Voilà ce que peut la prière ! Et, M. F., combien nous sommes, nous, plus forts qu'Abraham, avec le sang de Jésus-Christ !

Jéhovah dit un jour à Moïse :

— Ce peuple me fatigue, il a un cœur indomptable ; je veux creuser un vaste tombeau et l'y ensevelir pour jamais !

La Prière va répondre et triompher.

— Eh quoi ! répliqua le législateur des Hébreux en se jetant la face contre terre, n'êtes-vous pas le Dieu de nos pères, le Dieu d'Isaac et de Jacob ? Et que diront les nations voisines, que diront les enfants de Misraïm, que dira Pharaon ! Ah ! pardonnez aux Hébreux, pardonnez-leur !...

— Ce peuple, reprend le Seigneur, ce peuple est dur, et je n'en ferai rien. Sa tête est dure comme l'enclume qui retentit sous le marteau. Laisse-moi, je vais le perdre.

— Alors, s'écria Moïse, si vous devez l'anéantir, effacez-moi du livre de vie, je ne veux pas lui survivre, je ne veux pas être le témoin de tant de funérailles.

Il dit, et les traits de la colère tombent, et le glaive vengeur se brisa.

Esther prie, et le superbe, le cruel Aman meurt sur la potence, et Israël est sauvé. Israël qui, au bout de quarante jours, devait couvrir de son sang la terre d'Assur.

Judith prie, et les soldats d'Holopherne, dont

les chariots obstruaient les torrents, gisant çà et là comme des feuilles desséchées...

Or, le chrétien est plus fort qu'Abraham, que Moïse, que Judith, qu'Esther, que Tobie, que Daniel!... Il est plus puissant que tous ces grands priants des temps figuratifs, parce qu'il a, à son service, la Prière que le Fils de Dieu lui-même nous a laissée.

Rien de plus simple, de plus touchant, de plus divin que cette formule, sortie de la bouche même du Christ. Voyez, elle répond à tous nos désirs, elle embrasse tous nos devoirs.

Que demande le chrétien, lorsque, agenouillé, les mains jointes et les regards tournés vers le ciel, il prononce cette prière. Écoutez.

Pater noster qui es in cœlis. Ah! que de souvenirs réveillent ces deux mots! Notre élévation jusqu'à Dieu par Jésus-Christ! Notre fraternité divine avec le Verbe! Nous ne disons pas : Maître, Roi, Créateur!... Mais, nous élançant par la foi et nous identifiant en Jésus-Christ qui a revêtu notre humanité dans l'Incarnation et l'a élevée si haut, nous disons à Dieu avec lui : « Notre père! » Voilà, M. F., la prière de l'égalité. Dieu y paraît, il y est invoqué comme le père commun. Le mendiant et le riche, le roi et le sujet disent l'un comme l'autre : *Pater noster*. L'homme a besoin et il crie à Dieu : Père! et ce père l'entend.

Ah! que le nom de ce Père tout-puissant, auteur de ce qui est, soit partout connu, comme partout adoré, *sanctificetur nomen tuum!*...

Que son règne, le règne de son Verbe, lumière pour les intelligences, s'accomplisse ! *Adveniat regnum tuum !*

Que le ciel et la terre, soumis à sa volonté sainte ne soient que le sanctuaire de son Esprit d'amour, aliment des cœurs. *Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra !* Voilà pour Dieu. Et maintenant, que va demander le chrétien pour lui-même ? Quelques mots renferment tous les besoins du présent, du passé et de l'avenir. Dans le présent, il est voyageur, il lui faut le pain substantiel du corps et de l'âme. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*

Le passé n'a rien à solliciter, rien, hormis le pardon *Et dimitte nobis debita nostra.* Et, pour l'obtenir plus facilement, il pardonne lui-même. *Sicut et nos dimitimus debitoribus nostris.*

Dans l'avenir, il ne craint que lui-même, les passions se disputent son cœur, *et ne nos inducas in tentationem.*

Puis, l'oraison se termine par la conclusion universelle, car le mal pèse sur tous, et c'est à son éloignement qu'aspirent les vœux de chacun. *Sed libera nos a malo.*

Un mot maintenant de la pratique de la Prière.

II^e PARTIE

La prière catholique est publique ou privée.

1^o — Un mot d'abord de la Prière publique.

Avez-vous réfléchi, M. F., à la sagesse qu'a déployée l'Église, lorsqu'elle a fait bâtir ces cathédrales, ces basiliques, ces temples majestueux qui, dans le langage de Dieu, sont des maisons de Prière ? Tout y prie, tout y invite à prier, même les pierres. Aussi les peuples, qui les voient de loin s'élever sur les villes comme des Lares protecteurs, les saluent avec transport. C'est de la foi du moyen-âge que jaillissent ces monuments inspirés.

On ne peut, en y entrant, se défendre d'une sorte de frissonnement involontaire et comme d'une vague impression de la divinité. Tout y frappe, tout y saisit l'âme : et les flèches aériennes, légères comme des chérubins impatients de remonter au ciel ; et ces artifices de perspective, qui multiplient le lointain et vous mettent en présence de l'infini ; et le système d'ogives, qui prolonge les distances et les fait se perdre dans l'immensité ; et les colonnades dégagées, qui s'élèvent comme des prières ; et les vitraux gothiques, semblables à une magie céleste ; et l'orgue, qui mugit comme l'autre de la Sybille ; et l'airain, qui se balance avec fracas sur nos têtes ; et les souterrains voûtés de la mort qui se taisent profondément sous nos pieds!...

Oh ! combien de générations sont venues s'agenouiller sur les dalles humides de la nef ! Combien sont venus y prier ! Et aujourd'hui !... Hélas ! les voies de Sion pleurent, parce qu'on n'accourt plus à ses fêtes.

Mais, que j'aime à parler des monuments de la Prière dans une basilique comme celle-ci ! Dans les Églises modernes, dépourvues d'inspiration et de grandeur, il n'y a rien qui prie ni qui parle à l'âme, à la piété. On y est à l'étroit. Temple muet, gisant à terre comme ferait un temple antique oublié par le temps ! Aujourd'hui, on est grec, on est romain, on est classique, on est tout, excepté artiste, poète, chrétien.

Par contre, comme on aime, dans des vaisseaux imposants comme le vôtre, à songer aux ancêtres pleins de foi, qui sont venus balancer leurs espérances catholiques dans un temple catholique ! Je dis catholique, car la maison des hérétiques n'est pas une maison de Prière. Quatre murailles ne forment pas un temple, une table n'est un autel, pas plus qu'un fauteuil n'est une chaire, un homme payé pour faire son prêche, un prêtre. Le protestant, avec sa froide maison, a tout glacé. Dans son culte, on voit, on sent que Dieu n'habite pas chez lui. Dans nos églises, au contraire, tout est animé, tout parle de Dieu, tout y élève !...

Mais, si la sombre basilique est déjà si imposante par elle-même, que sera-ce donc, quand, de muette, de silencieuse, elle deviendra tout à coup animée, retentissante, en une de nos grandes solennités !

C'est l'heure du sacrifice. On accourt, on se répand par de larges portiques sous les voûtes immenses.

Le pontife s'avance vers l'autel d'un pas majes-

tueux. On dirait un de ces anges qui, dans les temps anciens, apparaissaient souvent au milieu des hommes. Le voilà profondément incliné. Il demande à Dieu de le juger, il gémit sur ses misères, se frappe la poitrine et monte là où doit s'accomplir le prodige. Au même instant, un cri d'angoisse profondes'élève de tous les points de l'assistance. On demande pitié à Dieu et commisération à son Christ. *Kyrie eleison* !... On insiste, on répète jusqu'à neuf fois l'attendrissante complainte.

Mais tout à coup le Pontife, saisi d'un feu divin comme les prophètes d'Israël, entonne le cantique chanté par les anges au-dessus de la grotte de Bethléem, cantique dont Ezéchiel entendit quelques sons dans la nue : « Gloire à Dieu dans la hauteurs des cieux. *Gloria in excelsis Deo* ! Et sur la terre, paix aux hommes de bonne volonté. *Et in terra pax hominibus* !... » Et la terre respire, délivrée de son poids de tristesse. Elle tressaille de joie et d'espérance... Nous vous louons, nous vous remercions, *Laudamus te* !...

Prêt à lire l'Évangile, le Pontife s'arrête et supplie le Très-Haut de purifier ses lèvres avec le charbon ardent dont il toucha celles d'Isaïe. Puis, il chante la Prière de la foi et de l'unité. *Credo in unum Deum* !...

Un peu plus tard, il se tourne vers les fidèles, et, d'une voix émue, comme à l'approche d'un grand événement : « Priez, mes frères, » dit-il tout bas. *Orate fratres* ! Que va-t-il donc arriver ?

Un instant, il demeure en silence, puis, sou-

dain, annonçant l'éternité, il s'écrie : *Per omnia sæcula sæculorum* ! En haut les cœurs ! Les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Séraphins, sont conviés à descendre. Les chœurs célestes se joignent aux douleurs suppliantes, des milliers de bouches chantent le trisagion sacré : *Sanctus, Sanctus, Sanctus* ! Et le dernier *Hosannah* a expiré sous la harpe des archanges.

Où se tait. Chacun tombe à genoux. Le recueillement est sur tous les visages, sur tous l'immobilité de l'adoration. L'orgue, cette voix qui fait rêver du ciel, soupire de saints accords, de ravissantes mélodies. Alors, la Prière se consomme par ces paroles ineffables : *Hoc est enim Corpus meum* !... Un vieillard debout se perd dans les profondeurs de Dieu. Ses mains tremblantes s'élèvent jusqu'au sein de l'infini. L'autel, le Saint des saints, tout est inondé d'Esprits célestes, de Chérubins embrasés....

Non, il est impossible d'assister à ces magnifiques spectacles de la Prière catholique, sans que quelque chose se remue au fond du cœur, quelque chose de fort, de puissant, d'irrésistible.

L'Église est une maison de Prière. Le prêtre aussi est un homme de Prière. Il prie le matin, il prie le soir, il prie sans cesse. Explique-t-il la divine loi aux petits enfants, essuie-t-il d'une main amie les larmes du repentir, va-t-il s'asseoir sur le triste grabat, laisser tomber de consolantes paroles sur le râle du mourant, il prie encore. Qu'est-ce en effet que le sacerdoce ? Une montagne élevée

au centre de l'humanité. Du sein de cette montagne, descendent des fleuves de Prières, qui empêchent la sécheresse dans les plaines arides du temps. Sans leurs eaux fécondantes et l'impides, tout y périrait sous l'haleine corrosive de l'égoïsme.

Qu'était-ce donc que ces ordres priants, ces antiques monastères qui protégeaient la vertu, les sciences et les arts ? Avez-vous jamais respiré dans ces asiles, élevés loin du théâtre où s'agitent les ambitions, les cyniques instincts du moi individuel, loin de nos cités perdues de vices et n'en pouvant plus de crimes ? Avez-vous jamais visité cette partie des Alpes, où saint Bruno fonda son empire. Cet empire est encore debout. Des prosélytes, morts à la terre, la soutiennent des richesses de leur pauvreté, de leurs abnégations et de leurs sacrifices.

Avant d'y arriver, il faut braver la chute imminente de rochers énormes, retenus par d'autres qui se perdent dans la nue. Il faut passer au milieu d'escarpements entrecoupés de torrents dont le fracas étouffe la voix des guides et le cri des animaux, franchir un pont jeté d'une montagne à l'autre, se hasarder sur le talus glissant d'un roc où tombe une cascade, ou dans un passage étroit entre cette masse d'eau et l'abîme au fond duquel elle se précipite. Bientôt, on commence à descendre, la vallée s'élargit et on aperçoit le nid d'aigle qu'habitent les anges de la solitude.

Ce qu'on éprouve alors ne peut se dépeindre. Mais, c'est bien autre chose, quand, une fois arrivé,

on voit s'avancer en de longs corridors des figures sublimes d'aménité, d'amour et d'espérance. Vous diriez ces types divins dont l'apparition nous fait tressaillir dans nos rêves.

Quand les frimas s'appesantissent sur ces âmes sauvages, quand déjà la nuit est avancée, le visiteur s'éveille en sursaut au tintement inexorable de la cloche dont le bruit se mêle à celui des sapins. C'est l'heure où les enfants de Saint Bruno vont prier, pour ceux-là même que la mollesse éteint de ses bras voluptueux. Ah ! au lieu de promener dans les rues et sur les places publiques nos ennuis, nos inutilités sans fin, allons donc nous instruire à cette école de la vie humaine. Là, seulement la conscience se place en face d'elle-même et sous l'œil de Dieu ; là seulement elle apprend à méditer. Hélas ! il n'y a guère à choisir, car, ces retraites pieuses, ces asiles ouverts à la Prière et à la réflexion, on les a remplacés par des casernes ou des usines...

2° — Il nous reste à dire un mot de la Prière privée.

Dans les anciens jours, quand il y avait encore de la foi, chaque famille était un temple, un sanctuaire, une chapelle de dévotion. Le soir, avant le coucher, un vieillard aux cheveux blancs faisait un signe sacré sur sa poitrine, et de petites créatures, à genoux autour de lui, répétaient avec des lèvres innocentes, ce que disait le vieillard, et de célestes bénédictions descendaient sur ces jeunes têtes. Souvent, c'était l'épouse, la jeune mère, plus

ardente dans sa piété, qui remplissait le saint ministère de la Prière. Quelquefois même, c'était le dernier né des enfants : il y avait là une touchante leçon... Où voit-on aujourd'hui ces scènes attendrissantes ? Elles sont devenues si rares, qu'on pourrait les comparer à ces médailles antiques que l'archéologue découvre sous de vieux décombres. Aussi, plus de mœurs dans les familles, l'autorité paternelle y est méconnue. Voulez-vous un remède ? Le voici : tombez à genoux devant Dieu, et votre fils vous respectera, et tous vos droits redeviendront sacrés à ses yeux.

Il y a une autre Prière catholique bien touchante aussi, l'*Angelus*, appelée dans le langage chrétien de certaines contrées, le Pardon. Trois fois le jour, elle salue l'Incarnation du Fils de Dieu et sa venue sur la terre. Quand un roi prend possession d'une cité, le canon de la victoire salue le nouveau dominateur, et vous ne faites, hélas ! plus attention que trois fois le jour toutes les cloches de l'univers saluent la reine des cieux. Quelle suave harmonie pourtant s'élève des quatre coins du monde !...

Une autre prière domestique, c'est la bénédiction de la table. Nous la retrouvons jusque sur le sauvage continent du nouveau monde. Les sauvages de l'Amérique bénissaient le pain avant leur repas, c'est qu'ils savaient que nous tenons tout de Dieu, c'est lui qui fait mûrir le froment dans nos campagnes et le raisin sur nos côtes.

Ah ! M. F., que sont les joies de ce monde et

ses plaisirs si courts auprès des consolations accordées à celui qui prie !... Aussi, je ne m'étonne plus que les Antoine et les Pacôme, et tant d'autres saints du désert, aient pu passer des quarante-huit heures en oraison, dans une extase continuelle. C'est là qu'ils goûtaient le bonheur de la solitude, ces innombrables anachorètes qui faisaient retentir les échos de la Thébaïde de leurs chants de Prière. De là aussi, cette soif dévorante de la Prière qui ravissait les Philippe de Néri, les François-Xavier, au point que l'apôtre des Indes portait à l'autel un cœur gros de bonheur, gonflé d'amour. Il fallait de l'eau pour rafraîchir sa poitrine embrasée. Dans son extase, il disait à Dieu : « Donnez-moi des souffrances ici-bas, réservez-moi le bonheur dans le ciel ! » Ah ! c'est que, M. F., un quart d'heure passé aux pieds de Jésus Christ donne plus de jouissance qu'un siècle de volupté. Ah ! si vous connaissiez le don de Dieu, vous ne négligeriez plus la Prière, vous y trouveriez un charme inconnu à vos âmes, et qui, après vous avoir consolés dans le temps, vous donnerait un gage de vie pour l'éternité. Amen.

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE.

Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania ?

Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots ?

(PSAUME II, v. 1.)

C'est en contemplant le triomphe de Jésus-Christ sur la mort que le Roi-*Prophète* adressait cette foudroyante interpellation aux ennemis de son Dieu. David avait entendu les criminels complots des princes et des rois contre le Seigneur et contre son Christ. Il les avait vus s'enhardir à une victoire décisive contre le Fils de Marie. *Astiterunt Reges terræ et Principes convenérunt in unum adversus Dominum et adversus Christum ejus.* Mais, celui qui habite au plus haut des cieux s'est ri de leur impuissance, il a insulté à leur colère et à leur honte. *Qui habitat in cælis irridebit eos et subsannabit eos.* Jésus-Christ, vainqueur de la mort, a reçu de son Père le sceptre de l'univers. « Demandez-moi, lui a dit ce Père adorable, et je vous donnerai les nations pour héritage. *Postula a me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam.*

A la vue des conquêtes de l'Église, de ses victoires éclatantes, il nous est permis d'emprunter

les mêmes paroles prophétiques : Pourquoi les nations ont-elles frémi, pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots contre l'Église, fille du ciel, épouse du Fils de Dieu, héritière des nations ? Ses destinées sont semblables à celles de son Roi et de son Dieu. Les puissances de la terre, les rois, dont elle avait sanctifié, glorifié la puissances, se sont légués contre elle. *Astiterunt reges terræ et principes convenerunt in unum.* Mais, ils se sont brisés contre sa puissance. *Qui habitat in cælis irridebit eos.* Elle a vaincu tous ses ennemis, elle les a tous brisés dans sa force. Enclume divine; elle a broyé tous les marteaux. Elle est debout au milieu des ruines du passé, amoncelées au pied de son trône éternel. Elle vit dans sa force, prolongeant sa marche à travers les siècles, parce qu'il a été dit : « Demandez-moi et je vous donnerai les nations pour héritage. *Postula a me et dabo tibi gentes hereditatum tuam.* »

Qu'y a-t-il donc de divin dans le monde, sinon la vérité de l'Église catholique ? En parlant de la Foi, nous avons déjà dit qu'elle est la manifestation de la vérité, de la charité, de la force de Dieu même. Donc elle est divine.

Mais l'Église, attaquée et victorieuse depuis dix-huit siècles, n'a pu lasser encore la haine de tous les ennemis. Une race de sophistes payés rêve la ruine de ce qui est éternel. Les blasphèmes usés de ces scribes à gage ne l'anéantiront pas. Mais, il n'est pas dit que la France ait des promesses d'éternelle foi. Il n'est pas dit que la

race des méchants, qui président à nos destinées, n'en viendra pas un jour à faire ce que fit l'Angleterre, en apostasiant sa foi. C'est donc à nous, ministres de la vérité, qu'il appartient de défendre la sainte cause de Dieu et de son Église.

Voilà pourquoi, M. F., je viens faire contempler l'un des plus éclatants caractères de la divinité de l'Église catholique, son Unité.

Céleste Vierge, Reine et Patronne de l'Église, mettez sur mes lèvres des paroles dignes de ce grand sujet, des paroles qui dissipent les ténèbres, qui fassent aimer la vérité, et par conséquent l'Église, qui en est la manifestation. *Ave Maria.*

I^{re} PARTIE.

Et d'abord, l'Église catholique possède seule l'unité qui est le signe le plus éclatant de sa divinité.

Dieu est un... *Unus Deus.* Cette notion est tellement inhérente à l'idée de Dieu, que, sans elle, il ne peut ni exister ni être conçu. L'Unité simple, immense, infinie de l'être absolu, est, en soi, et dans nos idées comme dans sa conscience humaine, comme dans toutes les traditions, la notion première, fondamentale, de Dieu. *Credo in unum Deum.* C'est le premier article du symbole de l'univers. Or, la vraie religion, n'étant que la manifestation de l'Être infini ou de l'Être un, doit, par une conséquence obligatoire, porter la marque indélébile de l'Unité, laquelle, selon la pensée profon-

dément philosophique du grand évêque d'Hippone, est la forme du vrai et du beau. Point de vérité, point de beauté, sans harmonie, et l'harmonie, dans toutes les hypothèses, n'est que le sentiment perçu de l'Unité. La vraie religion, étant la vérité complète, doit donc manifester à son plus haut point le grand, l'indélébile caractère de l'Unité. Donc, si l'Église est la vraie religion, l'Unité doit la distinguer nettement de toutes les sectes d'invention humaine.

Or, telle est précisément l'inscription divine que la main du grand apôtre a gravée au frontispice immortel de l'Église de Jésus-Christ : *Unus Deus, una fides, unum baptisma.*

Ce signe avait été salué par les anciens Prophètes : « Les peuples se réuniront en un seul, *in conveniendo populos in unum.* — Je suis et je ne change pas, *Ego sum et non mutor.* — Ce royaume me sera point dispersé : *Regnum quod non dissipabitur.* »

Jésus-Christ, de son côté, avait dit : « Un iota ni un point ne seront changés. *Iota unum aut unus apex non præteribit.* — Il n'y aura qu'un seul troupeau et un seul pasteur. *Erit unum ovile et unus pastor.* — Père, je vous demande qu'ils soient un comme nous sommes un. *Ut sint unum sicut et nos unum sumus.* »

Mais, l'Être un, qui est Dieu, réalise trois propriétés personnellement distinctes : la puissance, l'intelligence, l'amour. Or, l'Église Catholique, par l'Unité de dogme, de morale, et de culte, ma-

nifeste au plus haut point l'Unité divine dans son adorable trinité.

Par l'Unité de dogme, elle nous révèle la vérité infinie.

Par l'Unité de morale, l'amour infini.

Par l'Unité de culte, la force infinie.

Elle est donc la plus haute expression de Dieu lui-même. L'Unité est donc le plus incommunicable de ses attributs.

1° L'Église est Une dans ses dogmes. Le Symbole de l'Église, sommaire incorruptible des trois révélations, patriarcale, mosaïque et définitive, mémorial de la tradition sacrée tout entière, est Un. Vingt siècles, soixante siècles n'en ont pas changé un iota. Soleil du monde moral, le symbole catholique n'a pas perdu un seul de ses rayons. Il n'aura point de couchant. En parcourant le ciel des siècles, il verse sur le genre humain une lumière toujours éclatante, toujours expansive, jusqu'à ce qu'il parvienne au midi de sa gloire, qui est l'éternité. *Veritas Domini manet in ætèrnum*. Toutes les hérésies ont essayé de la soumettre à l'action corrosive de la raison, et cette lutte incessante, acharnée, n'en a pas changé un iota. *Iota unum aut unus apex non proteribit*. L'incrédule a beau creuser dans son histoire, tourmenter les annales religieuses de quatre mille ans. Vain labeur, stériles efforts, il ne pourra citer un seul jour où il y ait eu une éclipse dans son enseignement dogmatique. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*.

2° — L'Église est Une dans sa morale. — Deux

préceptes générateurs résument la morale catholique : l'amour de Dieu, l'amour des hommes divinisé par les grâces du Saint-Esprit. C'est là le sommaire divin de toute la législation du Calvaire. La morale de Jésus-Christ, c'est l'amour de Dieu et l'amour du prochain dilatés sans mesure. Pas une loi de l'Église qui ne jaillisse de ces deux foyers d'inépuisable chaleur, pour retomber ensuite sur nous comme une douce rosée. Or, cherchez une législation qui s'enracine, comme la législation morale de l'Église, dans l'immuable amour. Cherchez une loi morale qui fasse, comme la loi de l'Évangile, une guerre implacable à l'égoïsme pour le subjuguier au profit de ce double amour ? Non, nul autre code religieux d'humaine fabrication ne s'enracine dans les profondeurs de l'amour, ni celui de Zoroastre et des prêtres de Memphis, ni celui de Lycurgue, ni celui de Numa, pas un seul. Or, cette grande loi, à quelque époque, sous quelque climat qu'on la considère, ne subit jamais la moindre altération. Jamais, dans le champ de la perfectibilité, l'Église ne cherche un autre levie contre l'égoïsme et les jouissances solitaires de l'orgueil, un autre ferment de charité fraternelle. Ici encore, je défie l'incrédule.

3^o L'Église est Une dans son culte. — Point de vraie religion sans un terme définitif de l'amour, dilaté lui-même par la vérité ; sans une action forte, surnaturelle ; sans l'adoration et le sacrifice qui sont cette action et ce terme définitif. Jésus-Christ promis, annoncé, préfiguré, attendu, voilà la pierre

angulaire des anciens rites juifs, et, depuis l'im-molation du Calvaire, depuis le *Consummatum est* du Golgotha, plus que jamais, il vivifie tout, il sanctifie tout, il commence, développe, termine tout. Par sa hiérarchie, par son sacerdoce, par ses cérémonies, par ses sacrements, le culte catholique est plein, saturé de Jésus-Christ. C'est que l'Unité de ce culte trouve en lui seul son terme suprême, immuable, éternel. Parcourez toutes les phases de l'Église militante, durant sa vie patriarcale, pendant sa vie mosaïque, et sous l'empire de la loi de grâce. Y eut-il, en ces longues périodes, un instant, un seul instant où le divin Fils de Marie, où le Christ n'ait été le centre final de la nouvelle Jérusalem descendue du ciel ?

A l'Église Romaine donc, et seulement à elle, l'Unité de Culte, comme l'Unité de Dogme et l'Unité de Morale. A Elle seule, le privilège de manifester, au sein de l'humanité déchue, l'Unité infinie, immuable, dans une trinité de personnes.

Mais, sur quoi repose cette triple Unité ?

1° — Sur le pouvoir central et hiérarchique toujours vivant dans l'Église. Point d'Unité possible sans un centre auquel viennent aboutir tous les rayons de la circonférence que forme l'Église universelle. Or, l'Église Romaine a-t-elle cessé de reconnaître cette puissance souveraine, immuable, centrale ? A-t-elle cessé de reconnaître, dans les Pontifes de Rome, cette souveraine puissance ?

Quel spectacle, grand Dieu !... Depuis dix-huit siècles, les successeurs de Pierre tiennent le sceptre

du monde moral ! Le pontificat romain nous y apparaît comme le roc d'où surgit l'édifice éternel, bâti de la main de Dieu. C'est l'ancre du vaisseau qui, depuis dix-huit siècles, traverse l'océan des révolutions sans que les colères de la vague mugissante aient jamais pu l'ébranler. C'est la chaire éternelle d'où s'irradie des faisceaux de lumière, phares divins destinés à éclairer le genre humain dans les catacombes de la création. De lui, de lui seul descend l'ordre hiérarchique. Par lui seul, il poursuit son immortelle mission. Que de saints vieillards, depuis le Pêcheur de Galilée, se sont assis au Capitole chrétien ! Que de décrets, que de bulles émanées de Rome, depuis les lettres des Anaclet, des Lin, des Clément, jusqu'aux Encycliques de Grégoire XVI ! Eh bien ! lisez-les, comparez-les, ces bulles !... Nulle part, un symbole, une législation morale, un culte, différent de ceux qui aujourd'hui constituent le catholicisme. Fait unique dans les annales universelles. Jamais l'homme, qui a hérité de la divine prérogative : Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ! Jamais cet homme, soumis comme nous aux humaines faiblesses, jamais s'adressant *Urbi et Orbi*, à la Ville et au Monde, n'a proféré un mot erroné. Les paroles, dites par Dieu dans l'éternité de sa gloire, il les répète, depuis deux mille ans tout à l'heure, il les répète ; et l'Église, si dispersée qu'elle soit, à tous les coins, sur toutes les lignes de cet orbe sublunaire, l'Église les entend, les recueille comme des oracles tombés du ciel — car, tomber du Vati-

can, pour elle, c'est tomber du ciel. Oui, c'est là un fait unique dans l'histoire des nations. Incrédule, cite maintenant un philosophe qui ait courbé pendant un quart d'heure un seul esprit sous le joug tyrannique de la raison individuelle, tu n'en viendras pas à bout !

2° — L'Unité se maintient par l'épiscopat uni à son chef, au centre de l'Unité.

Comment les églises particulières ont-elles gardé une même foi ? En se mouvant dans l'orbite de l'Unité. Les églises des Gaules, de la Germanie, des Espagnes, du monde entier, auraient-elles vécu de la même vie, sans cette communion ?... Quel témoignage en faveur de l'Unité, que cette grande évolution des Églises particulières, satellites et constellations se mouvant autour de l'Église, Romaine, soleil du monde moral et centre de l'univers catholique !

3° — Outre ce flambeau central, qui toujours brille, toujours verse ses douces influences, ses clartés salutaires, l'Unité est placée, à des époques rares mais providentielles, sous l'autorité des Conciles Œcuméniques, convoqués, présidés, confirmés par les Papes.

Dans quel but a-t-on, de temps à autre, convoqué ces États Généraux de l'ordre spirituel ? Pour foudroyer, réduire en cendres l'hérésie, toutes les fois que, avec le levier du sophisme, elle a voulu ébranler l'arche du salut. Pour maintenir l'œuvre de Dieu dans sa beauté native, vierge de tout contact impur. Pour nous épurer, nous perfectionner

à la chaleur de ses célestes émanations. Or, cherchez, dans l'immense collection des Saints Conciles. Leurs actes, leurs décisions dogmatiques, sont écrits. Nous pouvons les consulter, on les a recueillis en de nombreux volumes. Cherchez donc, et vous acquerrez la certitude, après en avoir scrupuleusement examiné la teneur, 'qu'à Jérusalem, à Nicée, à Bysance, comme à Trente, partout éclate l'unanimité dans la profession de la même foi, l'unanimité dans l'adhésion aux mêmes croyances. Quoi ! Pendant dix-huit siècles, des assemblées d'évêques s'accordent en tout point, ne varient pas d'un iota en leur symbole, et ce ne serait pas un argument invincible de l'Unité de l'Église ! De grâce, répondez-nous. Où la trouverez-vous ailleurs, cette Unité, si elle n'est pas là ?

4° — L'Unité catholique se retrouve encore dans l'enseignement des Pères, des saints docteurs, des théologiens catholiques. Le texte du grand Apôtre : *Unus Dominus, una fides, unum baptisma*, est leur point de départ, leur cri de ralliement, le sceau indélébile de leurs écrits ; l'écho fidèle qui, depuis saint Denis l'aréopagite jusqu'à Bossuet, redit, rend présentes leurs pensées à toutes les générations. Quel témoignage que cet enseignement uniforme de tous les écrivains catholiques ! Cherchez donc quelque chose qui lui ressemble !...

5° — L'Unité éclate dans l'enseignement de tous les prêtres catholiques, morts dans la communion de l'Église. Jamais, l'Église n'a donné le viatique de l'éternité à un prêtre, sans recevoir de ses

lèvres, en face de la mort et de l'éternité, l'expression de sa foi. Or, quel est le symbole qu'ils ont récité tous, en allant au ciel? Toujours le même.

6° — Pour continuer ce tableau de l'Unité active, de l'Unité enseignante dans l'Église, appelons encore en témoignage ces légions de Pontifes, qui, sous l'autorité d'un Pontife suprême, et en se mouvant dans l'orbite de la métropole chrétienne, ont formé des églises particulières, dont la virilité et la force vivace constituent une Unité compacte, indestructible, au milieu du conflit anarchique des sectes, au milieu des funérailles des systèmes et des opinions.

Faisons encore appel au sépulcre, évoquons de leur poudre tumulaire ces myriades de prêtres, ces missionnaires de charité, ces propagateurs de la Bonne Nouvelle, qui se sont associés à leurs sueurs, à leurs travaux de prosélytisme, de civilisation sociale. Quel magnifique concert sur ces hauteurs séculaires!... Écoutez! ce sont les voix de ces prêtres... Elles répètent toutes ensemble avec une ravissante harmonie : « Il n'y a qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma.* »

7° — Enfin, si nous interrogeons l'Unité passive, quelle merveilleuse identité de foi dans les nations catholiques, depuis bientôt deux mille ans! Paraissez, vous aussi, nations de la terre qui dormez votre sommeil sous le suaire. Levez-vous, tribus innombrables régénérées par la grâce! Arrivez de l'aquilon, du midi, des quatre

vents du ciel. Dressez-vous dans les vastes plaines du temps. Serrez vos nombreux escadrons sous l'étendard sacré de la Croix. Formez, autour de l'incrédule, comme une citadelle de fer ; qu'il entende de vous le premier et le dernier mot de votre foi, de vos espérances ; qu'il le lise, écrit sur vos fronts : « Un seul Dieu, une seule foi, un seul baptême. *Unus Dominus, una fides, unum baptisma.* »

Ainsi donc, notre religion, à nous, est celle de deux cents millions d'hommes disséminés partout où tombe un rayon lumineux, celle des successeurs de Pierre, celle des Conciles OEcuméniques, celle des évêques, des docteurs, celle de quatre mille ans d'attente, de dix-huit siècles d'amour. Quel spectacle ! Le ciel et la terre s'abîmeront dans une immense ruine, avant que l'impie puisse indiquer une variante, une seconde, où quelque nuage obscurcisse notre Unité.

II^e PARTIE.

Établissons maintenant que, en droit comme en fait, l'Unité n'appartient qu'à l'Église romaine.

Certes, ce n'est pas sans dégoût que notre œil va voir se dérouler le lamentable tableau des misères, des pauvretés de l'intelligence, des créations ignorantes de la pensée humaine. Mais, il le faut.

Dieu est Un, la Vérité est Une, la vraie religion

étant la manifestation du Dieu de vérité doit donc nécessairement être Une, et toute religion qui manque d'Unité manque par cela même de vérité et ne peut pas venir de Dieu. Or, l'Unité de l'Église est un fait inattaquable, nous venons de le démontrer. Donc, seule, l'Église est divine.

Nous allons rendre cette conclusion encore plus saisissante, en établissant que, en droit et en fait, nulle secte d'invention humaine n'a su, ne saura posséder l'incommunicable caractère de l'Unité. L'Unité est invariable, infractionnable, incommunicable.

1° La demanderions-nous, par hasard, cette Unité aux religions païennes, qui ont paru dans le monde avant et après Jésus-Christ ? Demandez plutôt l'ordre à l'anarchie, la vertu au crime, la clarté aux ténèbres, l'être au néant. Là, rien de ce qui constitue l'Unité, dans ce monstrueux amalgame de sectes. Là, nul pouvoir suprême, nul centre commun de hiérarchie. Là, nul principe de cohésion, nul symbole identique. Chaque peuple, chaque cité, chaque famille a ses dieux mobiles, dépravés comme les passions dont ils sont l'apothéose. Le *Zeus* des Hellènes, le *Deus Optimus Maximus* des Romains, n'est pas l'Ammon, l'Osiris adoré aux bords du Nil, l'Ormuzd des livres Zend, le Brahma des castes indiennes, le Tien des Chinois, Leur culte, partout ridicule, bizarre, est cruel, sanguinaire à Sparte, à Carthage, dans les pagodes, sur les autels d'Odien, au pied du chêne druidique. — Ainsi, désordre, confusion, éléments

hétérogènes dans les sociétés idolâtres, rien que cela.

2^o Point d'Unité non plus dans la société juive.

D'Abraham à Jésus-Christ, il est vrai, ses croyances, sa législation morale, ses cérémonies religieuses, portent un cachet d'Unité. Mais, il est en compagnie d'un cachet de nationalité, il n'y a là aucune force d'expansion, aucun germe de dilatation. Pourtant, on ne peut refuser de reconnaître en elle tout ce qui réalise l'Unité, c'est-à-dire les traditions divines, une autorité centrale, un sacerdoce enseignant. Mais, aujourd'hui, depuis que la Synagogue figurative a fait place aux divines réalités de l'Église catholique, où trouver la tribu de Lévi ? Où rencontrer le grand prêtre de Jéhovah, le grand Sanhédrin ? Où découvrir la chaire de Moïse, héritage des enfants d'Aaron ? Cette société juive, cette Église, a été brisée, et le vent de la colère de Dieu en a soufflé les débris sur tous les points du globe. Un seul livre est resté au juif vagabond ; mais ce livre, qu'il tient sous le bras, qu'il presse contre sa poitrine, est scellé pour lui ; c'est un livre apocalyptique, dont il ne comprend plus une ligne. Que peut-il donc y lire ? Ce que l'ignorance, les préjugés, la mauvaive foi lui disent d'y chercher. Il y lit l'interprétation mensongère de la raison individuelle ; et il ira, d'un pas incertain, se heurter à la pierre du scandale, jusqu'à ce que brille, à ses yeux, le jour déjà levé sur nous.

3^o Point d'Unité, chez les disciples de Mahomet.

Eh quoi ! un hideux mélange d'idolâtrie, de ju-

daïsme, avec quelques ennemis chrétiens ; eh quoi ! une fille du sabre et de la volupté, une secte, divisée aujourd'hui en milliers de sectes toutes marquées au signe du Léopard ; eh quoi ! le Coran, foyer de barbarie, de sensualisme, l'éternelle honte de la civilisation européenne, une morale impure, une abrutissante tyrannie, et après la mort un lieu de prostitution, quoi ! grand Dieu ! tout cela manifesterait l'Être essentiellement Un !... Ah ! c'est là l'Unité du tombeau, l'Unité de l'enfer !... Ou bien, notre raison n'est qu'un rêve éternel, ou bien, il faut convenir que l'islamisme n'est pas plus une religion divine que la mort n'est la vie, que la pureté n'est le libertinage.

4° Point d'Unité dans les sectes schismatiques de l'Orient.

Cette Église d'Orient, jadis fécondée par le sang des martyrs, par le zèle des Basile, des Chrysostome, des Grégoire de Nazianze, des Athanase, n'est plus qu'une ruine informe du passé. Quelle main sacrilège lui a donc ravi son antique éclat ? Qui a terni ce regard si pur, imprimé une tache de boue sur son front si radieux de grâce céleste ? La lave dévastatrice du schisme !... Partisans de l'erreur orientale, à quoi songez-vous ? Je vous demande de m'amener devant l'organe du pouvoir suprême conféré au pêcheur de Génésareth, et vous me montrez un ignorant, un débile patriarche, servilement courbé devant le grand Sultan. C'est donc là le Vicaire de Jésus-Christ, celui qui a mission de présider aux destinées du genre humain !...

Ah ! il vous importe peu que la croix soit humiliée sous le Croissant. Nous sommes plus fiers que cela, nous !..,

5° Point d'Unité dans le Schisme russe.

Où réside, s'il vous plaît, le pouvoir central ? D'où descend la chaîne hiérarchique ? De qui relèvent les évêques, dans l'ordre spirituel ? Des caprices de l'Empereur, transmis et notifiés par un colonel de cavalerie !... Suprématie politique, civile, religieuse, tout est concentré dans la personne d'un tartaire couronné. Il faut croire, espérer, aimer, ce que cet autocrate, pontife-roi des multitudes agenouillées devant le sabre moscovite, ordonne de croire, d'espérer, d'aimer. Son sabre, voilà la houlette pastorale ; ses ukases, sa Sibérie, voilà les encycliques, les bulles pontificales. Son trône, voilà la pierre angulaire de l'Église. Est-ce donc à cet autocrate qu'il a été dit : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église ? »

6° Point d'Unité chez la protestante Angleterre.

On y remarque bien un simulacre d'épiscopat. Mais, le chef, montrez-le-moi ? De qui relèvent ces prébendiers de l'hérésie ? D'un concile permanent, direz-vous, de la reine Victoria. C'est donc à la chambre des Lords de la Grande-Bretagne, c'est donc à une papesse en jupons, à une jeune femme de vingt ans, qu'il a été dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église ? » Ses bras débiles, à peine capables de porter la pourpre et l'hermine, sont donc assez forts pour diriger le gouvernail de l'Église de Jésus-Christ ?

7° Point d'Unité chez les luthériens, les calvinistes, les protestants de toute secte. Chez eux, chacun est investi du droit d'interpréter la Sainte Écriture, d'en faire jaillir ses principes religieux : et, comme la loi de l'individualisme est une loi d'instabilité, il en est advenu multiplicité de doctrines, confusion, anarchie. Le symbole de la Prusse n'est pas celui du Danemark. On ne croit pas en Suède ce que l'on croit à Genève. Il n'y a aucun accord entre les prétendus réformés de la Rochelle et ceux de Nîmes.

8° Rien à dire des sectes philosophiques, ennemies de la Révélation. Nées d'hier, elles n'ont ni présent, ni passé, ni avenir. Leur centre d'unité, mobile, comme la vague qui s'enfuit, est le doute rongeur, la volupté, la mort.

L'Unité de dogme, de morale, de culte, essentielle à la vraie religion, n'appartient donc qu'à l'Église Romaine. Or, cette Unité constitue un véritable prodige. C'est ce qu'il me reste maintenant à démontrer.

III^e PARTIE

Pendant sa vie mortelle, Jésus Christ disait :

— Si vous ne voulez pas croire à mon propre témoignage, croyez du moins à mes œuvres.

Et il guérissait l'aveugle-né, ressuscitait Lazare, semait les miracles sur sa route.

L'Église, elle aussi, en passant sur la terre, s'af-

firme fille immortel de la vérité, et, bien qu'en le disant, elle soit l'écho de toutes les traditions, de tous les siècles, elle ajoute : — Si vous ne voulez pas croire à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres, croyez à ce fait de l'Unité qui prouve que je suis descendue du ciel. Le fait est d'ordre miraculeux.

Que l'Église de Jésus-Christ demeure toujours la même avec son impérissable foi, au milieu des systèmes et des opinions qui passent et repassent comme des nuées en un jour d'orage. Que vingt siècles n'aient pas obscurci un seul de ses rayons, user le moindre souffle de sa force. Que, depuis deux mille ans tout à l'heure, elle rassemble des myriades d'intelligences sous l'étendard de l'Unité. Que, au moment où je parle, deux cent millions d'hommes lui soient soumis par la pensée, soumis par la conscience. Que ces deux cents millions d'hommes inclinent leur raison, leur âme et leur vie, devant quelques paroles tombées du Saint-Siège!... Non, cela n'est pas dans nos moyens ! Non, cela n'est point dans la nature !

Que penseriez-vous d'un vieillard, assis sur un rocher au milieu de l'Océan, qui imprimerait à chaque vague, à chaque ondulation de ce vaste bassin, pendant un quart de siècle, une direction uniforme, harmonique ? Vous verriez-là une dérogation à l'ordre des choses établi. Eh bien ! au sein de la mer immense du doute et de l'erreur, coule le grand fleuve de la vérité catholique. Ses flots, malgré les idées anarchiques, malgré les

orages de l'individualisme, obéissent éternellement à la sublime loi de l'Unité. Le successeur de Pierre, assis au sommet de la divine montagne, sur le Capitole du Christ, leur fait subir un cercle d'harmonieuse vérité.

Qu'ils sont beaux tes tabernacles, ô Jacob ! Israël, qu'elles sont belles les tentes du camp que tu as dressé au milieu des éternelles variations de l'humanité ! En te voyant demeurer Une, tandis que tout change, ô Église de mon Dieu, je m'écrie, sans craindre aucun démenti, qu'il y a là quelque chose de divin !...

L'UNIVERSALITÉ DE L'ÉGLISE

Regnum tuum, Domine, regnum omnium sæculorum et dominatio tua in omni generatione et generationem.

Votre règne, Seigneur, est le règne de tous les siècles, et votre domination s'étend de génération en génération.

(PSAUME CXLIV, v. 13).

Ces paroles prophétiques et immortelles expriment, avec une éloquente et sublime simplicité, l'un des plus frappants caractères de l'Église de Jésus-Christ. Héritière divine de l'humanité déchue, elle est venue dans ce monde, prendre possession de son terrestre empire, et, malgré les efforts de l'enfer conjuré contre elle, elle dilate son cœur et étend ses mains chargées de bienfaits pour embrasser l'univers. *Regnum tuum, Domine, regnum omnium sæculorum, et dominatio tua in omni generatione et generationem.*

Voyez comme cet oracle s'est accompli ! Partie des bords du Jourdain, la société catholique a passé les mers, elle a fait le tour du monde. Douée d'une force infinie d'expansion et d'Universalité, rien n'arrête, rien ne ralentit sa marche à travers les peuples qu'elle a reçu mission d'arracher à la

tyrannie de l'erreur et du crime, et de nourrir de lumière et d'amour. *Et dominatio tua in omni generatione et generationem.*

Son prosélytisme sacré ne vit que de sacrifices et de dévouement, et la haine qui lutte contre elle ajoute chaque jour aux prodigieuses merveilles de sa charité grandissante. Semblable au ferment, elle pénètre, elle travaille, elle remue l'humanité tout entière... Pas un peuple, pas une horde, tant dégradée soit-elle, qui échappe aux étreintes de sa tendresse, et son ambitieux amour semble à l'étroit au sein de ce vaste univers. *Regnum tuum, regnum omnium sæculorum, et dominatio tua in omni generatione et generationem.*

Certes, voilà un fait immense qui remplit le monde depuis dix-huit siècles. Qui oserait le nier ? Cherchez, dans les annales des peuples, quelque chose qui lui ressemble ? Appelez en témoignage les générations passées et présentes, demandez-leur d'où s'est épanchée, et d'où s'épanche encore pour elles, la lumière, la vérité, la charité et la miséricorde.

Mais, ce grand attribut de l'Universalité prouve, d'une manière trop éclatante, la divinité de l'Église, pour que je ne m'efforce pas, M. C. F., de le faire peser, sur votre âme, de toute la puissance de son ascendant et de sa persuasion.

Vierge sainte, Reine de cette Église, qui participez à sa gloire, vous qui avez prédit son Universalité il y a vingt siècles quand vous chantiez : *Beatam me dicent omnes generationes !* et dont

la prophétie s'est accomplie si glorieusement pour elle et pour vous, soyez mon appui et ma force.
Ave Maria.

I^{re} PARTIE

L'Universalité incessante et progressive de l'Église catholique est le grand caractère qui avait frappé les prophètes de l'antique Loi, alors que, à travers la lumière de l'avenir, ils contemplaient sa ravissante et immortelle propagation au sein de l'humanité.

C'est cette universalité divine dont le Seigneur parlait à Abraham, quand il lui disait : « En toi seront bénies toutes les nations de la terre... Regarde au firmament, et comptes-en, si tu le peux, les étoiles... Telle sera ta race. » A la rigueur, lorsque Dieu promet à Abraham de lui donner une postérité aussi nombreuse que les étoiles, cette partie de la prophétie pourrait s'appliquer à ces descendants selon la chair, au peuple juif ; mais, quand Dieu ajoute que les fils qui sortiraient d'Abraham seraient la bénédiction de l'humanité, cette seconde partie de la prophétie ne peut évidemment s'appliquer aux juifs : elle s'applique, au contraire, parfaitement à Jésus-Christ, qui est enfant d'Abraham, et aux innombrables disciples que son Église a enfantés à la foi. C'est par l'Église que cette bénédiction s'étend sur toute la surface de la terre.

Tous les oracles de l'Ancienne Loi célèbrent, avec un délirant enthousiasme, avec des transports d'ivresse, cette incroyable expansion de Jésus-Christ. Écoutons la sublime, la puissante harmonie de la harpe de David :

« Vous êtes mon fils, je vous ai engendré aujourd'hui, demandez-moi et je vous donnerai les nations pour héritage, et les confins de la terre pour empire. Les filles de Tyr vous apporteront des présents et les maîtres des peuples imploreront vos regards... Sa race sera éternelle; et son trône comme le soleil en ma présence. Elle étendra son empire d'une mer à l'autre mer, et des bords du fleuve jusqu'aux extrémités du monde. Les Ethiopiens se prosterneront devant lui, et ses ennemis mordront la poussière... Tous les rois de la terre l'adoreront; toutes les nations se courberont sous son sceptre... En lui seront bénies toutes les tribus de la terre ».

Sont-ils moins animés, moins chaleureux, les accents du fils d'Amos? Nul n'a célébré avec plus de magnificence la conversion de la gentilité et la dilatation universelle de l'Église qu'Isaïe, l'historien prophétique de ses triomphes :

« Qu'ils sont beaux, s'écrie-t-il, qu'ils sont beaux, sur la montagne, les pieds de celui qui annonce la paix, qui prêche le salut, disant : Sion, ton Dieu règnera, le Seigneur a déployé son bras aux yeux de tous les peuples; et toutes les contrées de la terre verront le salut de notre Dieu. Je viens, dit-il lui-même, je viens rassembler toutes les

« nations et toutes les langues; elles viendront et
« verront ma gloire; j'élèverai un signe au milieu
« d'elles, et j'enverrai ceux qui auront été sauvés,
« en Afrique, en Lydie, aux peuples armés de
« flèches. »

Est-ce là une pure vision, un regard prophétique sur le lointain horizon de l'avenir? Ne dirait-on pas plutôt la narration d'un fait accompli?

Et, dans les ravissements de Daniel, que signifie cette pierre qui couche dans la poudre un gigantesque simulacre? N'est-ce pas la révélation des hautes destinées de l'Église?... Oui, l'Église verra passer et mourir, elle, témoin éternel de toutes les décadences, de toutes les ruines, de toutes les funérailles, elle verra passer, mourir, les vieilles monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs et des Romains; et son empire ira toujours grandissant au milieu de cet immense naufrage des siècles.

Mais, comment s'accompliront de si étonnantes merveilles? Le voici.

Il enverra le Saint-Esprit, le divin Paraclet, et la face de la terre sera renouvelée comme par une seconde création. L'Église deviendra semblable à ce grand arbre, où les oiseaux du ciel viennent faire leur nid. Éprouvée dans ses premiers jours, elle subira des persécutions aussi violentes que vaines; « ses enfants seront mis à mort, » les rois et les peuples se liguèrent contre le Seigneur et contre son Christ... Mais, celui qui habite en haut se rira d'eux et remplira la promesse faite

à son Fils de lui donner la terre pour possession.

Ce fils bien aimé descend parmi nous, il imprime à la société divine, dont il est le chef, le magnifique caractère du progrès universel. Quand il parut, il n'y avait dans le monde que des religions nationales, toutes ennemies les unes des autres, se jalousant entre elles. Jamais, le caractère d'Universalité n'était tombé dans la pensée des nations païennes. Le peuple juif lui-même ne possédait qu'une religion nationale. Il n'imaginait pas que le Messie dût établir une religion universelle. Jésus-Christ suscita contre lui la haine des prêtres, des scribes et des pharisiens, parce qu'il appelait la gentilité au bienfait de l'Évangile.

Que signifient en effet ce levain qui fermente la pâte ? Ce banquet ouvert à tous les passants ? Ce grain de sénevé qui grandit outre mesure ?

Ce sont là des images énergiques, auxquelles les ennemis du Fils de Dieu ne se méprenaient point. Elles figuraient la prodigieuse extension de la foi romaine, immense bercail où on viendra de l'Orient, de l'Occident, du Nord et du Midi.

Jésus-Christ d'ailleurs le disait ouvertement : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail ; celles-là, il faut que je les amène, elles entendront ma voix, et il n'y aura plus qu'un pasteur et qu'un troupeau. » Et encore : « Venez à moi, tous !... et je vous soulagerai ! » Et encore : « Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. »

Ni Platon, ni Pythagore, ni le Stagyrte, ne par-

lèrent jamais ainsi à leurs adeptes : c'est que jamais ils ne sentirent les divines ardeurs de la charité expansive.

Il venait briser l'élément des nationalités religieuses, des haines dogmatiques. Aussi, écoutez comment il investit ses premiers disciples de leur haute mission. : « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations ! Prêchez l'Évangile à toute créature. » L'avez-vous entendu, pauvres bûcherons de Génésareth ? Vite, courez, jetez votre filet sur le genre humain. L'Esprit-Saint descend sur eux ; la grâce de l'apostolat opère une révolution complète dans leur âme, et ils s'en vont, une croix de bois à la main, conquérir l'univers. Dès lors, plus de Grecs, plus de barbares, plus de Romains ; dès lors, plus de barrières nationales pour l'Église ; plus de limites qui bornent, circonscrivent son action régénératrice.

Les Juifs étaient tellement possédés par leur préjugé d'exclusivisme religieux que les premiers fidèles, à Jérusalem, semblèrent se scandaliser, « ils furent stupéfaits, disent les Actes des Apôtres, en voyant la grâce du Saint-Esprit descendre ainsi sur les nations. » Le préjugé national et judaïque demeure toujours vivant au cœur des premiers disciples de la nouvelle Église. Lorsque le centurion Corneille eût été converti par saint Pierre, il fallut que le chef du collège apostolique se justifiât devant les fidèles de Jérusalem, et ceux-ci, entendant raconter la vision de Simon Pierre, « s'étonnèrent, dit saint Luc, disant : Dieu

a donc accordé la grâce de la pénitence et de la vie, même aux Gentils! » L'Église, assemblée au Cénacle, le jour de la Pentecôte, parle toutes les langues, c'était l'image du prodige de l'Universalité. Saint Paul arrive, il est le prédicateur des nations, l'apôtre des Gentils. Il prêche aux grecs et aux barbares, aux sages et aux ignorants. Pour lui, il n'y a ni grec, ni scythe, ni esclave, ni homme libre. La foi, écrit-il aux premiers chrétiens, est annoncée dans le monde entier. » Plus de barrières nationales, la foi circule, ondule, s'étend, elle envahit l'Orient, l'Afrique, tout l'empire romain. Elle devient Universelle dans sa prédication, dans sa hiérarchie, dans son signe rédempteur.

1° Universelle dans sa prédication. — Les échos du monde entier ont répété les purs accents de la parole catholique. *In omnem terram exivit sonus eorum*. Suivez ses sonores ondulations à travers les ruines du temps. Pareilles aux vagues de l'Océan, elles élargissent leur cercle harmonieux à mesure qu'elles s'avancent. A-t-elle cessé un seul jour d'être prêchée, de s'étendre, de grandir, de former de nouvelles conquêtes? A l'heure qu'il est, elle couvre, de son bruit retentissant, et les plages civilisées, et les îles lointaines où errent des tribus vagabondes.

2° Universelle dans sa hiérarchie. — La Rome des Césars régnait par le sabre, par la force brutale. Ses aigles aux serres sanglantes semaient partout l'épouvante et la terreur. La Rome des

Papes règne, elle, que la mansuétude, par les étreintes d'une charité divine. Là où est arboré son radieux étendard, là soudain apparaissent l'ordre, la paix et le bonheur. Et où n'est-il pas arboré, cet étendard? Qui pourrait dire le nom des milliers d'évêques, envoyés du Capitole chrétien sur tous les points du globe? Qui pourrait énumérer les conquêtes de ces ardents propagateurs de la Bome Nouvelle? Elles sont plus rapides, plus étendues que celles des Sésostris, des Cyrus, des Alexandre. Quand ils arrivent, l'égoïsme individuel meurt, le cœur se dilate, on respire dans une nouvelle atmosphère de bien-être. Oui, Rome seule possède une propagande, propagande de lumière, de vie, de charité fraternelle; propagande de civilisation, de progrès, d'avancement social dans la carrière de la perfectibilité. Oh! cette propagande, s'il lui était donné de réaliser ses vœux, ne ferait bientôt de l'univers qu'une seule et même famille. La vôtre, ô rêveurs de théories politiques, de formes gouvernementales, est une propagande d'anarchie, de désordre, de bouleversements!...

3° Et l'Universalité du signe rédempteur, qui oserait le nier? — Sous Tibère, la croix était le supplice ignominieux des sociétés idolâtres, des hommes stigmatisés par la justice humaine, le honteux gibet des esclaves. Eh bien! Parce que le monde était esclave, Jésus-Christ voulut mourir sur la potence des esclaves; et l'arbre patibulaire, l'arbre d'opprobre, divinisé par lui, est devenu

un signe glorieux, la bannière civilisatrice des peuples. Il s'est élevé sur le trône des cieux. Il brille à la cime de nos flèches ogivales, sur le diadème des rois. Le brave le porte sur sa poitrine; et sa plus belle récompense, son vrai titre d'honneur, est d'être décoré sur le champ de bataille. Savez-vous ce qu'il advint, quand le bras révolutionnaire de 93 l'arracha des coupoles de nos basiliques pour les briser ? Qui de vous ne le sait !... L'affreuse image de cette lave de sang qui couvrait notre patrie est encore présente à tous nos souvenirs.

II^e PARTIE

L'Universalité expansive est donc encore la note distinctive, la propriété incommunicable de l'Église catholique. Les autres sectes ne peuvent y prétendre ; car elle est l'expression, le développement de l'Unité de dogme, de morale et de culte, unité dont ces mêmes sectes, nous l'avons démontré, ne seront jamais en droit de s'attribuer la sublime prérogative.

L'Universalité appartient exclusivement à l'Église de Jésus-Christ.

Cette proposition est déjà évidente pour nous, car, si l'unité du dogme, de morale et de culte, n'appartient ni à la collection simultanée des religions diverses qui ont existé ou qui existent encore en dehors de l'Église de Jésus-Christ, ni à

aucune secte prise isolément et qui toutes reposent sur le principe dissolvant de l'individualisme, comment l'Universalité lui appartiendrait-elle ? Toute religion, toute secte anticatholique, est nécessairement une pensée individuelle, la négation radicale de toute autorité immuable, infaillible, Donc, toute secte anticatholique est nécessairement impuissante à constituer l'unité, et par conséquent l'Universalité, qui n'en est que la conséquence logique et rigoureuse. Sans autorité, point d'unité ; sans une autorité infaillible, irréformable, point d'unité divine ; sans unité, point d'Universalité. Or, l'Église Catholique repose sur le fondement immuable de l'autorité divine. Donc, seule, elle possède l'Universalité qui n'est, qui ne peut être que l'unité dans sa progressive et permanente dilatation. L'Universalité de l'erreur ne constituera jamais l'Unité de la vérité, pas plus que l'Universalité des ténèbres ne saurait constituer l'unité de la lumière.

En dehors de l'Unité Catholique et universelle de l'Église de Jésus-Christ, qu'apercevez-vous, sous le rapport religieux ? Des religions nationales, des cultes, politico-religieux, circonscrits dans les limites d'un pays, enfermés dans le cercle national, dans l'individualisme de la cité ou du territoire. Or, qu'est-ce qu'une église nationale ? Un établissement humain, fruit illégitime de l'égoïsme individuel ou de la tyrannie gouvernementale. Qu'est-ce qu'une église nationale ? Une religion bâtarde, despotiquement imposée à la multitude, pour per-

pétuer sa honte et sa servitude, en l'opprimant au nom de la divinité... Une église nationale est essentiellement une église servile, esclave des caprices d'un tyran, qui usurpe, au profit de son orgueil et de son despotisme, les droits sacrés, incommunicables de Dieu... A genoux devant le prince, les églises ou les religions nationales consacrent toutes ses passions et servent aveuglément tous ses caprices, tous ses intérêts... La crédulité et le fanatisme les constituent radicalement, et le jour où la crédulité et le fanatisme ont perdu leur tyrannique empire, elles meurent et disparaissent pour jamais... Impuissantes et stériles, elles nourrissent leurs dociles esclaves de haine et d'orgueil, et, aussi longtemps que l'égoïsme individuel et national les pénètre, elles présentent une ombre de vie. Le jour de la vérité et de la charité catholique s'est-il levé sur elles, elles secouent les haillons de leur dégradante ignominie, pour revêtir la robe de leur véritable affranchissement, de la liberté divine des Enfants de Dieu. Jamais, elles n'essaieront de franchir le cercle de fer de la nationalité, leur premiers pas les tuerait...

Étudions le détail.

1° Aucun culte païen n'osa jamais rêver le progrès Universel. Comment l'eussent-ils osé, circonscrits qu'ils étaient tous dans le cercle étroit de la famille et de la cité, sans cesse tremblants devant les caprices de l'homme et les intérêts de la politique !

2° D'autre part, le zèle religieux des Juifs n'a

pas fait un pas depuis deux mille ans. Ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps de Vespasien. Point d'autre loi que celle d'un dur égoïsme ; point d'autre vie, que celle des intérêts matériels. On les rencontre partout où il y a une pièce d'or à ramasser, partout où gît un aliment à leur cupidité, si sordide qu'il soit ; et je sais tel d'entre eux dont l'or pèse d'un plus grand poids dans la balance européenne que l'épée de Napoléon.

3° — Est-ce, par hasard, sous le croissant, qu'il faudrait chercher l'Universalité ? Mais, y a-t-il là cette plénitude de vérités révélées, ce principe de dilatation progressive, qui agisse, qui se développe, la sphère d'une hiérarchie centrale ?... Y a-t-il un chef suprême, avec puissance entière, absolue dans l'ordre divin ? Que penseriez-vous d'une croisade turque, entreprise par le grand sultan, pour soumettre au Coran toutes les nations de la terre ? — Qu'en penseriez-vous ?... Non, l'islamisme n'est vraiment qu'un muet, qu'un dégradant simulacre de la religion, élevé sur un piédestal d'erreurs et de vase boueuse. Son heure dernière n'est pas loin. Nul bras humain ne pourra l'empêcher de se briser contre le redoutable écueil de la civilisation européenne.

4° — Quant aux sectes schismatiques de l'Orient, elles sont morcelées, fractionnées, divisées à l'infini, par l'inexorable loi de l'individualisme. Laissons-les, ces églises bâtardes et sans éléments d'unité. Quand songèrent-elles à s'étendre par un prosélytisme universel, elles qui jamais n'ont pu

pu réussir à formuler un symbole commun, immobile monotone comme ces ondulations tumultueuses qui couvrent un cadavre. Si on annonçait tout à coup qu'il a pris fantaisie au czar moscovite de soumettre tous les fils de l'Europe catholique à la pensée politico-divine de l'autorcatie, l'envie de rire prendrait à chacun, tant il apparaîtrait d'étrangeté dans cette nouvelle.

5° — L'Anglicanisme lui-même, avec sa Société Biblique, ne résoudra jamais le problème de l'Universalité. Est-ce aux commis-voyageurs de Londres qu'il a été dit : « Allez, enseignez les nations?... » Tout le monde sait d'ailleurs aujourd'hui à quoi s'en tenir. Ces propagandistes ne sont que les instruments, les émissaires soudoyés, payés tant par tête, de la politique égoïste et matérielle de la Grande-Bretagne.

6° — Un mot enfin des cultes nés de la Réforme — Ces cultes portent tous un cachet indélébile de nationalité. Le besoin de vivre au jour le jour les réduit à se courber devant le pouvoir civil. Or, l'inertie de la servitude n'est pas la force spontanée qui engendre le zèle propagateur. Aussi, loin d'eux le dessein de franchir le mur de fer où le glaive les retient prisonniers. Ils sont là, tremblants sous la tiare du souverain dont quelquefois ils ont canonisé l'orgueil, le despotisme ou le libertinage.

Puis, toute Église nationale est une Église athée. La raison en est bien simple. Ses croyances, mobiles, douteuses, varient selon les caprices d'un homme. Il faut croire que ce dernier, reconnu pour

représentant de Dieu, veut faire croire. La vie sociale, morale, s'exploite dans l'intérêt de son ambition. Dès lors, tout s'ébranle, tout s'épuise, tout dépérit. Voyez l'Angleterre. Elle s'efforce en vain d'éteindre l'anarchie religieuse qui la dévore, il y a là un despotisme immense ; mais, l'Irlande est restée forte dans sa foi, et chaque jour elle demande compte à ses tyrans.

Il n'y a qu'un homme qui ait pu dire à ses disciples : « Allez, enseignez toutes les nations, prêchez l'Évangile à toute créature !... » Et, cet homme était Dieu !

Oui, M. F., la loi de charité Universelle doit un jour s'accomplir ! Oui, le catholicisme renversera tôt ou tard les impuissantes barrières que lui oppose la force brutale ! Est-il bien éloigné encore, ce moment ? Je ne sais. Mais partout, dans la conscience protestante, on voit tendance, mouvement de retour vers le centre de l'unité, vers l'Église de Jésus-Christ. En elle seule, reine immortelle, est le palladium du pouvoir et de l'obéissance ; seule, elle peut fonder l'ordre, en ramenant la liberté. Je vous le dis avec une foi profonde une conviction enracinée au fond de mes entrailles, il n'y a de salut aujourd'hui, pour les peuples et pour les rois, que dans l'Église de Jésus-Christ.

Oh ! si les enfants prodigues de la famille européenne, dont les gouvernements compriment l'essor chrétien, ouvraient enfin les yeux à la lumière !... Oh ! s'ils revenaient des plages désolées par

le mensonge et la servitude!.. Oh! s'ils revenaient à la maison paternelle où les attend un vêtement de gloire, ce jour-là serait le jour de la délivrance et de bonheur, parce que, ce jour là, il n'y aurait plus qu'un seul bercail, *unum ovile*!...

A l'heure qu'il est, je ne sais quelle inquiétude vague, immense, quel frémissement vient agiter le monde jusque dans ses entrailles... Et ces bruits sourds et ces rumeurs lointaines qui se croisent comme les vents du ciel!... Pour nous, nous ne voyons en ces choses que des signes avant-coureurs. Pour nous, à qui le nom de Dieu n'est pas une lettre morte dans l'histoire, la main de la Providence apparaît dans ses terribles commotions. Non, ce n'est point à son insu qu'on travaille avec tant d'ardeur à aplanir, devant les créations du génie matériel, les obstacles du temps et de l'espace, à rapprocher les peuples, à effacer les distances qui les séparent, pendant que, d'un autre côté, le frêle édifice de Luther, de Calvin, de Henri VIII, craque de toutes parts, est sur le point de s'abîmer dans une ruine éternelle. Savez-vous de quoi vous serez témoins quand un seul jour suffira pour aller à Saint-Petersbourg; quand, en moins d'une semaine, vous arriverez à Pékin, au cœur du Célesté Empire? Savez-vous de quoi vous serez témoins?... L'élément catholique fera le tour du monde en peu de jours, poussé par la vapeur. Il volera partout, prompt et léger comme l'éclair!... Enfants de l'industrialisme, alignez vos bandes de fer. Le char de la vérité Universelle y montera aussi,

à côté de celui de la cupidité. La foi, la charité, glissant sur ces lames rapides, s'en iront régénérer, civiliser les hordes sauvages. Pourquoi, il y a près de deux mille ans, les Romains ouvraient-ils en si grande hâte des voies en Italie, dans les Gaules, en Espagne, sur les plages de l'Afrique et de l'Asie?... Pourquoi, quelques siècles plus tôt, Alexandre avait-il fait ouvrir une route jusqu'au Gange?... Quel but poursuivaient le peuple roi et le vainqueur de Darius? C'était d'affermir leurs conquêtes, d'enrichir la métropole des produits des colonies, de créer des rapports prompts, des communications faciles. Mais, en même temps, sans le vouloir et sans le savoir, ils servaient les vues providentielles, car, la grâce devait passer là où les phalanges et les légions avaient soulevé la poussière de la route ouverte par elles !....

III^e PARTIE

L'Universalité appartient donc exclusivement, uniquement, incommunicablement, à l'Église catholique. Mais, cette Universalité est un prodige, un miracle toujours subsistant de la force et de la sagesse infinies.

L'Apôtre des nations, écrivant aux fidèles de Corinthe, leur disait : « Mon discours et ma prédication ne tirent pas leur force des persuasions de la sagesse et de l'éloquence humaine, mais bien de la manifestation de l'esprit et de la puis-

sance divine. » Et il ajoute que c'est afin que leur foi ne reposât pas sur la science de l'homme, mais uniquement sur la force de Dieu. *Ut fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei.* En effet, M. F., si votre foi reposait uniquement sur mes dissertations, et sur mes preuves, elle ne serait pas une foi divine. Il faut que nous puissions vous dire, comme Jésus-Christ : « Si vous ne voulez pas croire au témoignage de l'Église, croyez à ses œuvres, contemplez ses prodiges. *Si mihi non vultis credere, operibus credite.*

Or, ce grand fait de l'Universalité, que vous contemplez en ce moment, que nulle secte, que nulle religion ne posséda jamais, et qui appartient exclusivement à l'Église catholique, est un fait miraculeux, un prodige de puissance, de sagesse et d'amour. *Et fides vestra non sit in sapientia hominum, sed in virtute Dei.*

C'est un prodige éclatant, une manifestation de la force immédiate de Dieu même, une vivante dérogation aux lois de l'humanité déchue, une restauration divine des lois primordiales de l'homme et de l'humanité, avec cette différence que ce prodige immense subsiste au sein même de l'individualisme de l'homme et de l'humanité, qu'il subsiste par une religion désespérante pour l'orgueil de l'homme et pour toutes les passions chères à un cœur égaré.

Les religions nationales, si indulgentes pour les passions de l'homme, ne vivent un jour, ne conservent leur personnalité propre qu'à l'aide des

barrières de la nationalité. Jamais, elles n'ont essayé de franchir le cercle politique et individuel qui les circonscrit. La vie pour elles est à ce prix. Le jour de la publicité universelle les étoufferait. La loi du progrès, de l'expansion, serait pour elles une loi de mort. La raison le conçoit, et le fait, à l'état de simple essai, est radicalement impossible.

Or, la religion de Jésus-Christ, torturante pour l'orgueil, la cupidité, la volupté de l'homme, irrécyclable ennemie de la tyrannie et de la servitude ces deux satellites des religions nationales, porte au fond de ses entrailles un invincible besoin de dilatation, de prosélytisme, d'Universalité. Plus elle s'étend, plus son unité se fortifie. Plus elle se dilate, plus elle s'épanche; plus sa force de cohésion, d'attraction, se développe... Ciment indestructible des multitudes, livrée à son intrinsèque énergie, elle enfermerait l'univers dans un cercle d'amour, elle ferait du genre humain une seule famille. Le don des langues lui appartient, et l'idiôme de sa brûlante charité a retenti dans tout l'univers. *In omnem terram exivit sonus eorum et in fines orbis terræ verba eorum...* La radieuse Universalité plane sur tous les points du monde et le nom de Jésus-Christ est un nom de salut et de vie pour l'humanité reconquise à l'espérance.

Ce fait immense, que l'œil de l'homme contemple, sort évidemment de toutes les tendances de l'homme, de la cité, de la nationalité. Jamais, la raison étroite de la sagesse humaine ne l'expliquera sans l'intervention permanente de Celui qui se rit de

l'impie et dont l'amour infini fait resplendir à tous les yeux la divine vérité de l'Église éternelle. *Ut fides vestra non sit in scientia hominum sed in virtute Dei.*

L'Unité et l'Universalité, inhérentes à l'Église catholique, réalisent donc un miracle divinement certain et invinciblement subjuguant, pour toute raison qui n'a pas répudié l'héritage de lumière et de vie auquel l'appelle l'immense miséricorde.

L'Unité, l'Universalité du Catholicisme, se reproduisant au sein de l'individualisme de la pensée, de l'égoïsme des sensations, du particularisme de la famille, de la cité, de la nationalité, constituent donc un ordre de phénomènes complètement en dehors de toutes les inventions, de toutes les œuvres de la sagesse de l'homme.

Enfants de l'Église, dont la foi chancelante cherche à se raffermir, je ne vous dirai pas : Écoutez, mais je vous dirai : Voyez !

D'une part, l'anarchie de l'enfer, le sourd mouvement d'un cadavre en putréfaction, l'absence de l'ordre, de la vérité, de la vie... un vaste tombeau, un musée rempli de squelettes, une vaste collection de cultes réduits en cendres...

D'autre part, une reine puissante, honorée, glorieuse, épanchant sur ses sujets la gloire, la paix, le pardon et la miséricorde...

Il faut choisir. La vie et la mort sont devant vous, les ténèbres et la lumière, le ciel et l'enfer. Hésitez-vous ?

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

LA PARABOLE DE L'ENFANT PRODIGE

| | |
|--|----|
| I ^{re} PARTIE. — <i>Les égarements du pécheur</i> | 14 |
| 1. — Le départ du prodigue. | |
| 2. — Il dissipe tous ses biens. | |
| 3. — La famine. | |
| 4. — Avec les pourceaux. | |
| II ^e PARTIE. — <i>Le retour du pécheur</i> | 27 |
| 1. — Il rentre en lui-même | |
| 2. — La résolution et le départ. | |
| 3. — Le retour. Avances du père. | |
| 4. — La réconciliation. | |
| Souvenirs du prédicateur. | |

LE SACERDOCE CATHOLIQUE

Sens catholique de ces paroles : *Ego dixi :
Dii estis.*

| | |
|---|----|
| I ^{re} PARTIE. — <i>L'excellence du Sacerdoce envisagée à la lumière des saintes révéla- tions</i> | 43 |
| 1. — L'enseignement de saint Paul : | |
| a) Les prêtres sont les aides de Dieu, | |
| b) Les ambassadeurs de Jésus-Christ, | |
| c) Les dispensateurs des secrets de Dieu, | |
| d) Les ministres de Jésus-Christ. | |

2. — L'enseignement de Jésus-Christ :
- a) Vous êtes la lumière du monde,
 - b) Vous êtes le sel de la terre,
 - c) Faites ceci en mémoire de moi.

II^e PARTIE. — *L'excellence du Sacerdoce envisagée dans la nature de ses fonctions. . .* 51

Le clergé est appauvri, mais sa mission n'est que plus éclatante.

- 1. — Tout prêtre aujourd'hui peut être apôtre.
 - 2. — Il est le sacrificateur de la nouvelle alliance.
 - 3. — Il est investi d'une paternité haute et sainte.
 - 4. — Il est l'homme de Dieu et l'homme de l'humanité.
 - 5. — Il est l'homme de la Providence.
- Les auxiliaires laïques du sacerdoce : Conférences et Dames de saint Vincent de Paul.

LA BIBLE

I^{re} PARTIE. — *Les richesses de la Bible.....* 67

La Bible est un livre universel.

- 1. — Elle est le livre des Théologiens.
- 2. — Le livre des Philosophes.
- 3. — Le livre des Législateurs.
- 4. — Le livre de l'Historien.
- 5. — Le livre du Poète.
- 6. — Le livre de l'Orateur sacré.
- 7. — Le livre de l'Artiste.
- 8. — Le livre des Savants.
- 9. — Le livre de tous les états et de toutes les situations.

II^e PARTIE. — *La mission providentielle de la Bible* 85

- 1. — L'erreur du protestantisme. Sa nature, ses suites.

2. — La mission de la Bible d'après l'enseignement catholique.
3. — Si l'Église néglige de mettre la Bible aux mains de ses enfants.

LA FOI

I^{re} PARTIE. — *La foi est l'élément réparateur et vivificateur de l'homme* 97

Définition catholique de la Foi.

1. — Seule, elle donne la notion complète de Dieu Un et Trine.
2. — Seule, elle donne la notion exacte de la nature et des destinées de l'homme.

II^e PARTIE. — *La foi est l'élément réparateur et vivificateur des sociétés* 105

1. — Elle leur révèle la vérité.
2. — Elle leur manifeste l'amour de Dieu.
3. — Elle montre la force de Dieu, par la résistance de l'Église à tous ses ennemis.

LA PAROLE DE DIEU

I^{re} PARTIE. — *Qu'est-ce que la Parole Catholique ?* 118

1. — Elle est la vérité même de Dieu.
2. — Elle apporte la lumière.
3. — Elle nourrit les intelligences et les cœurs.
4. — Elle opère toujours les merveilles du Verbe.

II^e PARTIE. — *Dispositions pour entendre la Parole de Dieu*..... 128

1. — La foi éclairée par l'enseignement de l'Église.

2. — La docilité de l'enfant pour les enseignements de sa mère.
3. — Une sainte avidité.

LA CONFESSION

Les trois mots de Jésus-Christ qui ont changé le monde.

- I^{re} PARTIE.** — *La Confession ; dogme fondamental du Catholicisme.....* 135
1. — Notion catholique de la Confession, appuyée
 - a) sur les figures de l'ancienne loi, b) sur les traditions anciennes, c) sur la parole de Jésus-Christ, d) sur la tradition des Pères, e) sur le témoignage de l'hérésie, f) sur la réponse du Concile de Trente aux Protestants.
 2. — Analogies psychologiques . a) Le marais. b) Les interrogatoires. c) La magistrature humaine. d) Le besoin de l'aveu.
- II^e PARTIE.** — *La Confession est l'élément régénérateur* 149
1. — De l'individu, à qui elle rend a) la lumière de la vérité, b) la liberté, c) l'estime de soi et la dignité personnelle, d) la santé du corps.
 2. — De la famille. — Contraste entre les familles où l'on ne se confesse pas et celles où l'on pratique la religion.
 3. — De la société. — Tableau des révolutions modernes.

L'EUCCHARISTIE

Le Dieu inconnu.

- I^{re} PARTIE. — *L'Eucharistie est le mémorial résumé des Merveilles de la Vie cachée de Jésus* 163
1. — Elle résume et rappelle l'Incarnation.
 2. — La Naissance de Jésus à Béthleem.
 3. — La Circoncision.
 4. — L'adoration des Bergers et des Rois Mages.
Les processions.
 5. — La Présentation au Temple.
 6. — L'exil en Egypte.
 7. — La vie cachée de Nazareth.
- II^e PARTIE. — *Elle est le Mémorial de la Vie publique de Jésus*..... 178
1. — Les miracles de la vie publique.
 2. — Le Thabor.
 3. — Le Cénacle.
 4. — Le Calvaire.
 5. — Le Tombeau.
Appel aux retardataires de la Station.

LE SENSUALISME

- I^{re} PARTIE. — *Les ravages du Sensualisme dans la Société*. 189
1. — Le déluge.
 2. — La destruction de la Pentaple.
 3. — La catastrophe de la tribu de Benjamin.
 4. — L'empire des Assyriens.
 5. — L'empire des Mèdes.
 6. — Alexandre.

- 7. — L'empire Romain.
- 8. — Le Calvaire et l'Église Chrétienne.
- 9. — Les hérésies, le Mahométisme, le Protestantisme, le Philosophisme, la Révolution.

II^e PARTIE. — *Les ravages du Sensualisme dans l'individu.* 202

- I. — Il imprime le caractère de la bête, 1. — à l'imagination, 2. — à la mémoire, 3. — à l'entendement, même au génie, 4. — à la liberté de l'homme, 5. — au jugement, 6. — au cœur.
- II. — Il imprime ses honteux stygmates au corps.

LE SCANDALE

I^{re} PARTIE. — *Multiplicité effrayante des Scandales à notre époque.* 218

Qu'est-ce que le Scandale ?

- 1. — Scandale d'indifférence religieuse.
- 2. — Scandale du respect humain.
- 3. — Scandale d'ambition.
- 4. — Scandale d'agiotage.
- 5. — Scandale d'usure.
- 6. — Scandale du luxe. *a)* Luxe des habitations. *b)* Luxe des équipages. *c)* Luxe des fêtes, bals et spectacles. *d)* Luxe des parures des femmes et jeunes gens.

II^e PARTIE. — *Desordre et énormité du Scandale.* 231

- 1. — Le scandaleux est un démon.
- 2. — Il est un assassin. — *Histoire de Joseph.*
- 3. — Il est un empoisonneur. — *Voltaire.*

LA PRIÈRE

- I^{re} PARTIE. — *Nature et incomparable excellence de la Prière.....* 241
- Définition de la Prière.
 La Prière des Anges, des Élus, d'Adam avant sa chute.
 La Prière indispensable à l'homme déchu.
1. — Elle guérit ses maux : orgueil, cupidité, égoïsme, plaisirs sensuels.
 2. — Elle est la condition de la vertu.
 3. — Elle apprend à imiter Jésus-Christ.
 La Prière d'Abraham, de Moïse, de Judith, d'Esther.
 Commentaire du *Pater*.
- II^e PARTIE. — *Pratique et douceur de la Prière....* 251
1. — La Prière publique, *a)* le temple catholique, *b)* la Messe, *c)* la Prière des ordres contemplatifs, *d)* la Grande Chartreuse.
 2. — La Prière privée, *a)* la Prière du soir, *b)* l'Angelus, *c)* le Benedicite.

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

- I^{re} PARTIE. — *L'Unité est le caractère le plus resplendissant de l'Église.....* 262
1. — L'Église est Une dans son Dogme.
 2. — Elle est Une dans sa Morale.
 3. — Elle est Une dans son Culte.
 Cette Unité repose :
 1. — Sur le pouvoir suprême du Pontificat Romain
 2. — Sur l'Épiscopat universel uni au centre de l'Église.

3. — Sur les Conciles OEcuméniques.
4. — Sur l'enseignement des Pères, des Docteurs et des Théologiens.
5. — Sur l'unité de l'Église enseignante.
6. — Sur l'identité de foi des nations catholiques.
7. — Sur le spectacle continu et actuel de l'Église.

II^e PARTIE. — *Cette Unité appartient exclusivement à l'Église catholique.....* 271

1. — Elle n'appartient pas aux Cultes idolâtriques,
2. — Ni à la nationalité juive.
3. — Ni au Mahométisme.
4. — Ni aux sectes schismatiques de l'Orient.
5. — Ni au Schisme Russe.
6. — Ni aux sectes qui divisent l'Anglicanisme.
7. — Ni aux sectes qui divisent le Protestantisme.
8. — Ni aux sectes Philosophiques opposées à la Révélation.

III^e PARTIE. — *Cette Unité réalise un fait surnaturel et miraculeux.....* 276

L'UNIVERSALITÉ DE L'ÉGLISE

I^{re} PARTIE. — *L'universalité est l'attribut essentiel de l'Église Catholique.....* 281

Elle a été promise à Abraham, chantée par David, prédite par Isaïe et par Daniel, et réalisée par Jésus-Christ, malgré les obstacles inhérents à l'homme, à la cité et au nationalisme.

L'Église la réalise par :

1. — L'Universalité de la parole évangélique.
2. — L'Universalité de la hiérarchie,
3. — L'Universalité du règne de la Croix.

II^e PARTIE. — *L'Universalité appartient exclusivement à l'Église Catholique.....* 288

Le particularisme des Églises nationales.

L'Universalité n'appartient :

1. — Ni aux cultes idolâtriques,
2. — Ni au peuple juif,
3. — Ni au mahométisme,
4. — Ni aux sectes religieuses de l'Orient,
5. — Ni à l'Anglicanisme,
6. — Ni au culte prétendu réformé.

Espérances de l'avenir.

III^e PARTIE. — *L'Universalité de l'Église est un miracle vivant.....* 295

Démonstration et conclusion.